

MAUPASSANT

*Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier,
le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre,
affreuse, humaine et bestiale,
particulière aux gens des champs.*

CONTES • LA FICELLE

IMPRIMERIE EN FRANCE
PAR K.T. LA FLECHE

HACHETTE
Education



9 782010 178771

1042101

CONTE XIX^E SIÈCLE

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

Hachette

Classiques



34

MAUPASSANT

CONTES NORMANDS ET PARISIENS



CHOIX DE CONTES

MAUPASSANT

Tout cela sentait l'étable, le lait et le foin, le foin et la sueur, dégagèrent cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

CONTES • LA FICELLE

Copyright © 1964, 1972
PAR H. A. L. L. L. L. L. L.

HACHETTE
Education



9 782010 178771

1463309

CONTE XIX^e SIÈCLE

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

Classiques
Hachette

CONTES NORMANDS ET PARISIENS



CHOIX DE CONTES

Ce livre vous a été proposé par Tári et Lenwë.

Nous espérons que vous avez apprécié cette lecture ...

Et que vous n'oublierez pas la juste rémunération
de l'ayant-droit pour son œuvre !

tárlenwe@yahoo.it

SOMMAIRE

La couverture de cet ouvrage a été réalisée avec l'aimable Maupassant et ses *Contes* 4

collaboration de la Comédie-Française.

Les *Contes* d'hier à aujourd'hui 6

Photographie : Philippe Sohiez.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

(Choix de textes intégraux)

UNE PARTIE DE CAMPAGNE 11

MADEMOISELLE FIFI 27

LA VEILLÉE 43

HISTOIRE VRAIE 50

LA REMPAILLEUSE 57

PIERROT 66

Aux CHAMPS 74

LES SABOTS 82

Crédits photographiques :

EN MER 91

pp. 4, 8, 10 (Maupassant photographié par Nadar), 24 (B.N., Estampes), 47

SAINT-ANTOINE 100

(B.N., Est.), 64, 73 (B.N., Est.), 88, 90 (un sabotier), 99, 117, 125, 127

REGRET 111

(moisson à la faux, photographie d'Aumenier), 136, 146, 156, 166, 186, 201

(Documentation Française), 208 (Guy de Maupassant à 30 ans, photographie LA FICELLE 128

d'Autin), 214 (*Les premières batteuses*, 1859, dessin de Lambert), 221, 222 (*Le battage au fléau*, dessin de Lambert), 231 (*La moisson en Seine et Marne*, août LE VIEUX 138

1906), 241, 242 (*Présentation d'un futur venant de Paris*, gravure de F. Gre-LE PROTECTEUR 149

nier), 251 (*Le repas des moissonneurs*, détail de la lithographie de V. Adam, LA PARURE 157

Paris, B.N., Est.), 252-253 (*Boutique et arrière boutique à Paris*, dessin de L'AVEU 168

E. Lorsay, B.N.) : photographies Hachette.

LA BÊTE À MAÎT'BELHOMME 176

pp. 9, 26, 49, 97, 174 : photographies Roger-Viollet.

AMOUR 187

pp. 41 : photographie Harlingue-Viollet.

LES EPINGLES 194

p. 110 : photographie Documentation française.

pp. 148, 256 (Guy de Maupassant, gravure de F. Desmoulin) : photographies Bibliothèque Nationale.

MAUPASSANT ET SON TEMPS

Chronologie 202

Ecrire au temps de Maupassant 206

© Hachette Livre 1993, 43, quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15

ISBN : 2.01.017877.7

À PROPOS DE L'ŒUVRE

Les influences 209

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous La France de Maupassant 215

pays.

Critiques et jugements 218

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des articles L.122-4 et L.122-5, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement PARCOURS THÉMATIQUE

réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collec-Le monde rural 223

tive », et, d'autre part, que « les analyses et les courtes citations » dans un but Paris 232

d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale Index thématique 243

ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite ».

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans ANNEXES

autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de Carte de la Normandie 254

copie (3, rue Hautefeuille, 75006 Paris), constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Carte de Paris 255

Bibliographie, filmographie 256



MAUPASSANT

ET SES CONTES

La fable, c'est La Fontaine; le roman, c'est Balzac; le conte, c'est Maupassant.

Deux amis d'enfance de sa mère, Gustave Flaubert et le poète Louis Bouilhet, son correspondant pendant qu'il était pensionnaire au lycée de Rouen, ont certes contribué à le pousser vers la littérature. Flaubert a même été son mentor, à la fois critique et chaleureux, et il lui soumettait régulièrement et respectueusement ses premiers essais. Mais il aurait pu être poète (il a d'ailleurs composé quelques vers) ou dramaturge (il est l'auteur

de quelques petites pièces) ou, plus sûrement encore, vu l'époque où il vivait, romancier (et il a en effet écrit des romans

dont certains sont restés célèbres

comme *Une vie*. *Bel Ami* ou *Pierre et Jean*), mais c'est dans le conte que son génie s'est épanoui.

Entre ce genre et lui on dirait qu'il existe une affinité mystérieuse, et en quelque sorte organique. Il en a écrit près de trois cents au cours d'une période de production littéraire extraordinairement féconde mais qui n'a guère excédé quinze années. Bien qu'il ait su, à maintes reprises et avec succès, dilater son talent à la dimension d'une œuvre plus ample, Maupassant excelle surtout dans l'inspiration brève, dans le trait brillant et profond, dans l'esquisse instantanée que sa justesse impose. Il n'est pas l'homme d'une fresque immense à la Balzac ou à la Zola, mais les mille petites touches dont sont faits ses contes finissent par dessiner une société, traduire une humeur, une philosophie, bref, constituer une grande œuvre.

Reprocherait-on aux peintres impressionnistes, ses contemporains, d'avoir su capter tant de lumière au *Guy de Maupassant* à 39 ans.

prix de mille petits coups de pinceau?

4

5

Déformations de prononciation	Fautes de grammaire
• Voyelle é pour oi. Ex. : mé, té, qué = moi, toi, quoi. • Voyelle a pour é. Ex. : a = elle. • Élisions : c'te (pour : cette), m'n (pour : mon), m's (pour : mes), l's (pour : les), d's (pour : des), qué que (pour : quelque).	• Sujet à la 1^{re} personne du singulier et verbe au pluriel. Ex. : j'avions pour j'avais ; j'ferions pour je ferais. • Complément de nom introduit par à (pour de). Ex. : la bête à Mait' Behomme.

LES CONTES D'HIER

. . . A AUJOURD'HUI

SUR LE PATOIS NORMAND

Maupassant a eu le bonheur, chichement accordé par le destin à un écrivain, de connaître la gloire de son Il ne convient pas de s'attarder longuement sur le patois vivant. Il est vrai qu'il n'a pas été un révolutionnaire que Maupassant prête à ses paysans : c'est un patois de briseur d'idoles ou maudit, mais qu'il s'est avancé langue d'oïl fort proche du français littéraire dont il ne se dans un chemin fortement balisé par d'illustres sépare que par des différences de prononciation et quel-prédécesseurs, celui du roman réaliste où Flaubert, son ques fautes de grammaire. Ce n'est qu'exceptionnellement maître, s'était déjà engagé et illustré avant que Zola, que les paysans utilisent des termes spécifiques, dont nous son aîné de dix ans, aille plus loin encore et fonde donnons le sens dans des notes infrapaginales.

avec succès le naturalisme et le roman «expérimental»

comme les sciences dont il se proposait d'utiliser la méthode. Maupassant, lui, n'a jamais eu les excès d'un chef d'école, ce qui explique sans doute qu'il ait été apprécié d'emblée, dès la parution de son plus long conte Boule de Suif (1880). La société de la fin du XIXe siècle aimait à se reconnaître dans le miroir, dans les innombrables petits miroirs qu'il lui tendait avec ses contes. La critique, pourtant, était acerbe : Maupassant avait le sarcasme facile et le trait juste.

On n'en finirait pas d'évoquer toutes les figures, souvent inoubliables, de paysans ou de notables normands, de bourgeois ou de boutiquiers parisiens dont il a saisi le ridicule ou l'ignominie, parfois aussi la détresse, avec une sobriété puissante. Mais justement on apprécie encore de nos jours l'acuité du regard sans complaisance qu'il portait sur ses contemporains, donc aussi sur les nôtres : il y a En fait, ce patois est peu original, mais il donne à certains encore des paysans rusés, ou «près de leurs sous», contes « normands » du pittoresque et une certaine couleur des femmes coquines et des maris naïfs, des filles locale. Il a surtout une signification sociale : il distingue les séduites et malheureuses. Maupassant nous parle d'eux paysans, même enrichis (M. Omont dans Les Sabots, et nous tient en haleine comme sait le faire Maître Hauchecorne dans La Ficelle), des bourgeois de un bon conteur. Un siècle après sa mort, vieille souche, instruits et bien élevés.

nous ne nous laissons pas d'entendre sa voix.

Le sultan des Mille et Une nuits

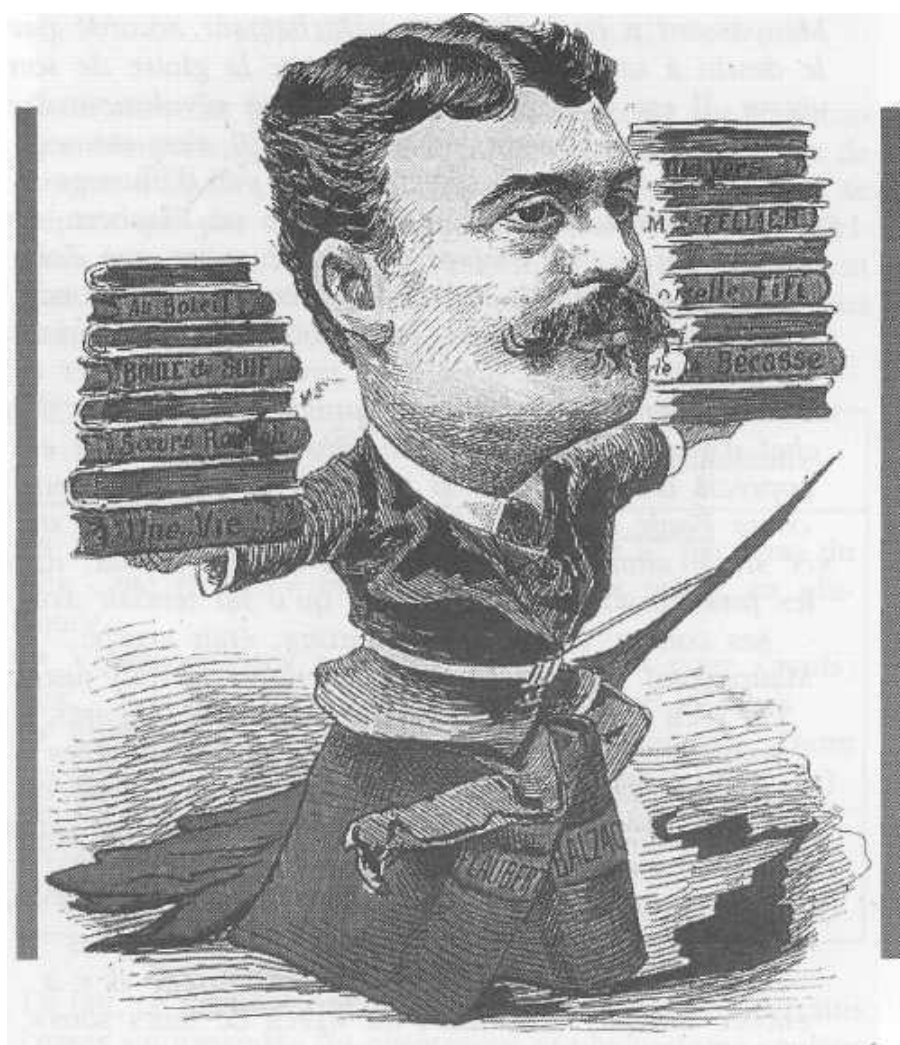
ne se lassait pas non plus

d'entendre Schéhérazade.

6

7





GUY DE MAUPASSANT

Dessin de L. Valiet pour *Mademoiselle Fifi*.

Publicité pour les œuvres de Maupassant (1904).

Guy de Maupassant portant ses œuvres.

Portrait-charge (B.N., Estampes).



UNE PARTIE DE CAMPAGNE1

On avait projeté depuis cinq mois d'aller déjeuner aux environs de

Paris, le jour de la fête de Mme Dufour, qui s'appelait Pétronille. Aussi, comme on avait attendu cette partie impatientement, s'était-on levé de fort bonne 5 heure ce matin-là.

M. Dufour, ayant emprunté la voiture du laitier, conduisait lui-même. La carriole, à deux roues, était fort propre ; elle avait un toit supporté par quatre montants de fer où s'attachaient des rideaux qu'on avait relevés 10 pour voir le paysage. Celui de derrière, seul, flottait au vent, comme un drapeau. La femme, à côté de son époux, s'épanouissait dans une robe de soie cerise extraordinaire. Ensuite, sur deux chaises, se tenaient une vieille grand-mère et une jeune fille. On apercevait 15 encore la chevelure jaune d'un garçon qui, faute de siège, s'était étendu tout au fond, et dont la tête seule apparaissait.

Après avoir suivi l'avenue des Champs-Élysées et franchi les fortifications² à la porte Maillot, on s'était mis 20 à regarder la contrée³.

En arrivant au pont de Neuilly, M. Dufour avait dit :

«Voici la campagne, enfin!» et sa femme, à ce signal, s'était attendrie sur la nature.

Au rond-point de Courbevoie, une admiration les 25 avait saisis devant l'éloignement des horizons. À droite, là-bas, c'était Argenteuil, dont le clocher se dressait; au-dessus apparaissaient les buttes de Sannois et le Moulin d'Orgemont. À gauche, l'aqueduc de Marly se dessinait sur le ciel clair du matin, et l'on apercevait aussi, de 30 loin, la terrasse de Saint-Germain ; tandis qu'en face, au bout d'une chaîne de collines, des terres remuées indi-1. Première publication dans *La Vie moderne* (2 et 9 avril 1881). Repris dans *La Maison Tellier* (1881 et 1891).

2. *fortifications* : ceinture de murailles qui entouraient et défendaient la place de Paris, à l'emplacement des actuels boulevards des Maréchaux.

3. *la contrée* : la banlieue nord-ouest de Paris, où sont situées toutes les petites villes dont il sera question dans la suite du texte.

quaient le nouveau fort de Corneilles. Tout au fond, zinc brillant du comptoir devant lequel se tenaient deux dans un reculement formidable, par-dessus des plaines ouvrier endimanchés.

et des villages, on entrevoyait une sombre verdure de À la fin, Mme Dufour se décida : «Oui, c'est bien, 35 forêts.

70 dit-elle ; et puis il y a la vue. » La voiture entra dans un Le soleil commençait à brûler les visages ; la poussière vaste terrain planté de grands arbres qui s'étendait der-emplissait les yeux continuellement, et, des deux côtés rière l'auberge et qui n'était séparé de la Seine que par de la route, se développait une campagne interminable-le chemin de halage¹.

ment nue, sale et puante. On eût dit qu'une lèpre l'avait Alors on descendit. Le mari sauta le premier, puis 40 ravagée, qui rongea jusqu'aux maisons, car des sque-75 ouvrit les bras pour recevoir sa femme. Le marchepied, lettres de bâtiments défoncés et abandonnés, ou bien des tenu par deux branches de fer, était très loin, de sorte petites cabanes inachevées, faute de paiement aux que, pour l'atteindre, Mme Dufour dut laisser voir le bas entrepreneurs, tendaient leurs quatre murs sans toit.

d'une jambe dont la finesse primitive disparaissait à De loin en loin, poussaient dans le sol stérile de présent sous un envahissement de graisse tombant des 45 longues cheminées de fabrique, seule végétation de ces 80 cuisses.

champs putrides où la brise du printemps promenait un M. Dufour, que la campagne émoustillait déjà, lui parfum de pétrole et de schiste mêlé à une autre odeur pinça vivement le mollet, puis, la prenant sous les bras, moins agréable encore.

la déposa lourdement à terre, comme un énorme Enfin, on avait traversé la Seine une seconde fois, et, paquet.

50 sur le pont, c'avait été un ravissement. La rivière éclatait 85 Elle tapa avec la main sa robe de soie pour en faire de lumière ; une buée s'en élevait, pompée par le soleil, tomber la poussière, puis regarda l'endroit où elle se et l'on éprouvait une quiétude douce, un rafraî-trouvait.

chissement bienfaisant à respirer enfin un air plus pur C'était une femme de trente-six ans environ, forte en qui n'avait point balayé la fumée noire des usines ou les chair, épanouie et réjouissante à voir. Elle respirait avec 55 miasmes¹ des dépotoirs.

90 peine, étranglée violemment par l'étreinte de son corset Un homme qui passait avait nommé le pays : Bezons.

trop serré ; et la pression de cette machine rejetait La voiture s'arrêta, et M. Dufour se mit à lire l'en-jusque dans son double menton la masse fluctuante de seigne engageante d'une gargote2 : *Restaurant Poulin*, sa poitrine surabondante.

matelotes et fritures, cabinets3 de société, bosquets et balan-La jeune fille ensuite, posant la main sur l'épaule de 60 çaires. « Eh bien ! madame Dufour, cela te va-t-il ? Te 95 son père, sauta légèrement toute seule. Le garçon aux décideras-tu à la fin ? »

cheveux jaunes était descendu en mettant un pied sur la La femme lut à son tour : *Restaurant Poulin*, *matelotes* roue, et il aida M. Dufour à décharger la grand-mère.

et fritures, cabinets de société, bosquets et balançoires. Puis Alors on détela le cheval, qui fut attaché à un arbre ; et elle regarda la maison longuement.

la voiture tomba sur le nez, les deux brancards à terre.

65 C'était une auberge de campagne, blanche, plantée au 100 Les hommes, ayant retiré leurs redingotes, se lavèrent bord de la route. Elle montrait, par la porte ouverte, le 1. *miasmes* : émanations pestilentielles.

2. *gargote* : restaurant de campagne, simple et bon marché.

1. *chemin de halage* : chemin public emprunté par les chevaux qui tirent des 3. *cabinets* : salles pour réunions.

péniches le long d'un cours d'eau.

12

13

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

les mains dans un seau d'eau, puis rejoignirent leurs Une servante étant venue, on commanda le déjeuner.

dames installées déjà sur les escarpolettes¹.

«Une friture de Seine, un lapin sauté, une salade et du Mlle Dufour essayait de se balancer debout, toute ¹⁴⁰ dessert», articula Mme Dufour, d'un air important.

seule, sans parvenir à se donner un élan suffisant. C'était

«Vous apporterez deux litres et une bouteille de bor-105 une belle fille de dix-huit à vingt ans; une de ces deaux », dit son mari. « Nous dînerons sur l'herbe », femmes dont la rencontre dans la rue vous fouette d'un ajouta la jeune fille.

désir subit, et vous laisse jusqu'à la nuit une inquiétude La grand-mère, prise de tendresse à la vue du chat de vague et un soulèvement des sens. Grande, mince de ¹⁴⁵ la maison, le poursuivait depuis dix minutes en lui pro-taille et large des hanches, elle avait la peau très brune, diguant inutilement les plus douces appellations. L'ani-¹¹⁰ les yeux très grands, les cheveux très noirs. Sa robe des-mal, intérieurement flatté sans doute de cette attention, sinait nettement les plénitudes fermes de sa chair qu'ac-se tenait toujours tout près de la main de la bonne centuaient encore les efforts des reins qu'elle faisait pour femme, sans se laisser atteindre cependant, et faisait s'enlever. Ses bras tendus tenaient les cordes au-dessus ¹⁵⁰ tranquillement le tour des arbres, contre lesquels il se de sa tête, de sorte que sa poitrine se dressait, sans une frottait, la queue dressée, avec un petit ronron de plaisir.

us secousse, à chaque impulsion qu'elle donnait. Son cha-

«Tiens ! cria tout à coup le jeune homme aux cheveux peau, emporté par un coup de vent, était tombé derrière jaunes qui furetait dans le terrain, en voilà des bateaux elle ; et l'escarpolette peu à peu se lançait, montrant à qui sont chouet¹ ! » On alla voir. Sous un petit hangar en chaque retour ses jambes fines jusqu'au genou, et jetant ¹⁵⁵ bois étaient suspendues deux superbes yoles² de cano-

à la figure des deux hommes, qui la regardaient en riant, tiers, fines et travaillées comme des meubles de luxe.

¹²⁰ l'air de ses jupes, plus capiteux que les vapeurs du vin.

Elles reposaient côte à côte, pareilles à deux grandes Assise sur l'autre balançoire, Mme Dufour gémissait filles minces, en leur longueur étroite et reluisante, et d'une façon monotone et continue : « Cyprien, viens me donnaient envie de filer sur l'eau par les belles soirées

pousser ; viens donc me pousser, Cyprien !» À la fin, il y 160 douces ou les claires matinées d'été, de raser les berges alla et, ayant retroussé les manches de sa chemise, fleuries où des arbres entiers trempent leurs branches 125 comme avant d'entreprendre un travail, il mit sa femme dans l'eau, où tremblote l'éternel frisson des roseaux et en mouvement avec une peine infinie.

d'où s'envolent, comme des éclairs bleus, de rapides Cramponnée aux cordes, elle tenait ses jambes martins-pêcheurs3 .

droites, pour ne point rencontrer le sol, et elle jouissait 165 Toute la famille, avec respect, les contemplait. «Oh!

d'être étourdie par le va-et-vient de la machine. Ses ça, oui, c'est chouet», répéta gravement M. Dufour. Et il 130 formes, secouées, tremblotaient continuellement les détaillait en connaisseur. Il avait canoté, lui aussi, comme de la gelée sur un plat. Mais, comme les élans dans son jeune temps, disait-il ; voire même qu'avec ça grandissaient, elle fut prise de vertige et de peur. À

dans la main - et il faisait le geste de tirer sur les chaque descente, elle poussait un cri perçant qui faisait 170 avirons - il se fichait de tout le monde. Il avait rossé accourir tous les gamins du pays ; et là-bas, devant elle, en course plus d'un Anglais, jadis, à Joinville ; et il plai-135 au-dessus de la haie du jardin, elle apercevait vaguement santa sur le mot «*dames*», dont on désigne les une garniture de têtes polissonnes que des rires faisaient grimacer diversement.

1. *chouet* : orthographe ancienne pour *chouette*.

2. *yoles* : embarcations légères, de forme allongée.

3. *martins-pêcheurs* : petits oiseaux qu'on trouve généralement au bord des cours d'eau et qui se nourrissent de petits poissons.

escarpolettes : balançoires.

14

15

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

deux montants qui retiennent les avirons, disant que les litée par une

curiosité féminine qui était peut-être du canotiers¹, et pour cause, ne sortaient jamais sans leurs désir, les regardait à tout moment, les comparant sans *175 dames*. Il s'échauffait en pérorant² et proposait obstiné-210 doute avec regret aux laideurs secrètes de son mari.

ment de parier qu'avec un bateau comme ça, il ferait six Elle s'était éboulée¹ sur l'herbe, les jambes pliées à la lieues à l'heure sans se presser.

façon des tailleurs, et elle se trémoussait continuelle-

« C'est prêt », dit la servante qui apparut à l'entrée. On ment, sous prétexte que des fourmis lui étaient entrées se précipita ; mais voilà qu'à la meilleure place, qu'en quelque part. M. Dufour, rendu maussade par la pré-180 son esprit Mme Dufour avait choisie pour s'installer, *215* sence et l'amabilité des étrangers, cherchait une position deux jeunes gens déjeunaient déjà. C'étaient les proprié-commode qu'il ne trouva pas du reste, et le jeune taires des yoles, sans doute, car ils portaient le costume homme aux cheveux jaunes mangeait silencieusement des canotiers.

comme un ogre.

Ils étaient étendus sur des chaises, presque couchés.

« Un bien beau temps, monsieur », dit la grosse dame à *185* Ils avaient la face noircie par le soleil et la poitrine cou-220 l'un des canotiers. Elle voulait être aimable à cause de la verte seulement d'un mince maillot de coton blanc qui place qu'ils avaient cédée. « Oui, madame, répondit-il; laissait passer leurs bras nus, robustes comme ceux des venez-vous souvent à la campagne ?

forgerons. C'étaient deux solides gaillards, posant beau-

- Oh! une fois ou deux par an seulement, pour coup pour la vigueur, mais qui montraient en tous leurs prendre l'air; et vous, monsieur?

190 mouvements cette grâce élastique des membres qu'on *225* - J'y viens coucher tous les soirs.

acquiert par l'exercice, si différente de la déformation

- Ah! ça doit être bien agréable?

qu'imprime à l'ouvrier l'effort pénible, toujours le

- Oui, certainement, madame. »

même.

Et il raconta sa vie de chaque jour, poétiquement, de Ils échangèrent rapidement un sourire en voyant la façon à faire vibrer dans le cœur de ces bourgeois privés 195 mère, puis un regard en apercevant la fille. «Donnons 230 d'herbe et affamés de promenades aux champs cet notre place, dit l'un, ça nous fera faire connaissance. »

amour bête de la nature qui les hante toute l'année der-L'autre aussitôt se leva et, tenant à la main sa toque rière le comptoir de leur boutique.

mi-partie rouge et mi-partie noire, il offrit chevaleres-La jeune fille, émue, leva les yeux et regarda le cano-quement de céder aux dames le seul endroit du jardin où tier. M. Dufour parla pour la première fois. «Ça, c'est 200 ne tombât point le soleil. On accepta en se confondant 235 une vie», dit-il. Il ajouta : «Encore un peu de lapin, ma en excuses ; et pour que ce fût plus champêtre, la famille bonne. - Non, merci, mon ami. »

s'installa sur l'herbe sans table ni sièges.

Elle se tourna de nouveau vers les jeunes gens, et, Les deux jeunes gens portèrent leur couvert quelques montrant leurs bras : «Vous n'avez jamais froid comme pas plus loin et se remirent à manger. Leurs bras nus, ça?» dit-elle.

205 qu'ils montraient sans cesse, gênaient un peu la jeune 240 Ils se mirent à rire tous les deux, et ils épouvantèrent fille. Elle affectait même de tourner la tête et de ne point la famille par le récit de leurs fatigues prodigieuses, de les remarquer, tandis que Mme Dufour, plus hardie, sol-leurs bains pris en sueur, de leurs courses dans le brouillard des nuits ; et ils tapèrent violemment sur leur poitrine pour montrer quel son ça rendait. « Oh ! vous avez 1. *canotiers* : gens qui pratiquent l'aviron sur divers types d'embarcations. Ils étaient ordinairement vêtus d'un pantalon et d'un maillot de corps à manches courtes (cf. le célèbre tableau de Renoir, *Le déjeuner des canotiers*).

2. *pérorant* : parlant sentencieusement.

1. *s'était éboulée* : s'était effondrée, affaissée.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

245 l'air solides », dit le mari qui ne parlait plus du temps où L'autre yole s'en alla plus doucement. Le rameur il rossait les Anglais.

regardait tellement sa compagne qu'il ne pensait plus à La jeune fille les examinait de côté maintenant; et le autre chose, et une émotion l'avait saisi qui paralysait sa garçon aux cheveux jaunes, ayant bu de travers, toussa vigueur.

éperdument, arrosant la robe de soie cerise de la patronne 290 La jeune fille, assise dans le fauteuil du barreur, se 250 qui se fâcha et fit apporter de l'eau pour laver les taches.

laissait aller à la douceur d'être sur l'eau. Elle se sentait Cependant, la température devenait terrible. Le fleuve prise d'un renoncement de pensée, d'une quiétude de étincelant semblait un foyer de chaleur, et les fumées du ses membres, d'un abandonnement d'elle-même, vin troublaient les têtes.

comme envahie par une ivresse multiple. Elle était deve-M. Dufour, que secouait un hoquet violent, avait 295 nue fort rouge, avec une respiration courte. Les étour-255 déboutonné son gilet et le haut de son pantalon ; tandis dissements du vin, développés par la chaleur torrentielle que sa femme, prise de suffocations, dégrafait sa robe qui ruisselait autour d'elle, faisaient saluer sur son pas-peu à peu. L'apprenti balançait d'un air gai sa tignasse sage tous les arbres de la berge. Un besoin vague de de lin et se versait à boire coup sur coup. La grand-mère, jouissance, une fermentation du sang parcouraient sa se sentant grise, se tenait fort raide et fort digne. Quant à 300 chair excitée par les ardeurs de ce jour ; et elle était aussi 260 la jeune fille, elle ne laissait rien paraître ; son œil seul troublée dans ce tête-à-tête sur l'eau, au milieu de ce s'allumait vaguement, et sa peau très brune se colorait pays dépeuplé par l'incendie du ciel, avec ce jeune aux joues d'une teinte plus rose.

homme qui la trouvait belle, dont l'œil lui baisait la Le café les acheva. On parla de chanter et chacun dit peau, et dont le désir était pénétrant comme le soleil.

son couplet, que les autres applaudirent avec frénésie.

305 Leur impuissance à parler augmentait leur émotion, et 265 Puis on se leva difficilement, et, pendant que les deux ils regardaient les environs. Alors, faisant un effort, il lui femmes, étourdies, respiraient, les deux hommes, tout à demanda son nom. «Henriette», dit-elle. «Tiens! moi je fait pochards, faisaient de la gymnastique. Lourds, m'appelle Henri», reprit-il.

flasques, et la figure écarlate, ils se pendaient gauche-Le son de leur voix les avait calmés ; ils s'intéressèrent ment aux anneaux sans parvenir à s'enlever; et leurs 310 à la rive. L'autre yole s'était arrêtée et paraissait les 270 chemises menaçaient continuellement d'évacuer leurs attendre. Celui qui la montait cria : «Nous vous rejoins-pantalons pour battre au vent comme des étendards.

drons dans le bois ; nous allons jusqu'à Robinson, parce Cependant les canotiers avaient mis leurs yoles à l'eau que Madame a soif. » Puis il se coucha sur les avirons et et ils revenaient avec politesse proposer aux dames une s'éloigna si rapidement qu'on cessa bientôt de le voir.

promenade sur la rivière.

315 Cependant un grondement continu qu'on distinguait 275 «Monsieur Dufour, veux-tu? je t'en prie!» cria sa vaguement depuis quelque temps s'approchait très vite.

femme. Il la regarda d'un air d'ivrogne sans La rivière elle-même semblait frémir comme si le bruit comprendre. Alors un canotier s'approcha, deux lignes sourd montait de ses profondeurs.

de pêcheur à la main. L'espérance de prendre du gou-

«Qu'est-ce qu'on entend?» demanda-t-elle. C'était la jon, cet idéal des boutiquiers, alluma les yeux mornes du 320 chute du barrage qui coupait le fleuve en deux à la 280 bonhomme, qui permit tout ce qu'on voulut, et s'installa pointe de l'île. Lui se perdait dans une explication à l'ombre sous le pont, les pieds ballants au-dessus du lorsque, à travers le fracas de la cascade, un chant d'oi-fleuve, à côté du jeune homme aux cheveux jaunes qui seau qui semblait très lointain les frappa. «Tiens! dit-il, s'endormit auprès de lui.

les rossignols chantent dans le jour : c'est donc que les Un des canotiers se dévoua : il prit la mère. «Au petit 325 femelles couvent. »

285 bois de l'île aux Anglais!» cria-t-il en s'éloignant.

Un rossignol! Elle n'en avait jamais entendu, et l'idée 18

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

d'en écouter un fit se lever dans son cœur la vision des avait des désirs infinis de bonheur, des tendresses poétiques tendresses. Un rossignol! c'est-à-dire l'invi-brusques qui la traversaient, des révélations de poésies sible témoin des rendez-vous d'amour qu'invoquait surhumaines, et un tel amollissement des nerfs et du 330 Juliette¹ sur son balcon ; cette musique du ciel accordée 365 cœur, qu'elle pleurait sans savoir pourquoi. Le jeune aux baisers des hommes; cet éternel inspirateur de homme la serrait contre lui maintenant; elle ne le toutes les romances langoureuses qui ouvrent un idéal repoussait plus, n'y pensant pas.

bleu aux pauvres petits coeurs des fillettes attendries !

Le rossignol se tut soudain. Une voix éloignée cria : Elle allait donc entendre un rossignol.

« Henriette ! »

335 «Ne faisons pas de bruit, dit son compagnon, nous 370 « Ne répondez point, dit-il tout bas, vous feriez envo-pourrions descendre dans le bois et nous asseoir tout ler l'oiseau. »

près de lui. »

Elle ne songeait guère non plus à répondre.

La yole semblait glisser. Des arbres se montrèrent sur Ils restèrent quelque temps ainsi. Mme Dufour s'était l'île, dont la berge était si basse que les yeux plongeaient assise quelque part, car on entendait vaguement, de 340 dans l'épaisseur des fourrés. On s'arrêta ; le bateau fut 375 temps en temps, les petits cris de la grosse dame que attaché, et, Henriette s'appuyant sur le bras de Henri, ils lutinait sans doute l'autre canotier.

s'avancèrent entre les branches. « Courbez-vous », dit-il.

La jeune fille pleurait toujours, pénétrée de sensations Elle se courba, et ils pénétrèrent dans un inextricable très douces, la peau chaude et piquée partout de cha-fouillis de lianes, de feuilles et de roseaux, dans

un asile touillements inconnus. La tête de Henri était sur son 345 introuvable qu'il fallait connaître et que le jeune homme 380 épaula ; et, brusquement, il la baisa sur les lèvres.

appelait en riant «son cabinet particulier».

Elle eût une révolte furieuse et, pour l'éviter, se rejeta Juste au-dessus de leur tête, perché dans un des sur le dos. Mais il s'abattit sur elle, la couvrant de tout son arbres qui les abritaient, l'oiseau s'égosillait toujours. Il corps. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, lançait des trilles² et des roulades², puis filait de grands puis, la joignant, y attacha la sienne. Alors affolée par un 350 sons vibrants qui emplissaient l'air et semblaient se 385 désir formidable, elle lui rendit son baiser en l'étreignant perdre à l'horizon, se déroulant le long du fleuve et s'en-sur sa poitrine, et toute sa résistance s'abattit comme volant au-dessus des plaines, à travers le silence de feu écrasée par un poids trop lourd.

qui appesantissait la campagne.

Tout était calme aux environs. L'oiseau se remit à Ils ne parlaient pas de peur de le faire fuir. Ils étaient chanter. Il jeta d'abord trois notes pénétrantes qui sem-355 assis l'un près de l'autre, et, lentement, le bras de Henri 390 blaient un appel d'amour, puis, après un silence d'un fit le tour de la taille de Henriette. Elle prit, sans colère, moment, il commença d'une voix affaiblie des modula-cette main audacieuse, et elle l'éloignait sans cesse à tions très lentes.

mesure qu'il la rapprochait, n'éprouvant du reste aucun Une brise molle glissa, soulevant un murmure de embarras de cette caresse, comme si c'eût été une chose feuilles, et dans la profondeur des branches passaient 360 toute naturelle qu'elle repoussait aussi naturellement.

395 deux soupirs ardents qui se mêlaient au chant du ros-Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. Elle signol et au souffle léger du bois.

Une ivresse envahissait l'oiseau, et sa voix, s'accélé-rant peu à peu comme un incendie qui s'allume ou une passion qui grandit, semblait accompagner sous l'arbre 1. *Juliette* : héroïne du drame de Shakespeare *Roméo et Juliette* : dans une des 400 un crépitement de baisers. Puis le délire de son gosier se scènes les plus célèbres, où Juliette, sur son balcon, échange de tendres propos avec déchaînait éperdument. Il avait des pâmoisons prolon-Roméo, on entend chanter le rossignol.

2. *trilles, roulades* : ornements de l'écriture musicale.

gées sur un trait, de grands spasmes mélodieux.

20

21

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

Quelquefois il se reposait un peu, filant seulement Deux mois après, comme il passait rue des Martyrs, deux ou trois sons légers qu'il terminait soudain par une Henri lut sur une porte : *Dufour, quincaillier*.

405 note suraiguë. Ou bien il partait d'une course affolée, 445 Il entra.

avec des jaillissements de gammes, des frémissements, La grosse dame s'arrondissait au comptoir. On se des saccades, comme un chant d'amour furieux, suivi reconnut aussitôt, et, après mille politesses, il demanda par des cris de triomphe.

des nouvelles. «Et mademoiselle Henriette, comment Mais il se tut, écoutant sous lui un gémissent telle-va-t-elle ? »

410 ment profond qu'on l'eût pris pour l'adieu d'une âme.

450 - Très bien, merci; elle est mariée.

Le bruit s'en prolongea quelque temps et s'acheva dans

- Ah!...

un sanglot.

Une émotion l'étreignit; il ajouta :

Ils étaient bien pâles, tous les deux, en quittant leur lit

- Et... avec qui?

de verdure. Le ciel bleu leur paraissait obscurci ; l'ardent

- Mais avec le jeune homme qui nous accompagnait, 415 soleil était éteint pour leurs yeux ; ils s'apercevaient de la 455 vous savez bien; c'est lui qui prend la suite.

solitude et du silence. Ils marchaient rapidement l'un

- Oh ! parfaitement.

près de l'autre, sans se parler, sans se toucher, car ils Il s'en allait fort triste, sans trop savoir pourquoi.

semblaient devenus ennemis irréconciliables, comme si Mme Dufour le rappela.

un dégoût se fût élevé entre leurs corps, une haine entre

- Et votre ami? dit-elle timidement.

420 leurs esprits.

460 - Mais il va bien.

De temps à autre, Henriette criait : « Maman ! »

- Faites-lui nos compliments, n'est-ce pas ; et quand Un tumulte se fit sous un buisson. Henri crut voir une il passera, dites-lui donc de venir nous voir...

jupe blanche qu'on rabattait vite sur un gros mollet; et Elle rougit fort, puis ajouta : «Ça me fera bien plaisir; l'énorme dame apparut, un peu confuse et plus rouge dites-lui. »

425 encore, l'œil très brillant et la poitrine orageuse, trop 465 - Je n'y manquerai pas. Adieu !

près peut-être de son voisin. Celui-ci devait avoir vu des

- Non... à bientôt!

choses bien drôles, car sa figure était sillonnée de rires subits qui la traversaient malgré lui.

L'année suivante, un dimanche qu'il faisait très chaud, Mme Dufour prit son bras d'un air tendre, et l'on tous les détails de cette aventure, que Henri n'avait jamais 430 regagna les bateaux. Henri, qui marchait devant, tou-oublée, lui revinrent subitement, si nets et si désirables, jours muet à côté de la jeune fille, crut distinguer tout à 470 qu'il retourna tout seul à leur chambre dans le bois.

coup comme un gros baiser qu'on étouffait.

Il fut stupéfait en entrant. Elle était là, assise sur Enfin l'on revint à Bezons.

l'herbe, l'air triste, tandis qu'à son côté, toujours en M. Dufour, dégrisé, s'impatientait. Le jeune homme manches de chemise, son mari, le jeune homme aux 435 aux cheveux jaunes mangeait un morceau avant de quit-cheveux jaunes, dormait consciencieusement comme ter l'auberge. La voiture était attelée dans la cour, et la 475 une brute.

grand-mère, déjà montée, se désolait parce qu'elle avait Elle devint si pâle en voyant Henri qu'il crut qu'elle peur d'être prise par la nuit dans la plaine, les environs allait défaillir. Puis ils se mirent à causer naturellement, de Paris n'étant pas sûrs.

de même que si rien ne se fût passé entre eux.

440 On se donna des poignées de main, et la famille Mais comme il lui racontait qu'il aimait beaucoup cet Dufour s'en alla. «Au revoir!» criaient les canotiers. Un 480 endroit et qu'il y venait souvent se reposer, le dimanche, soupir et une larme leur répondirent.

en songeant à bien des souvenirs, elle le regarda longuement dans les yeux.

22

23



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

UNE PARTIE DE CAMPAGNE

- Moi, j'y pense tous les soirs, dit-elle.

- Allons, ma bonne, reprit en bâillant son mari, je 485 crois qu'il est temps de nous en aller.

Compréhension

avril 1881

1. *Quels détails indiquent la condition sociale de la famille Dufour ?*
2. *Que pensez-vous de la quantité de vin commandée par M. Dufour? Quel est l'intérêt de cette précision ?*
3. *Relevez tous les détails qui opposent la famille Dufour d'une part et les deux canotiers de l'autre. Comment réagissent Mme et Mlle Dufour?*
4. *Qu'est-ce qui nous montre que les deux canotiers sont des séducteurs ? En quoi se distinguent-ils toutefois l'un de l'autre ?*
5. *Qu'est-ce qui pousse Mlle Dufour à l'aventure? Quels sentiments l'animent? S'agit-il vraiment d'amour?*
- 6 *Précisez les sentiments des personnages plusieurs mois après l'aventure.*
7. *Quelle tonalité la dernière rencontre entre Henri et Henriette donne-t-elle au conte?*
8. *Beaucoup de Parisiens, du temps de Maupassant, allaient passer le dimanche aux bords de la Seine pour s'asseoir dans l'herbe, canoter ou se baigner : pourriez-vous citer des peintres de l'époque que ce thème a inspirés et rassembler quelques reproductions de leurs tableaux ?*

Ecriture, /Réécriture,

9. *Quelles expressions sont particulièrement savoureuses dans la description de la descente de la carriole (7. 74 à 97) ?*
10. *Dans la description de Mlle Dufour, quels détails sont empreints de sensualité ?*
11. *Comparez la description de Mme Dufour avec celle de sa fille : ressemblances et différences.*
12. *Maupassant répète à trois reprises que le commis des Dufour a les cheveux jaunes : que pensez-vous de l'adjectif choisi? Quel effet produit-il ?*
13. *En quoi l'écriture des lignes 157 à 164 les distingue-t-elle de ce qui précède ? Quel est l'intérêt de cette dissonance ?*



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

14. *En quoi consiste l'ambiguïté de l'expression : son cabinet par-*
MADemoiselle Fifi

ticulier ? A-t-elle le même sens pour Henriette et pour le canotier ?

15. *Comment l'union physique de Mlle Dufour et du canotier est-Le major,*
commandant prussien, comte de Farlsberg, elle présentée ? Maupassant est-
il réaliste ?

achevait de lire son courrier, le dos au fond d'un grand 16. *M. Dufour*
raconte à un de ses amis (sous la forme d'une lettre fauteuil de tapisserie
et ses pieds bottés sur le marbre ou d'une conversation, au choix) sa
partie de campagne.

élégant de la cheminée, où ses éperons, depuis trois mois qu'ils
occupaient le château d'Uville², avaient tracé deux trous profonds,

fouillés un peu plus tous les jours.

Une tasse de café fumait sur un guéridon de marque-terie maculé par les liqueurs, brûlé par les cigares, entaillé par le canif de l'officier conquérant qui, parfois, s'arrêtant d'aiguiser un crayon, traçait sur le meuble gra-cieux des chiffres ou des dessins, à la fantaisie de son rêve nonchalant.

Quand il eut achevé ses lettres et parcouru les journaux allemands que son vague-mestre³ venait de lui apporter, il se leva, et, après avoir jeté au feu trois ou quatre énormes morceaux de bois vert, car ces messieurs abattaient peu à peu le parc pour se chauffer, il s'approcha de la fenêtre.

La pluie tombait à flots ; une pluie normande qu'on aurait dit jetée par une main furieuse, une pluie en biais, épaisse comme un rideau, formant une sorte de mur à raies obliques, une pluie cinglante, éclaboussante, noyant tout, une vraie pluie des environs de Rouen, ce pot de chambre de la France.

25

L'officier regarda longtemps les pelouses inondées, et, là-bas, l'Andelle⁴ gonflée qui débordait ; et il tambouri-nait contre la vitre une valse du Rhin, quand un bruit le fit se retourner : c'était son second, le baron de Kelweingstein, ayant le grade équivalent à celui de capitaine.

Le major était un géant, large d'épaules, orné d'une longue barbe en éventail formant nappe sur sa poitrine ; 1. Première publication dans *Gil Blas* (23 mars 1882). Repris presque aussitôt dans le recueil qui porte son nom.

2. *Uville* : ville imaginaire.

3. *vaguemestre* : soldat chargé de la distribution du courrier.

Deux dames dans une barque (1897).

4. *Andelle* : petite rivière de Normandie.

26

27

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

M A D E M O I S E L L E F I F I

et toute sa grande personne solennelle éveillait l'idée hommes, dur aux vaincus, et violent comme une arme à d'un paon militaire, un paon qui aurait porté sa queue feu.

déployée à son menton. Il avait des yeux bleus, froids et Depuis son entrée en France, ses camarades ne l'ap-35 doux, une joue fendue d'un coup de sabre dans la guerre pelaient plus que Mademoiselle Fifi. Ce surnom lui d'Autriche¹ ; et on le disait brave homme autant que 70 venait de sa tournure coquette, de sa taille fine qu'on brave officier.

aurait dit tenue en un corset, de sa figure pâle où sa Le capitaine, un petit rougeaud à gros ventre, sanglé naissante moustache apparaissait à peine, et aussi de de force, portait presque ras son poil ardent, dont les fils l'habitude qu'il avait prise, pour exprimer son souverain 40 de feu auraient fait croire, quand ils se trouvaient sous mépris des êtres et des choses, d'employer à tout certains reflets, sa figure frottée de phosphore. Deux 75 moment la locution française - *fi, fi donc*, qu'il pronon-dents perdues dans une nuit de noce, sans qu'il se rap-

çait avec un léger sifflement.

pelât au juste comment, lui faisaient cracher des paroles épaisses,

qu'on n'entendait pas toujours ; et il était La salle à manger du château d'Uville était une longue 45 chauve du sommet du crâne seulement, tonsuré comme et royale pièce dont les glaces de cristal ancien, étoilées un moine², avec une toison de petits cheveux frisés, de balles, et les hautes tapisseries des Flandres, tailla-dorés et luisants, autour de ce cerceau de chair nue.

80 dées à coups de sabre et pendantes par endroits, Le commandant lui serra la main, et il avala d'un trait disaient les occupations de Mademoiselle Fifi, en ses sa tasse de café (la sixième depuis le matin), en écoutant heures de désœuvrement.

50 le rapport de son subordonné sur les incidents survenus Sur les murs, trois portraits de famille, un guerrier dans le service ; puis tous deux se rapprochèrent de la vête de fer, un cardinal et un président, fumaient de fenêtr en déclarant que ce n'était pas gai. Le major, 85 longues pipes de porcelaine, tandis qu'en son cadre homme tranquille, marié chez lui, s'accommodait de dédoré par les ans, une noble dame à poitrine serrée tout; mais le baron-capitaine, viveur tenace, coureur montrait d'un air arrogant une énorme paire de mous-55 de bouges³, forcené trousseur de filles, rageait d'être taches faite au charbon.

enfermé depuis trois mois dans la chasteté obligatoire de Et le déjeuner des officiers s'écoula presque en silence ce poste perdu.

90 dans cette pièce mutilée, assombrie par l'averse, attris-Comme on grattait à la porte, le commandant cria tante par son aspect vaincu, et dont le vieux parquet de d'ouvrir, et un homme, un de leurs soldats automates, chêne était devenu sordide comme un sol de cabaret.

60 apparut dans l'ouverture, disant par sa seule présence À l'heure du tabac, quand ils commencèrent à boire, que le déjeuner était prêt.

ayant fini de manger, ils se mirent, de même que chaque Dans la salle ils trouvèrent les trois officiers de 95 jour, à parler de leur ennui. Les bouteilles de cognac et moindre grade : un lieutenant, Otto de Grossling ; deux de liqueurs passaient de main en main ; et tous renversés sous-lieutenants, Fritz Scheunaubourg et le marquis Wil-sur leurs chaises, absorbaient à petits coups répétés, en 65 hem d'Eyrik, un tout petit blondin fier et brutal avec les gardant au coin de la bouche le long tuyau courbé que terminait l'œuf de faïence¹ toujours peinturluré comme 100 pour séduire des Hottentots².

1. *guerre d'Autriche* : guerre gagnée par la Prusse sur l'Autriche en 1866.

2. *tonsuré comme un moine* : on rasait, sur un espace circulaire, le sommet du crâne des moines.

1. *l'œuf de faïence*, le foyer de la pipe.

3. *bouges* : tavernes mal famées.

2. *Hottentots* : peuple sauvage du Sud-Ouest africain.

28

29

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

M A D E M O I S E L L E F I F I

Dès que leur verre était vide, ils le remplissaient avec un bâche de meunier tendue en dôme, détalait sous la pluie geste de lassitude résignée. Mais Mademoiselle Fifi cas-acharnée, au galop de quatre chevaux.

sait à tout moment le sien, et un soldat immédiatement 140 Aussitôt un frisson de réveil sembla courir dans les 105 lui en présentait un autre.

esprits ; les poses alanguies se redressèrent, les visages Un brouillard de fumée âcre les noyait, et ils sem-s'animèrent, et on se mit à causer.

blaient s'enfoncer dans une ivresse endormie et triste, Bien que l'averse continuât avec autant de furie, le dans cette saoulerie morne des gens qui n'ont rien à major affirma qu'il faisait moins sombre, et le lieutenant faire.

145 Otto annonçait avec conviction que le ciel allait s'éclair-110 Mais le baron, soudain, se redressa. Une révolte le rer. Mademoiselle Fifi elle-même ne semblait pas tenir secouait ; il jura : « Nom de Dieu, ça ne peut pas durer, il en place. Elle se levait, se rasseyait. Son œil clair et dur faut inventer quelque chose à la fin. »

cherchait quelque chose à briser. Soudain, fixant la Ensemble le lieutenant Otto et le sous-lieutenant dame aux moustaches, le jeune blondin tira son revol-Fritz, deux Allemands doués éminemment de physiono-150 ver. « Tu ne verras pas cela, toi », dit-il ; et, sans quitter 115 mies allemandes lourdes et graves, répondirent : « Quoi, son siège, il visa. Deux balles successivement crevèrent mon capitaine? »

les deux yeux du portrait.

Il réfléchit quelques secondes, puis reprit : «Quoi? Eh Puis il s'écria :
«Faisons la mine!»

bien, il faut organiser une fête, si le commandant le per-Et
brusquement les conversations s'interrompirent, met. »

155 comme si un intérêt puissant et nouveau se fût emparé 120 Le
major quitta sa pipe : «Quelle fête, capitaine?»

de tout le monde.

Le baron s'approcha : «Je me charge de tout, mon La mine, c'était son
invention, sa manière de détruire, commandant. J'enverrai à Rouen Le
Devoir qui nous son amusement préféré.

ramènera des dames; je sais où les prendre. On prépa-En quittant son
château, le propriétaire légitime, le rera ici un souper ; rien ne
manque d'ailleurs, et, au 160 comte Fernand d'Amoys d'Uville, n'avait
eu le temps de 125 moins, nous passerons une bonne soirée. »

rien emporter ni de rien cacher, sauf l'argenterie enfouie Le comte de
Farlsberg haussa les épaules en souriant : dans le trou d'un mur. Or,
comme il était fort riche et

«Vous êtes fou, mon ami.»

magnifique, son grand salon, dont la porte ouvrait dans la salle à
manger, présentait, avant la fuite précipitée du Mais tous les officiers
s'étaient levés, entouraient leur chef, le suppliaient : «Laissez faire le
capitaine, mon 165 maître, l'aspect d'une galerie de musée.

130 commandant, c'est si triste ici. »

Aux murailles pendaient des toiles, des dessins et des À la fin le major
céda : «Soit», dit-il; et aussitôt le aquarelles de prix, tandis que sur les
meubles, les éta-baron fit appeler Le *Devoir*. C'était un vieux sous-
officier gères, et dans les vitrines élégantes, mille bibelots, des qu'on
n'avait jamais vu rire, mais qui accomplissait fana-potiches, des
statuettes, des bonshommes de Saxe1 et tiquement tous les ordres de
ses chefs, quels qu'ils 170 des magots2 de Chine, des ivoires anciens et
des verres 135 fussent.

de Venise, peuplaient le vaste appartement de leur foule Debout, avec
sa figure impassible, il reçut les instruc-précieuse et bizarre.

tions du baron ; puis il sortit ; et, cinq minutes plus tard, Il n'en restait guère maintenant. Non qu'on les eût une grande voiture du train¹ militaire, couverte d'une 1. *Saxe* : province allemande célèbre par sa porcelaine.

2. *magots* : figurines de porcelaine.

1. *train* : corps militaire chargé des transports.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

M A D E M O I S E L L E F I F I

pillés, le major comte de Farlsberg ne l'aurait point perle clocher de l'église dressé comme une pointe grise 175 mis; mais Mademoiselle Fifi, de temps en temps, faisait dans la pluie battante.

la *mine*, et tous les officiers, ce jour-là, s'amusaient vrai-21o Depuis leur arrivée, il n'avait plus sonné. C'était, du ment pendant cinq minutes.

reste, la seule résistance que les envahisseurs eussent Le petit marquis alla chercher dans le salon ce qu'il rencontrée aux environs : celle du clocher. Le curé ne lui fallait. Il rapporta une toute mignonne théière de s'était nullement refusé à recevoir et à nourrir des sol-180 Chine famille Rosé1 qu'il emplir de poudre à canon, et, dats prussiens; il avait même plusieurs fois accepté de par le bec, il introduisit délicatement un long morceau 215 boire une bouteille de bière ou de bordeaux avec le d'amadou2, l'alluma, et courut reporter cette machine commandant ennemi, qui l'employait souvent comme infernale dans l'appartement voisin.

intermédiaire bienveillant; mais il ne fallait pas lui Puis il revint bien vite, en fermant la porte. Tous les demander un seul tintement de sa cloche ; il se serait 185 Allemands attendaient debout, avec la figure souriante plutôt laissé fusiller. C'était sa manière à lui de protester d'une curiosité enfantine, et, dès que l'explosion eut 220 contre l'invasion, protestation pacifique, protestation du secoué le château, ils se précipitèrent ensemble.

silence, la seule, disait-il, qui convînt au prêtre, homme Mademoiselle Fifi, entrée la première, battait des de douceur et non de sang, et tout le monde, à dix lieues mains avec délire devant une Vénus de terre cuite dont à la ronde, vantait la fermeté, l'héroïsme de l'abbé 190 la tête avait enfin sauté ; et chacun ramassa des mor-Chantavoine, qui osait affirmer le deuil public, le procla-ceaux de porcelaine, s'étonnant aux dentelures étranges 225 mer, par le mutisme obstiné de son église.

des éclats, examinant les dégâts nouveaux, contestant Le village entier, enthousiasmé par cette résistance, certains ravages comme produits par l'explosion pré-

était prêt à soutenir jusqu'au bout son pasteur, à tout céder ; et le major considérait d'un air paternel le braver, considérant cette protestation tacite comme la 195 vaste salon bouleversé par cette mitraille à la Néron³ et sauvegarde de l'honneur national. Il semblait aux pay-sablé de débris d'objets d'art. Il en sortit le premier, en 230 sans qu'ils avaient ainsi mieux mérité de la patrie que déclarant avec bonhomie : « Ça a bien réussi, cette fois. »

Belfort¹ et que Strasbourg¹, qu'ils avaient donné un Mais une telle trombe de fumée était entrée dans la exemple équivalent, que le nom du hameau en devien-salle à manger, se mêlant à celle du tabac, qu'on ne drait immortel, et, hormis cela, ils ne refusaient rien aux 200 pouvait plus respirer. Le commandant ouvrit la fenêtre, Prussiens vainqueurs.

et tous les officiers, revenus pour boire un dernier verre 235 Le commandant et ses officiers riaient ensemble de ce de cognac s'en approchèrent.

courage inoffensif; et comme le pays entier se montrait L'air humide s'engouffra dans la pièce, apportant une obligeant et souple à leur égard, ils toléraient volontiers sorte de poussière d'eau qui poudrait les barbes, et une son patriotisme muet.

205 odeur d'inondation. Ils regardaient les grands arbres Seul, le petit marquis Wilhem aurait bien voulu forcer accablés sous l'averse, la large vallée embrumée par ce 240 la cloche à sonner. Il enrageait de la condescendance²

dégorgement des nuages sombres et bas, et tout au loin politique de son supérieur pour le prêtre, et chaque jour il suppliait le commandant de le laisser faire « ding-don-1. *famille Rose* : précise le style de la théière.

2. *amadou* : substance végétale qui prend feu aisément.

1. *Belfort, Strasbourg* : ces villes s'illustrèrent particulièrement **par leur** résistance 3. Néron : empereur romain (37-68), célèbre pour avoir provoqué un incendie qui **aux** armées allemandes **pendant la** guerre de 1870.

détruisit une partie de Rome.

2. *condescendance* : complaisance un peu méprisante.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

M A D E M O I S E L L E F I F I

don», une fois, une seule petite fois, pour rire un peu 280 Et tout de suite on entra dans la salle à manger. Illu-seulement. Et il demandait cela avec des grâces de minée, elle semblait plus lugubre encore en son délabre-245 chatte, des cajoleries de femme, des douceurs de voix ment piteux ; et la table couverte de viandes, de vaisselle d'une maîtresse affolée par une envie ; mais le comman-riche et d'argenterie retrouvée dans le mur où l'avait dant ne cédait point, et Mademoiselle Fifi, pour se cachée le propriétaire, donnait à ce lieu l'aspect d'une consoler, faisait la *mine*, dans le château d'Uville.

285 taverne de bandits qui soupent après un pillage. Le capi-Les cinq hommes restèrent là, en tas, quelques taine, radieux, s'empara des femmes comme d'une 250 minutes, aspirant l'humidité. Le lieutenant Fritz, enfin, chose familière, les appréciant, les embrassant, les flai-prononça en jetant un rire pâteux : « Ces temoiselles, rant, les évaluant à leur valeur de filles à plaisir, et técitement, n'auront pas peau temps pour leur brome-comme les trois jeunes gens voulaient en prendre cha-nate. »

290 cun une, il s'y opposa avec autorité, se réservant de faire Là-dessus, on se sépara, chacun allant à son service, le partage, en toute justice, suivant les grades, pour ne 255 et le capitaine ayant fort à faire pour les préparatifs du blesser en rien la hiérarchie.

dîner.

Alors, afin d'éviter toute discussion, toute contestation Quand ils se retrouvèrent de nouveau à la nuit tom-et tout soupçon de partialité, il les aligna par rang de bante, ils se mirent à rire en se voyant tous coquets et 295 taille et s'adressant à la plus grande, avec le ton du reluisants comme aux jours de grande revue, pomma-commandement : «Ton nom?»

260 dés, parfumés, tout frais. Les cheveux du commandant Elle répondit en grossissant sa voix : « Paméla. »

semblaient moins gris que le matin, et le capitaine s'était Alors il proclama : « Numéro un, la nommée Paméla, rasé, ne gardant que sa moustache, qui lui mettait une adjugée au commandant. »

flamme¹ sous le nez.

300 Ayant ensuite embrassé Blondine, la seconde, en Malgré la pluie, on laissait la fenêtre ouverte et l'un signe de propriété, il offrit au lieutenant Otto la grosse 265 d'eux parfois allait écouter. À six heures dix minutes le Amanda, Éva *La Tomate* au sous-lieutenant Fritz, et la baron signala un lointain roulement. Tous se précipitèrent plus petite de toutes, Rachel, une brune toute jeune, à tèrent, et bientôt la grande voiture accourut, avec ses l'œil noir comme une tache d'encre, une Juive dont le quatre chevaux toujours au galop, crottés jusqu'au dos, 305 nez retroussé confirmait la règle¹ qui donne des becs fumants et soufflants.

courbes à toute sa race, au plus jeune des officiers, au 270 Et cinq femmes descendirent sur le perron, cinq frère marquis Wilhem d'Eyrrik.

belles filles choisies avec soin par un camarade du capi-Toutes, d'ailleurs, étaient jolies et grasses, sans phy-taine à qui *Le Devoir* était allé porter une carte de son sionomies bien distinctes, faites à peu près pareilles de officier.

310 tournure et de peau par les pratiques d'amour quoti-Elles ne s'étaient point fait prier, sûres d'être bien diennes et la vie commune des maisons publiques.

275 payées, connaissant d'ailleurs les Prussiens, depuis trois Les trois jeunes gens prétendaient tout de suite entraîn-mois qu'elles en tâtaient, et prenant leur parti des ner leurs femmes, sous prétexte de leur offrir des brosses hommes comme des choses. « C'est le métier qui veut et du savon pour se nettoyer; mais le capitaine s'y ça », se disaient-elles en route, pour répondre sans doute 315 opposa sagement, affirmant qu'elles étaient assez à quelque picotement secret d'un reste de conscience.

propres pour se mettre à table et que ceux qui monte -

1. *une flamme* : la moustache rousse du capitaine.

1. *confirmait la règle* : parce qu'elle en est l'exception.

34

35

raient voudraient changer en descendant et trouble-Bientôt les hommes eux-mêmes, grisés par cette chair raient les autres couples. Son expérience l'emporta. Il y 355 de femme étalée sous leur nez et sous leurs mains, s'affo-eut seulement beaucoup de baisers, des baisers d'at-lèrent, hurlant, brisant la vaisselle, tandis que, derrière leur dos, des soldats impassibles les servaient.

320 tente.

Soudain Rachel suffoqua, toussant aux larmes et ren-Le commandant seul gardait de la retenue.

dant de la fumée par les narines. Le marquis, sous pré-Mademoiselle Fifi avait pris Rachel sur ses genoux, et, texte de l'embrasser, venait de lui souffler un jet de 360 s'animant à froid, tantôt il embrassait follement les fri-tabac dans la bouche. Elle ne se fâcha point, ne dit pas sons d'ébène de son cou, humant par le mince intervalle 325 un mot, mais elle regarda fixement son possesseur avec entre la robe et la peau la douce chaleur de son corps et une colère éveillée tout au fond de son œil noir.

tout le fumet de sa personne ; tantôt, à travers l'étoffe, il On s'assit. Le commandant lui-même semblait la pinçait avec fureur, la faisant crier, saisi d'une férocité enchanté ; il prit à sa droite Paméla, Blondine à sa 365 rageuse, travaillé par son besoin de ravage. Souvent gauche, et déclara, en dépliant sa serviette : «Vous avez aussi, la tenant à plein bras, l'étreignant comme pour la 330 eu là une charmante idée, capitaine. »

mêler à lui, il appuyait longuement ses lèvres sur la Les lieutenants Otto et Fritz, polis comme auprès des bouche fraîche de la Juive, la baisait à perdre haleine ; femmes du monde, intimidaient un peu leurs voisines ; mais soudain il la mordit si profondément qu'une traî-mais le baron de Kelweingstein, lâché dans son vice, 370 née de sang descendit sur le menton de la jeune fille et rayonnait, lançait des mots grivois, semblait en feu avec coula dans son corsage.

335 sa couronne de cheveux rouges. Il galantisait Encore une fois, elle le regarda bien en face, et, lavant 1 en fran-

çais du Rhin, et ses compliments de taverne, expectorés la plaie, murmura : « Ça se paye, cela. » Il se mit à rire, par le trou des deux dents brisées, arrivaient aux filles au d'un rire dur. «Je paierai», dit-il.

milieu d'une mitraille de salive.

375 On arrivait au dessert; on versait du Champagne. Le Elles ne comprenaient rien, du reste, et leur intel-commandant se leva, et du même ton qu'il aurait pris 340 ligence ne sembla s'éveiller que lorsqu'il cracha des pour porter la santé de l'impératrice Augusta¹, il but : paroles obscènes, des expressions crues, estropiées par

«À nos dames ! » Et une série de toasts commença, des son accent. Alors, toutes ensembles, elles commen-toasts d'une galanterie de soudards et de pochards, cèrent à rire comme des folles, tombant sur le ventre de 380 mêlés de plaisanteries obscènes, rendues plus brutales leurs voisins, répétant les termes que le baron se mit encore par l'ignorance de la langue.

345 alors à défigurer à plaisir pour leur faire dire des ordures.

Ils se levaient l'un après l'autre, cherchant de l'esprit, Elles en vomissaient à volonté, saoules aux premières s'efforçant d'être drôles ; et les femmes, ivres à tomber, bouteilles de vin, et, redevenant elles, ouvrant la porte les yeux vagues, les lèvres pâteuses, applaudissaient aux habitudes, elles embrassaient les moustaches de 385 chaque fois éperdument.

droite et celles de gauche, pinçaient les bras, poussaient Le capitaine, voulant sans doute rendre à l'orgie un air 350 des cris furieux, buvaient dans tous les verres, chan-galant, leva encore une fois son verre et prononça : «À

taient des couplets français et des bouts de chansons nos victoires sur les cœurs ! »

allemandes appris dans leurs rapports quotidiens avec Alors le lieutenant Otto, espèce d'ours de la Forêt-l'ennemi.

1. *Augusta* : femme de l'empereur Guillaume I 1. *galantisait* : disait des galanteries.

e'

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

M A D E M O I S E L L E F I F I

390 Noire¹, se dressa, enflammé, saturé de boissons. Et bravait du regard l'officier qui riait toujours, et elle bal-envahi brusquement de patriotisme alcoolique, il cria : butia, d'une voix étranglée de colère : « Ça, ça, ça n'est

« À nos victoires sur la France ! »

pas vrai, par exemple, vous n'aurez pas les femmes de Toutes grises qu'elles étaient, les femmes se turent et France. »

Rachel, frissonnante, se retourna : «Tu sais, j'en 430 Il s'assit pour rire à son aise, et, cherchant l'accent 395 connais, des Français, devant qui tu ne dirais pas ça. »

parisien : «Elle est bien ponne, bien ponne, qu'est-ce Mais le petit marquis, la tenant toujours sur ses alors que tu viens faire ici, petite ? »

genoux, se mit à rire, rendu très gai par le vent : «Ah!

Interdite, elle se tut d'abord, comprenant mal dans ah! ah! je n'en ai jamais vu, moi. Sitôt que nous parais-son trouble, puis, dès qu'elle eut bien saisi ce qu'il disait, sons, ils foutent le camp ! »

435 elle lui jeta, indignée et véhémence : «Moi! moi! je ne suis pas une femme, moi, je suis une putain ; c'est bien 400 La fille, exaspérée, lui cria dans la figure : «Tu mens, tout ce qu'il faut à des Prussiens. »

salaud ! »

Elle n'avait point fini qu'il la giflait à toute volée ; mais Durant une seconde, il fixa sur elle ses yeux clairs, comme il levait encore une fois la main, affolée de rage, comme il les fixait sur les tableaux dont il crevait la toile 440 elle saisit sur la table un petit couteau de dessert à lame à coups de revolver, puis il se remit à rire : « Ah ! oui, d'argent, et, si brusquement qu'on ne vit rien d'abord, 405 parlons-en, la belle !

serions-nous ici, s'ils étaient elle le lui piqua droit dans le cou, juste au creux où la braves ? »

poitrine commence.

Et il s'animait : « Nous sommes leurs maîtres ! à nous Un mot qu'il prononçait fut coupé dans sa gorge, et il la France ! »

445 resta béant, avec un regard effroyable.

Elle quitta ses genoux d'une secousse et retomba sur Tous poussèrent un rugissement et se levèrent en 410 sa chaise. Il se leva, tendit son verre jusqu'au milieu de tumulte ; mais ayant jeté sa chaise dans les jambes du la table et répéta : « À nous la France et les Français, les lieutenant Otto, qui s'écroula tout au long, elle courut à bois, les champs et les maisons de France ! »

la fenêtre, l'ouvrit avant qu'on eût pu l'atteindre, et Les autres, tout à fait saouls, secoués soudain par un 450 s'élança dans la nuit, sous la pluie qui tombait toujours.

enthousiasme militaire, un enthousiasme de brutes, sai En deux minutes, Mademoiselle Fifi fut morte. Alors 415 sirent leurs verres en vociférant : « Vive la Prusse ! » et les Fritz et Otto dégainèrent et voulurent massacrer les vidèrent d'un seul trait.

femmes qui se traînaient à leurs genoux. Le major, non Les filles ne protestaient point, réduites au silence et sans peine, empêcha cette boucherie, fit enfermer dans prises de peur. Rachel elle-même se taisait, impuissante 455 une chambre, sous la garde de deux hommes, les quatre filles éperdues ; puis, comme s'il eût disposé ses soldats à répondre.

pour un combat, il organisa la poursuite de la fugitive, 420 Alors, le petit marquis posa sur la tête de la Juive sa bien certain de la reprendre.

coupe de Champagne emplie à nouveau : « À nous aussi, Cinquante hommes, fouettés de menaces, furent lan-cria-t-il, toutes les femmes de France ! »

460 ces dans le parc. Deux cents autres fouillèrent les bois et Elle se leva si vite, que le cristal, culbuté, vida, comme toutes les maisons de la vallée.

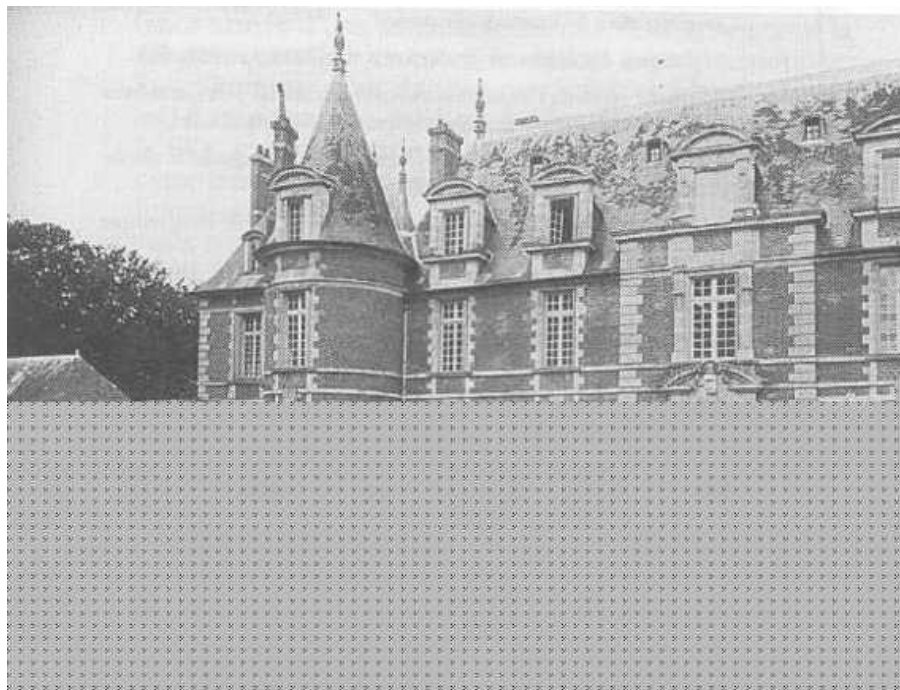
pour un baptême, le vin jaune dans ses cheveux noirs, et La table,

desservie en un instant, servait maintenant 425 il tomba, se brisant à terre. Les lèvres tremblantes, elle de lit mortuaire, et les quatre officiers, rigides, dégrisés, avec la face dure des hommes de guerre en fonction, 465 restaient debout près des fenêtres, sondaient la nuit.

1. *Forêt Noire* : massif montagneux et boisé d'Outre-Rhin, symétrique des Vosges L'averse torrentielle continuait. Un clapotis continu françaises.

38

39



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

M A D E M O I S E L L E F I F I

emplissait les ténèbres, un flottant murmure d'eau qui C'est qu'une pauvre fille vivait là-haut, dans l'angoisse tombe et d'eau qui coule, d'eau qui dégoutte et d'eau qui et la solitude, nourrie en cachette par ces deux hommes.

rejaillit.

510 Elle y resta jusqu'au départ des troupes allemandes.

470 Soudain un coup de feu retentit, puis un autre très Puis, un soir, le curé ayant emprunté le char à bancs du loin, et, pendant quatre heures, on entendit ainsi de boulanger, conduisit lui-même sa prisonnière jusqu'à la temps en temps des détonations proches ou lointaines porte de Rouen. Arrivé là, le prêtre l'embrassa ; elle des-et des cris de ralliement, des mots étranges lancés cendit et regagna vivement à pied le logis public, dont la comme appel par des voix gutturales.

515 patronne la croyait morte.

475 Au matin, tout le monde rentra. Deux soldats avaient Elle en fut tirée quelque temps après par un patriote été tués et trois autres blessés par leurs camarades dans sans préjugés qui l'aima pour sa belle action, puis l'ayant l'ardeur de la chasse et l'effarement de cette poursuite ensuite chérie pour elle-même, l'épousa, en fit une dame nocturne.

qui valut autant que beaucoup d'autres.

On n'avait pas retrouvé Rachel.

480 Alors les habitants furent terrorisés, les demeures *23 mars 1882*

bouleversées, toute la contrée parcourue, battue, retournée. La Juive ne semblait pas avoir laissé une seule trace de son passage.

Le général, prévenu, ordonna d'étouffer l'affaire, pour 485 ne point donner de mauvais exemple dans l'armée, et il frappa d'une peine disciplinaire le commandant, qui punit ses inférieurs. Le général avait dit : « On ne fait pas la guerre pour s'amuser et caresser des filles publiques. »

Et le comte de Farlsberg, exaspéré, résolut de se venger 490 sur le pays.

Comme il lui fallait un prétexte afin de sévir sans contrainte, il fit venir le curé et lui ordonna de sonner la cloche à l'enterrement du marquis d'Eyrík.

Contre toute attente, le prêtre se montra docile, 495 humble, plein d'égards. Et quand le corps de Mademoiselle Fifi, porté par des soldats, précédé, entouré, suivi de soldats qui marchaient le fusil chargé, quitta le château d'Uville, allant au cimetière, pour la première fois la

cloche tinta son glas funèbre avec une allure allègre, 500 comme si une main amie l'eût caressée.

Elle sonna le soir encore, et le lendemain aussi, et tous les jours ; elle carillonna tant qu'on voulut. Parfois même, la nuit, elle se mettait toute seule en branle et jetait doucement deux ou trois sons dans l'ombre, prise de 505 gaietés singulières, réveillée on ne sait pourquoi. Tous les paysans du lieu la dirent alors ensorcelée, et personne, sauf le curé et le sacristain, n'approchait plus du clocher.

40

41



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

PIERROT

17. La phrase : «C'est pour toi, Pierrot» (1. 205) exprime-t-elle une vraie tendresse?

Compréhension

18. Imaginez une conversation entre Mme Lefèvre et Rose au sujet de

Pierrot, quelques jours plus tard.

1. Précisez à quelle classe sociale appartient Mme Lefèvre.
2. Les réactions provoquées par le vol sont-elles proportionnées au vol lui-même ?
3. Comment l'avarice de Mme Lefèvre se manifeste-t-elle dans les lignes 39 à 55?
4. Comment est composé le paragraphe des lignes 65 à 70 ? Quel effet produit cette composition ?
5. Quels détails rendent particulièrement horrible l'agonie des chiens dans la carrière de marne (l. 98 à 107)?
6. Quelle horreur supplémentaire ajoutent les lignes 108 à 116?
7. Comment se traduisent les remords de Mme Lefèvre et de Rose ?
8. La souffrance de Mme Lefèvre est réelle : nous émeut-elle pour autant ? Pourquoi ?
9. Quelles sont les ressemblances et les différences entre l'attitude de Mme Lefèvre et celle de Rose ?
10. Les lignes 196 à 204 reprennent les lignes 108 à 116 : qu'y ajoutent-elles ?
11. Quelle est la morale de ce conte? Comment la qualifieriez-vous ?

Ecriture / Réécriture,

12. Relevez les notations antithétiques dans le portrait de Mme Lefèvre (l. 1 à 7). Quelle impression produisent-elles ?
13. Quel mot est répété (l. 15 à 20)? Quel est l'intérêt de cette répétition ?
14. Étudiez la description du chien (l. 56 à 64) : quel effet veut La visite chez le fermier,
produire Maupassant? Comment s'y prend-il?

lithographie d'après un dessin de François Joseph Dupressoir.

15. Que pensez-vous du nom du chien ? S'accorde-t-il bien avec la suite de l'histoire?

16. *En quoi l'expression entre tirets: «huit francs, madame!»*

(1. 83) se distingue-t-elle du reste de la phrase? Quel est son intérêt ?

72

73

AUX CHAMPS

Aux CHAMPS¹

tous ; et le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répétant : «Je m'y ferais bien tous les jours. »

À Octave Mirbeau

Par un après-midi du mois d'août, une légère voiture 35 s'arrêta brusquement devant les deux chaumières, et Les deux chaumières étaient côte à côte, au pied une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au mond'une colline, proches d'une petite ville de bains. Les sieur assis à côté d'elle :

deux paysans besognaient dur sur la terre féconde pour

- Oh! regarde, Henri, ce tas d'enfants! Sont-ils jolis, élever tous leurs petits. Chaque ménage en avait quatre.

comme ça, à grouiller dans la poussière !

5 Devant les deux portes voisines, toute la marmaille 40 L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admira-grouillait du matin au soir. Les deux aînés avaient six ans tions qui étaient une douleur et presque un reproche et les deux cadets quinze mois environ ; les mariages, et pour lui.

ensuite les naissances, s'étaient produits à peu près La jeune femme reprit :

simultanément dans l'une et l'autre maison.

- Il faut que je les embrasse ! Oh ! comme je voudrais 10 Les deux mères distinguaient à peine leurs produits 45 en avoir un, celui-là, le tout petit.

dans le tas ; et les deux pères confondaient tout à fait.

Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit Les huit noms dansaient dans leur tête, se mêlaient sans un des deux derniers, celui des Tuvache, en l'enlevant cesse ; et quand il fallait en appeler un, les hommes dans ses bras, elle le baisa passionnément sur ses joues souvent en criaient trois avant d'arriver au véritable.

sales, sur ses cheveux blonds frisés et pommadés de 15 La première des deux demeures, en venant de la sta-50 terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser tion d'eaux de Rolleport2, était occupée par les Tuvache, des caresses ennuyeuses.

qui avaient trois filles et un garçon ; l'autre mesure abri-Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand tait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons.

trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra 20 terre et de grand air. À sept heures, le matin, puis à 55 de gâteaux, donna des bonbons à tous les autres ; et joua midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunis-avec eux comme une gamine, tandis que son mari atten-saient leurs mioches pour donner la pâtée, comme dait patiemment dans sa frêle voiture.

des gardeurs d'oies assemblent leurs bêtes. Leurs enfants Elle revint encore, fit connaissance avec les parents, étaient assis, par rang d'âge, devant la table en bois, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et 25 vernie par cinquante ans d'usage. Le dernier moutard 60 de sous.

avait à peine la bouche au niveau de la planche. On Elle s'appelait Mme Henri d'Hubières.

posait devant l'assiette creuse pleine de pain molli dans Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle ; l'eau où avaient cuit les pommes de terre, un demi-chou et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connaissaient bien et trois oignons ; et toute la ligne mangeait jusqu'à plus maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

30 faim. La mère empâtait3 elle-même le petit. Un peu de 65 Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe ; viande au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecou-pée, tremblante, commença :

- Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je 1. Première publication dans *Le Gaulois* (31 octobre 1882). Repris dans les *Contes*

70 voudrais bien... je voudrais bien emmener avec moi *de la bécasse* (1883).

votre... votre petit garçon...

2. *Rolleport* : localité imaginaire.

3. *empâtait* : gavait.

Elle reprit haleine et continua :

74

75

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

AUX CHAMPS

- Nous n'avons pas d'enfants; nous sommes seuls, ici. C'est i permis d' vouloir prendre un éfant comme mon mari et moi... Nous le garderions... Voulez-vous?

ça!

75 La paysanne commençait à comprendre. Elle 110 Alors, Mme d'Hubières, en sortant, s'avisa qu'ils demanda :

étaient deux tout petits, et elle demanda, à travers ses

- Vous voulez nous prend'e Chariot? Ah ben non, larmes, avec une ténacité de femme volontaire et gâtée pour sûr.

qui ne veut jamais entendre :

Alors M. d'Hubières intervint :

- Mais l'autre petit n'est pas à vous?

80 - Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons 115 Le père Tuvache répondit :

l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien,

- Non, c'est aux voisins ; vous pouvez y aller, si vous comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si voulez.

nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait égale- Et il rentra dans sa maison, où retentissaient la voix ment avec eux. Mais, s'il ne répondait pas à nos soins, indignée de sa femme.

85 nous lui donnerions, à sa majorité, une somme de vingt 120 Les Vallin étaient à table, en train de manger avec mille francs, qui sera immédiatement déposée en son lenter des tranches de pain qu'ils frottaient parcimo-nom chez un notaire. Et, comme on a aussi pensé à nieusement avec un peu de beurre piqué au couteau, vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de dans une assiette entre eux deux.

cent francs par mois1. Avez-vous bien compris?

Monsieur d'Hubières recommença ses propositions, 90 La fermière s'était levée toute furieuse.

125 mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires,

- Vous voulez que j' vous vendions Chariot? Ah!

d'astuce.

mais non; c'est pas des choses qu'on d'mande à une Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus ; mère, ça! Ah! mais non! Ce s'rait une abomination.

mais, quand ils apprirent qu'ils auraient cent francs par L'homme ne disait rien, grave et réfléchi; mais il mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très 95 approuvait sa femme d'un mouvement continu de la 130 ébranlés.

tête.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se La femme enfin demanda :

tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots,

- Que qu' t'en dis, l'homme?

une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont Il prononça d'un ton sentencieux :

100 satisfaits, elle balbutia :

135 - J ' dis qu' c'est point méprisable.

- Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas!

Alors Mme d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur Alors, ils firent une dernière tentative.

parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout

- Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard.

son bonheur, à...

Le paysan demanda :

105 La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole : *iw* - C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis

- C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réflé-d'vant l' notaire ?

chi... Allez-vous-en, et pi, que j' vous revoie point par M. d'Hubières répondit :

- Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit :

145 - Cent francs par mois, c'est point suffisant pour 1. *cent francs par mois* : à titre de comparaison, le salaire de Maupassant, quand il nous priver du p'tit; ça travaillera dans quéqu' z' ans était petit employé de ministère, était d'environ cent cinquante francs par mois en ct' éfant ; i nous faut cent vingt francs.

1873.

Mme d'Hubières, trépignant d'impatience, les accor-76

77

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

AUX CHAMPS

da tout de suite ; et, comme elle voulait enlever l'enfant, venait de là. Chariot resta seul à peiner avec le vieux 150 elle donna cent francs en

cadeau pendant que son mari 185 père pour nourrir la mère et deux autres sœurs cadettes faisait un écrit. Le maire et un voisin, appelés aussitôt, qu'il avait.

servirent de témoins complaisants.

Il prenait vingt et un ans, quand, un matin, une bril-Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hur-lante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, des-lant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.

190 cendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux 155 Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir, blancs. La vieille dame lui dit :

muets, sévères, regrettant peut-être leur refus.

- C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin.

Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent La vieille mère lavait ses tabliers ; le père infirme som-vingt francs chez le notaire ; et ils étaient fâchés avec 195 meillait près de l'âtre. Tous deux levèrent la tête, et le 160 leurs voisins parce que la mère Tuvache les agonisait jeune homme dit :

1

d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il

- Bonjour, papa ; bonjour, maman.

fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était Ils se redressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber une horreur, une saleté, une corromperie

d'émoi son savon dans son eau et balbutia : 2.

Et parfois elle prenait en ses bras son Chariot avec 200 - C'est-i té, m'n éfant? C'est-i té, m'n éfant?

165 ostentation, lui criant, comme s'il eût compris : Tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne perdait jamais : « Te v' là-t-il revenu,

- J' t'ai pas vendu, mé, j' t'ai pas vendu, mon p'tiot.

Jean ? » Comme s'il l'avait vu un mois auparavant.

J' vends pas m's éfants, mé. J' sieus pas riche, mais Et, quand ils se furent reconnus, les parents voulurent vends pas m's éfants.

205 tout de suite sortir le fieul dans le pays pour le montrer.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut On le conduisit chez le maire, chez l'adjoint, chez le 170 ainsi chaque jour; chaque jour des allusions grossières curé, chez l'instituteur.

étaient vociférées devant la porte, de façon à entrer dans Chariot, debout sur le seuil de sa chaumière, le regar-la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par se dait passer.

croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait 210 Le soir, au souper, il dit aux vieux : pas vendu Chariot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient :

- Faut-il qu' vous ayez été sots pour laisser prendre le 175 - J' sais ben que c'était engageant³ ; c'est égal, elle s'a p'tit aux Vallin.

conduite comme une bonne mère.

Sa mère répondit obstinément :

On la citait ; et Chariot, qui prenait dix-huit ans, élevé

- J' voulions point vendre not' éfant.

avec cette idée qu'on lui répétait sans répit, se jugeait 215 Le père ne disait rien. Le fils reprit : lui-même supérieur à ses camarades parce qu'on ne

- C'est-il pas malheureux d'être sacrifié comme ça.

180 l'avait pas vendu.

Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux : Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pension.

- Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé.

Leur fils aîné partit au service, le second mourut.

Et le jeune homme, brutalement :

La fureur inapaisable des Tuvache, restés misérables, 220 - Oui, j' vous le r'proche, que vous n'êtes que des 1. *agonisait* : accablait.

2. *corromperie* : corruption.

1. *fieu* : fils.

3. *engageant* : tentant.

78

79

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

AUX CHAMPS

nians1. Des parents comme vous ça fait 1' malheur des éfants. Qu' vous mériteriez que j' vous quitte.

La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit *Compréhension* tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répan-225 dait la moitié :

1. *A quel milieu social appartiennent les deux familles? Quel est*

- Tuez-vous donc pour élever d's éfants!

l'intérêt de cette précision ?

Alors le gars, rudement :

2. *Quelles différentes étapes pouvez-vous distinguer dans les*

- J'aimerais mieux n'être point né que d'être c' que

«travaux d'approche» auxquels se livre Mme d'Hubières pour j' suis. Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait entrer en contact avec les Tuvache ?

230 qu'un tour. Je m' suis dit : - v' là c' que j' serais main-3. *Les arguments respectifs utilisés par Madame puis par tenant.*

M. d'Hubières sont-ils les mêmes ? Lesquels sont les plus convain-Il se leva.

cants ? Pourquoi ?

- Tenez, j' sens bien que je ferais mieux de n' pas 4. *Quelle est la réaction de la paysanne, mère de Chariot, devant rester ici, parce que j' vous le reprocherais du matin au l'offre qui lui est faite ? Que nous apprend-elle sur son caractère ?*

235 soir, et que j' vous ferais une vie d' misère. Ça, voyez-5. *Quelle est la réaction des Vallin? Qu'est-ce qui les décide?*

vous, j' vous l' pardonnerai jamais!

6. *Quelles sont les conséquences de la vente de Chariot sur la vie* Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants.

des deux familles ?

Il reprit :

7. *Quels sentiments provoque chez les Vallin le retour de leur*

- Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux *fil*s?

240 m'en aller chercher ma vie aut' part.

8. *En quoi la situation finale est-elle paradoxale?*

Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Chariot tapa du pied et, se tournant vers ses *Ecriture, / Réécriture,*

parents, cria :

245 - Manants2, va !

9. *Quelles expressions soulignent la ressemblance entre les deux* Et il disparut dans la nuit.

familles et le fait qu 'elles semblent n 'en faire qu 'une ? Notez en particulier les répétitions.

10. *Quels termes désignent les enfants, notamment lorsqu'ils se nourrissent ? Quel effet produisent-ils ?*

11. *Comment Mme d'Hubières perçoit-elle les enfants (d'après ses phrases*

rapportées au style direct) ? Y a-t-il rupture ou continuité avec ce qui précède ?

12. Comment Maupassant a-t-il su éviter la monotonie en présentant à la suite deux scènes (chez les Tuvache puis chez les Vallin) dont le sujet était le même ?

13. Etudiez la gradation de l'hostilité dans les paroles successives que Chariot adresse à ses parents : les différents paliers, le point d'aboutissement.

14. Un jour, M. et Mme d'Hubières décident d'apprendre au petit Vallin qu'il n'est pas leur fils : imaginez le décor de la scène (le 1. niants : bons à rien (cf. néant).

salon d'une riche demeure) et le dialogue des personnages.

2. manants : paysans grossiers.

81

LES SABOTS

drai le garde champêtre1. - M. Césaire Omont voudrait LES SABOTS1

30 bien trouver une jeune fille honnête comme servante. Il À Léon
Fontaine

réfléchit encore quelques secondes, puis ajouta : «C'est tout, mes frères, c'est la grâce que je vous souhaite au Le vieux curé bredouillait les derniers mots de son nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. »

sermon au-dessus des bonnets blancs des paysannes et Et il descendit de la chaire pour terminer sa messe.

des cheveux rudes ou pommadés des paysans. Les 35 Quand les Malandain furent rentrés dans leur chau-grands paniers des fermières venues de loin pour la mière, la dernière du hameau de la Sablière, sur la route 5 messe étaient posés à terre à côté d'elles ; et la lourde de Fourville, le père, un vieux petit paysan sec et ridé, chaleur d'un jour de juillet dégageait de tout le monde s'assit devant la table, pendant que sa femme décrochait une odeur de bétail, un fumet de troupeau. Les voix des la marmite et que sa fille Adélaïde prenait dans le buffet coqs entraient par la grande porte ouverte, et aussi les 40 les verres et les assiettes, et il dit : « Ça s'rait p'tête bon, meuglements des vaches

couchées dans un champ voic'te place chez maîtr' Omont, vu que le v'ia veuf, que sa 10 sin. Parfois un souffle d'air chargé d'arômes des champs bru l'aime pas, qu'il est seul et qu'il a d' quoi. J' ferions s'engouffrait sous le portail et, en soulevant sur son pas-p'têtre ben d'y envoyer Adélaïde. »

sage les longs rubans des coiffures, il allait faire vaciller La femme posa sur la table la marmite toute noire, sur l'autel les petites flammes jaunes au bout des 45 enleva le couvercle, et pendant que montait au plafond cierges... «Comme le désire le bon Dieu. Ainsi soit-il!»

une vapeur de soupe pleine d'une odeur de choux, elle 15 prononçait le prêtre. Puis il se tut, ouvrit un livre et se réfléchit.

mit, comme chaque semaine, à recommander à ses L'homme reprit : «Il a d' quoi, pour sûr. Mais qu'il ouailles

faudrait être dégourdi et qu'Adélaïde l'est pas un brin. »

2 les petites affaires intimes de la commune.

C'était un vieux homme à cheveux blancs qui adminis-50 La femme alors articula : «J' pourrions voir tout trait la paroisse depuis bientôt quarante ans, et le prône d' même. » Puis, se tournant vers sa fille, une gaillarde à 20 lui servait pour communiquer familièrement avec tout l'air niais, aux cheveux jaunes, aux grosses joues rouges son monde.

comme la peau des pommes, elle cria : «T'entends, Il reprit : «Je recommande à vos prières Désire Vallin, grande bête. T' iras chez maîtr' Omont t' proposer 55 comme servante, et tu fras tout c' qu'il te comman-qu'est bien malade et aussi la Paumelle, qui ne se remet dera. »

pas vite de ses couches. »

La fille se mit à rire sottement sans répondre. Puis 25 Il ne savait plus ; il cherchait les bouts de papier poses tous trois commencèrent à manger.

dans un bréviaire4. Il en retrouva deux enfin, et conti-Au bout de dix minutes le père reprit : «Écoute un nua : « Il ne faut pas que les garçons et les filles viennent comme ça, le soir, dans le cimetière, ou bien je prévien-60 mot, la fille, et tâche d' n' point te mettre en défaut sur ce que j' vas te dire...»

Et il lui traça en termes lents et minutieux toute une règle de conduite,

prévoyant les moindres détails, la 1. Première publication dans *Cil Bios* (16 septembre 1883). Repris dans les *Contes de la bécasse* (1883).

2. *ouailles* : paroissiens.

1. *garde champêtre* : agent communal chargé notamment de la surveillance des 3 *prône* : annonces faites chaque semaine à la messe.

4. *bréviaire* : livre de textes religieux que les prêtres devaient lire chaque jour.

lieux publics.

82

83

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LES SABOTS

préparant à cette conquête d'un vieux veuf mal avec sa

- C'est bien ; all' aura quinze francs par mois et 1' fri-65 famille.

100 cot1 . J' 1' attends d'main, pour faire ma soupe du matin.

La mère avait cessé de manger pour écouter, et elle Et il congédia les deux femmes.

demeurait, la fourchette à la main, les yeux sur son Adélaïde entra en fonctions le lendemain et se mit à homme et sur sa fille tour à tour, suivant cette instruc-travailler dur, sans dire un mot, comme elle faisait chez tion avec une attention concentrée et muette.

ses parents.

70 Adélaïde restait inerte, le regard errant et vague, 105 Vers neuf heures, comme elle nettoyait les carreaux docile et stupide.

de la cuisine, monsieur Omont la héla.

Dès que le repas fut terminé, la mère lui fit mettre son

- Adélaïde !

bonnet, et elles partirent toutes deux pour aller trouver Elle accourut.

«Me v'là, not' maître.»

M. Césaire Omont. Il habitait une sorte de petit pavillon Dès qu'elle fut en face de lui, les mains rouges et 75 de briques adossé aux bâtiments d'exploitation qu'oc-110 abandonnées, l'œil troublé, il déclara : «Écoute un peu, cupaient ses fermiers. Car il s'était retiré du faire-valoir¹, qu'il n'y ait pas d'erreur entre nous. T' es ma servante, pour vivre de ses rentes.

mais rien de plus. T' entends. Nous ne mêlerons point Il avait environ cinquante-cinq ans ; il était gros, jovial nos sabots. »

et bourru comme un homme riche. Il riait et criait à

- Oui, not' maître.

80 tomber les murs, buvait du cidre et de l'eau-de-vie à 115 - Chacun sa place, ma fille, t' as la cuisine; j'ai ma pleins verres, et passait encore pour chaud², malgré son salle. À part ça, tout sera pour té comme pour mé. C'est âgé.

convenu ?

Il aimait à se promener dans les champs, les mains

- Oui, not' maître.

derrière le dos, enfonçant ses sabots de bois dans la

- Allons, c'est bien, va à ton ouvrage.

85 terre grasse, considérant la levée du blé ou la floraison 120 Et elle alla reprendre sa besogne.

des colzas d'un œil d'amateur à son aise, qui aime ça, À midi elle servit le dîner du maître dans sa petite mais qui ne se la foule plus.

salle à papier peint, puis, quand la soupe fut sur la table, On disait de lui : « C'est un père Bon-Temps, qui n'est elle alla prévenir M. Omont.

pas bien levé tous les jours. »

- C'est servi, not' maître.

90 Il reçut les deux femmes, le ventre à table, achevant 125 Il entra, s'assit, regarda autour de lui, déplia sa ser-son café. Et, se renversant, il demanda :

viette, hésita une seconde, puis, d'une voix de tonnerre :

- Qu'est-ce que vous désirez?

- Adélaïde !

La mère prit la parole :

Elle arriva, effarée. Il cria comme s'il allait la massa-

- C'est not' fille Adélaïde que j' viens vous proposer crer : «Eh bien, nom de D... et té, ousqu' est ta place?»

95 pour servante, vu c' qu'a dit çu matin monsieur le curé.

130 - Mais... not' maître...

Maître Omont considéra la fille, puis, brusquement : Il hurlait :
«J'aime pas manger tout seul, nom de D... ;

«Quel âge qu'elle a, c' te grande bique-là?»

tu vas te mett' là ou bien foutre le camp si tu n' veux

- Vingt-un ans à la Saint-Michel, monsieur Omont.

pas. Va chercher t' nassiette et ton verre. »

Épouvantée, elle apporta son couvert en balbutiant : 135 «Me v'ia, not'
maître.»

1. *faire-valoir* : exploitation directe des terres par leur propriétaire.

2. *chaud* : amateur de femmes.

1. *fricot* : nourriture.

84

85

C O N T E S N O R M A N D S E T P A R I S I E N S

LES SABOTS

Et elle s'assit en face de lui.

Alors il vociféra : «Veux-tu bien descendre, nom de Alors il devint jovial, il trinquait, tapait sur la table, D... J'aime pas coucher tout seul, nom de D..., et si tu racontait des histoires qu'elle écoutait les yeux baissés, n' veux point, tu vas me foutre le camp, nom de D...»

sans oser prononcer un mot.

Alors elle répondit d'en haut, éperdue, cherchant sa 140 De temps en temps elle se levait pour aller chercher 175 chandelle :

du pain, du cidre, des assiettes.

- Me v'là, not' maître !

En apportant le café, elle ne déposa qu'une tasse Et il entendit ses petits sabots découverts battre le devant lui; alors, repris de colère, il grogna : sapin de l'escalier; et, quand elle fut arrivée aux der-

- Eh bien, et pour té ?

nières marches, il la prit par le bras, et dès qu'elle eut 145 - J'n'en prends point, not' maître.

180 laissé devant la porte ses étroites chaussures de bois à

- Pourquoi que tu n'en prends point?

côté des grosses galoches du maître, il la poussa dans sa

- Parce que je l'aime point.

chambre en grognant :

Alors il éclata de nouveau : «J'aime pas prend' mon

- Plus vite que ça, donc, nom de D... !

café tout seul, nom de D... Si tu n' veux pas t' mett' à en Et elle répétait sans cesse, ne sachant plus ce qu'elle 150 prendre itou, tu vas foutre le camp, nom de D... Va 185 disait :

chercher une tasse et plus vite que ça. »

- Me v'là, me v'là, not' maître.

Elle alla chercher une tasse, se rassit, goûta la noire Six mois après, comme elle allait voir ses parents un liqueur, fit la grimace, mais, sous

l'œil furieux du maître, dimanche, son père l'examina curieusement, puis avala jusqu'au bout. Puis il lui fallut boire le premier demanda :

155 verre d'eau-de-vie de la rincette, le second du pousse-190 - T' es-ti point grosse1 ?

rincette1, et le troisième du coup-de-pied-au-cul.

Elle restait stupide, regardant son ventre, répétant : Et M. Omont la congédia. «Va laver ta vaisselle main-

«Mais non, je n' crois point.»

tenant, t'es une bonne fille. »

Alors, il l'interrogea, voulant tout savoir : Il en fut de même au dîner. Puis elle dut faire sa partie

- Dis-mé si vous n'avez point, quéque soir, mêlé vos 160 de dominos; puis il l'envoya se mettre au lit.

195 sabots?

- Va te coucher, je monterai tout à l'heure.

- Oui, je les ons mêlés 1' premier soir et puis Et elle gagna sa chambre, une mansarde sous le toit.

1' sautres.

Elle fit sa prière, se dévêtit et se glissa dans ses draps.

- Mais alors t' es pleine2, grande futaille3.

Mais soudain elle bondit, effarée. Un cri furieux faisait Elle se mit à sangloter, balbutiant : «J' savais ti, mé?

165 trembler la maison.

200 J'savais ti, mé?»

- Adélaïde?

Le père Malandrin la guettait, l'œil éveillé, la mine Elle ouvrit sa porte et répondit de son grenier : satisfaite. Il demanda :

- Me v'là, not' maître.

- Quéque tu ne savais point?

- Ousque t' es?

Elle prononça à travers ses pleurs : «J' savais ti, mé, *no* - Mais j' suis dans mon lit, donc, not' maître.

205 que ça se faisait comme ça, d' s' éfants ! »

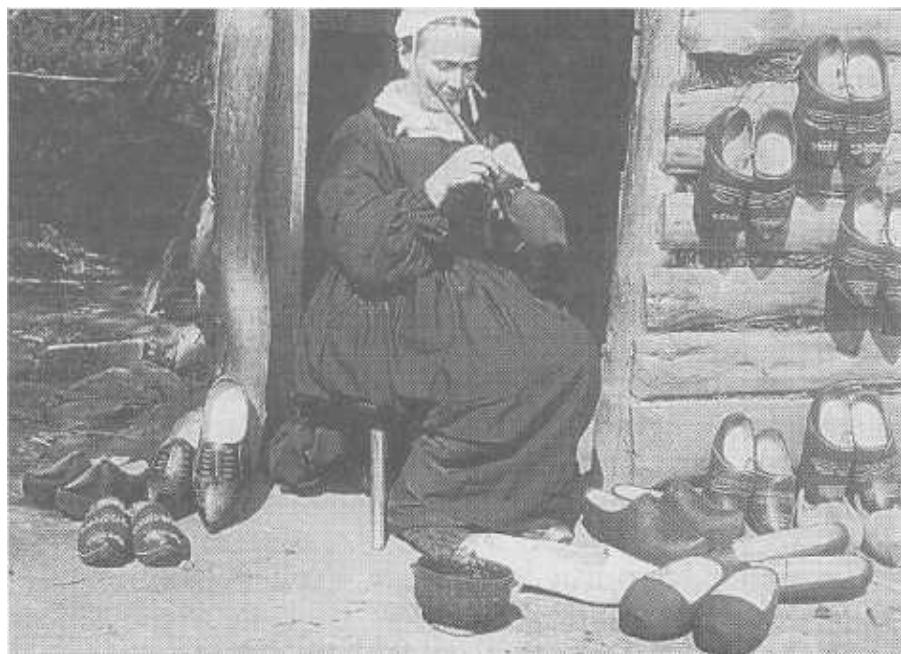
1. *rincette* : cette première ration d'eau-de-vie rince la tasse à café encore chaude 1. *grosse* : enceinte.

dans laquelle on la verse. La succession rincette, pousse-rincette, coup-de-pied-au-2. *pleine* : ne se dit que pour les animaux.

cul est traditionnelle en Normandie.

3. *futaille* : barrique (à rapprocher de *pleine*).

87



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LES SABOTS

Sa mère rentrait. L'homme articula, sans colère : « La v'là grosse, à c't'

heure. »

Mais la femme se fâcha, révoltée d'instinct, injuriant à pleine gueule sa fille en larmes, la traitant de « manante »

Compréhension

210 et de «traînée».

Alors le vieux la fit taire. Et comme il prenait sa cas-1. *Comment nous est présentée l'assemblée des fidèles à la quette pour aller causer de leurs affaires avec messe ? Est-elle spécifiquement religieuse ? À quelles autres assem-maît' Césaire Omont, il déclara :*

blées peut-elle faire penser ?

- AU' est tout d' même encore pu sotté que j'aurais 2. *Comment nous apparaît le rôle du prêtre ?*

215 cru. AU' n' savait point c' qu' all' faisait, c'te niente1.

Au prône du dimanche suivant, le vieux curé publiait 3. *Quels éléments soulignent la pauvreté des Malandrin ?*

les bans2 de M. Onufre-Césaire Omont avec Céleste-4. *Pourquoi le père Malandrin est-il tenté par la place de servante Adélaïde Malandain.*

pour sa fille ?

5. *Adélaïde est-elle belle ?*

6. *À quelles qualités sera sensible M. Omont ?*

7. *À quels signes se remarque la richesse de M. Omont ? Est-ce vraiment un bourgeois ?*

8. *Que nous apprend la visite d'Adélaïde et de sa mère sur le caractère de M. Omont ?*

9. *Quels sont les rapports entre Adélaïde et son maître au cours de la première journée de son service ?*

10. *Comparez les réactions du père et de la mère d'Adélaïde devant la grossesse de leur fille : ressemblances et différences.*

Ecriture / Réécriture

11. *Par quels termes est suggérée la présence de la campagne (1 1*

à 14)?

12. *M. Omont reçoit les deux femmes «le ventre à table » (7. 88) : quel est l'intérêt de cette expression ?*

13. *L'expression «mêler les sabots» a-t-elle le même sens 1. 112-Paysanne peignant des sabots.*

113 et 1. 194-195?

14. *Comment est racontée la première journée dAdélaïde chez M. Omont ? Quelles en sont les différentes scènes ? Quelles expressions sont répétées ? Quel est l'intérêt de ces répétitions ?*

15. *Imaginez le dialogue entre Malandrin et M. Omont lorsqu'ils causent de leurs affaires (1. 211).*

1. *niente* : fille de rien (patois normand).

2. *bans* : proclamation officielle d'une promesse de mariage.

16. *Quel est l'intérêt de la dernière phrase ?*



EN MER1

À Henry Céard

On lisait dernièrement dans les journaux les lignes suivantes :

« BOULOGNE-SUR-MER², 22 janvier. - On nous écrit :

«Un affreux malheur vient de jeter la consternation 5 parmi notre population maritime déjà si éprouvée depuis deux années. Le bateau de pêche commandé par le patron Javel, entrant dans le port, a été jeté à l'ouest et est venu se briser sur les roches du brise-lames de la jetée.

10 «Malgré les efforts du bateau de sauvetage et des lignes envoyées au moyen du fusil porte-amarre, quatre hommes et le mousse ont péri.

«Le mauvais temps continue. On craint de nouveaux sinistres. »

15 Quel est ce patron Javel ? Est-il le frère du manchot ?

Si le pauvre homme roulé par la vague, et mort peut-

être sous les débris de son bateau mis en pièces, est celui auquel je pense, il avait assisté, voici dix-huit ans maintenant, à un autre drame, terrible et simple comme sont 20 toujours ces drames formidables des flots.

Javel aîné était alors patron d'un chalutier.

Le chalutier est le bateau de pêche par excellence.

Solide à ne craindre aucun temps, le ventre rond, roulé sans cesse par les lames comme un bouchon, toujours 25 dehors, toujours fouetté par les vents durs et salés de la Manche, il travaille la mer, infatigable, la voile gonflée, traînant par le flanc un grand filet qui racle le fond de l'Océan, et détache et cueille toutes les bêtes endormies dans les roches, les poissons plats collés au sable, les 1. Première publication dans *Gil Blas* (12 février 1883). Repris dans les *Contes de la bécasse*.

2. Ce fait divers, survenu à Boulogne, est le point de départ du conte, mais Maupassant l'a enrichi des souvenirs de ses fréquents séjours dans les petits ports de la côte normande, surtout Étretat et Fécamp.

30 crabes lourds aux pattes crochues, les homards aux effort désespéré, tâchant de l'autre main de soulever moustaches pointues.

l'amarre, mais le chalut traînait déjà et le câble roidi ne Quand la brise est fraîche et la vague courte, le bateau céda point.

se met à pêcher. Son filet est fixé tout le long d'une 70 L'homme crispé par la douleur appela. Tous accou-grande tige de bois garnie de fer qu'il laisse descendre au rurent. Son frère quitta la barre. Ils se jetèrent sur la 35 moyen de deux câbles glissant sur deux rouleaux aux corde, s'efforçant de dégager le membre qu'elle broyait.

deux bouts de l'embarcation. Et le bateau, dérivant sous Ce fut en vain. «Faut couper», dit un matelot, et il tira le vent et le courant, tire avec lui cet appareil qui ravage de sa poche un large couteau, qui pouvait, en deux et dévaste le sol de la mer.

75 coups, sauver le bras de Javel cadet.

Javel avait à bord son frère cadet, quatre hommes et Mais couper, c'était perdre le chalut, et ce chalut 40 un mousse. Il était sorti de Boulogne par un beau temps valait de l'argent, beaucoup d'argent, quinze cents clair pour jeter le chalut1.

francs ; et il appartenait à Javel aîné, qui tenait à son Or, bientôt le vent s'éleva, et une bourrasque surve-avoir.

nant força le chalutier à fuir. Il gagna les côtes d'Angle-80 Il cria, le cœur torturé : «Non, coupe pas, attends, je terre ; mais la mer démontée battait les falaises, se ruait vas lofer1.» Et il courut au gouvernail, mettant toute la 45 contre la terre, rendait impossible l'entrée des ports. Le barre dessous.

petit bateau reprit le large et revint sur les côtes de Le bateau n'obéit qu'à peine, paralysé par ce filet qui France. La tempête continuait à faire infranchissables les immobilisait son impulsion, et entraîné d'ailleurs par la jetées, enveloppant d'écume, de bruit et de danger tous 85 force de la dérive2 et du vent.

les abords des refuges.

Javel cadet s'était laissé tomber sur les genoux, les 50 Le chalutier reparti encore, courant sur le dos des dents serrées, les yeux hagards. Il ne disait rien. Son flots, ballotté, secoué, ruisselant, souffleté par des frère revint, craignant toujours le couteau d'un marin : paquets d'eau, mais gaillard, malgré tout, accoutumé à

«Attends, attends, coupe pas, faut mouiller l'ancre3.»

ces gros temps qui le tenaient parfois cinq à six jours 90 L'ancre fut mouillée, toute la chaîne filée, puis on se errant entre les deux pays voisins sans pouvoir aborder mit à virer4 au cabestan5 pour détendre les amarres du 55 l'un ou l'autre.

chalut. Elles s'amollirent, enfin, et on dégagea le bras Puis, enfin l'ouragan se calma; comme il se trouvait inerte, sous la manche de laine ensanglantée.

en pleine mer, et, bien que la vague fût encore forte, le Javel cadet semblait idiot. On lui retira la vareuse et patron commanda de jeter le chalut.

95 on vit une chose horrible, une bouillie de chairs dont le Donc le grand engin de pêche fut passé par-dessus sang jaillissait à flots qu'on eût dit poussés par une 60 bord, et deux hommes à l'avant, deux hommes à l'ar-pompe. Alors l'homme regarda son bras et murmura : rière, commencèrent à filer sur les rouleaux les amarres

« Foutu ».

qui le tenaient. Soudain il toucha le fond; mais une Puis, comme l'hémorragie faisait une mare sur le pont haute lame inclinant le bateau, Javel cadet, qui se trouvait à l'avant et dirigeait la descente du filet, chancela, et 65 son bras se trouva saisi entre la corde un instant déten-due par la secousse et le bois où elle glissait. Il fit un 1. *lofer* : manœuvrer le gouvernail pour que le bateau aille contre le vent.

2. *dérive* : déviation d'un navire sous l'action d'un courant.

3. *mouiller l'ancre* : la laisser tomber au fond de la mer pour retenir le bateau.

4. *virer* : faire demi-tour.

1. *chalut* : grand filet qui donne son nom (chalutier) au bateau qui le traîne.

5. *cabestan* : treuil autour duquel s'enroule le câble qui retient l'ancre.

EN MER

100 du bateau, un des matelots cria : « Il va se vider, faut pourriture sur la partie du membre qui ne tenait plus à nouer la veine. »

lui.

Alors ils prirent une ficelle, une grosse ficelle brune et Les matelots regardaient, disant leur avis.

goudronnée, et, enlaçant le membre au-dessus de la

- Ça pourrait bien être le Noir, pensait l'un.

blessure, ils serrèrent de toute leur force. Les jets de *140* - Faudrait de l'iau salée là-dessus, déclarait un autre.

105 sang s'arrêtaient peu à peu ; ils finirent par cesser tout à On apporta donc de l'eau salée et on versa sur le mal.

fait.

Le blessé devint livide, grinça des dents, se tordit un Javel cadet se leva, son bras pendait à son côté. Il le peu; mais il ne cria pas.

prit de l'autre main, le souleva, le tourna, le secoua. Tout Puis, quand la brûlure se fut calmée : « Donne-moi ton était rompu, les os cassés ; les muscles seuls retenaient *145* couteau», dit-il à son frère. Le frère tendit son couteau.

110 ce morceau de son corps. Il le considérait d'un œil

- Tiens-moi le bras en l'air, tout drait, tire dessus.

morne, réfléchissant. Puis il s'assit sur une voile pliée, et On fit ce qu'il demandait.

les camarades lui conseillèrent de mouiller sans cesse la Alors il se mit à couper lui-même. Il coupait douce-blessure pour empêcher le mal noir¹.

ment, avec réflexion, tranchant les derniers tendons On mit un seau auprès de lui, et, de minute en *150* avec cette lame aiguë comme un fil de rasoir ; et bientôt *115* minute, il puisait dedans au moyen d'un verre, et bai-il n'eut plus qu'un moignon. Il poussa un profond soupir

gnait l'horrible plaie en laissant couler dessus un petit et déclara :
«Fallait ça. J'étais foutu.»

filet d'eau claire.

Il semblait soulagé et respirait avec force. Il

- Tu serais mieux en bas, lui dit son frère. Il descen-recommença à verser de l'eau sur le tronçon de membre dit, mais au bout d'une heure il remonta, ne se sentant 155 qui lui restait.

120 pas bien tout seul. Et puis il préférait le grand air. Il se La nuit fut mauvaise encore et on ne put atterrir.

rassit sur sa voile et recommença à bassiner son bras.

Quand le jour parut, Javel cadet prit son bras détaché La pêche était bonne. Les larges poissons à ventre et l'examina doucement. La putréfaction se déclarait.

blanc gisaient à côté de lui, secoués par des spasmes de Les camarades vinrent aussi l'examiner, et ils se le pas-mort; il les regardait sans cesser d'arroser ses chairs 160 saient de main en main, le tâtaient, le retournaient, le 125 écrasées.

flairaient.

Son frère dit : «Faut jeter ça à la mer., à c't' heure. »

Comme on allait regagner Boulogne, un nouveau coup Mais Javel cadet se fâcha : «Ah! mais non, ah! mais de vent se déchaîna ; et le petit bateau recommença sa non. J' veux point. C'est à moi, pas vrai, pisque c'est course folle, bondissant et culbutant, secouant le triste 165 mon bras. »

blessé.

Il le reprit et le posa entre ses jambes.

130 La nuit vint. Le temps fut gros jusqu'à l'aurore. Au

- Il va pas moins pourrir, dit l'aîné. Alors une idée soleil levant on apercevait de nouveau l'Angleterre, vint au blessé. Pour conserver le poisson quand on mais, comme la mer était moins dure, on repartit pour la tenait longtemps la mer, on l'empilait en des barils de France en louvoyant2.

Vers le soir, Javel cadet appela ses camarades et leur Il demanda : «J' pourrions t'y point l' mettre dans la 135 montra des traces noires, toute une vilaine apparence de saumure¹. »

1. *le mal noir* : la gangrène (comme, un peu plus loin, *le Noir*).

2. *louvoyant* : naviguant contre le vent, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre.

1. *saumure* : eau très salée dans laquelle on conserve le poisson.



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

EN MER

- Ça, c'est vrai, déclarèrent les autres.

avait voulu couper le chalut, j'aurais encore mon bras, Alors on vida un des barils, plein déjà de la pêche des 210 pour sûr. Mais il était regardant à son bien. »

175 jours derniers; et, tout au fond, on déposa le bras. On versa du sel dessus, puis on replaça, un à un, les poissons.

Un des matelots fit cette plaisanterie : «Pourvu que je F vendions point à la criée¹.»

180 Et tout le monde rit, hormis les deux Javel.

Le vent soufflait toujours. On louvoya encore en vue de Boulogne jusqu'au lendemain dix heures. Le blessé continuait sans répit à jeter de l'eau sur sa plaie.

De temps en temps il se levait et marchait d'un bout à 185 l'autre du bateau.

Son frère, qui tenait la barre, le suivait de l'œil en hochant la tête.

On finit par rentrer au port.

Le médecin examina la blessure et la déclara en 190 bonne voie. Il fit un pansement complet et ordonna le repos. Mais Javel ne voulut pas se coucher sans avoir repris son bras, et il retourna bien vite au port pour retrouver le baril qu'il avait marqué d'une croix.

On le vida devant lui et il ressaisit son membre, bien 195 conservé dans la saumure, ridé, rafraîchi. Il l'enveloppa dans une serviette emportée à cette intention, et rentra chez lui.

Sa femme et ses enfants examinèrent longuement ce débris du père, tâtant du doigt, enlevant les brins de sel 200 restés sous les ongles ; puis on fit venir le menuisier qui prit mesure pour un petit cercueil.

Le lendemain l'équipage complet du chalutier suivit l'enterrement du bras détaché. Les deux frères, côte à côte, conduisaient le deuil. Le sacristain² de la paroisse 205 tenait le cadavre sous son aisselle.

Javel cadet cessa de naviguer. Il obtint un petit emploi dans le port, et, quand il parlait plus tard de son accident, il confiait tout bas à son auditeur : « Si le frère *Paysan normand*.

1. *criée* : vente publique aux enchères.

2. *sacristain* : employé qui veille à l'entretien des objets du culte.



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

EN MER

16. *En quoi le langage des marins, rapporté au style direct tout au long du conte, traduit-il leurs caractères ?*

17. *Imaginez à votre tour une histoire où l'avarice d'un person-*
Compréhension

nage (refus d'appeler un médecin, de faire faire une réparation, de prêter de l'argent, etc.) a eu des conséquences dramatiques.

1. Pourquoi Maupassant donne-t-il tant de détails techniques pour expliquer l'accident?
2. Quelles étapes successives peut-on distinguer dans le premier acte du drame (1. 62 à 106)?
3. En quoi consiste le cas de conscience du frère aîné ? Comment le résoud-il?
4. Qu'est-ce qui relance l'histoire alors qu'on pouvait la croire finie ?
5. De quelle façon le blessé se coupe-t-il le bras ? Quel effet cette amputation produit-elle ?
6. Pourquoi le blessé refuse-t-il qu'on jette son bras à la mer?
7. En quoi la façon de conserver le bras est-elle à la fois comique et macabre ?
8. «Pourvu que je l'vendions pas à la criée» (7. 178), dit un des matelots : que nous apprend cette plaisanterie (et les réactions qu'elle provoque) sur le caractère des personnages ?
9. Que pensez-vous de l'intérêt porté par femme et enfants au bras du père ?
10. Comment sont présentés les apprêts puis la cérémonie de l'enterrement ?
11. Quels sentiments traduisent les dernières paroles de Javel cadet ?

Ecriture /Réécriture,

12. Quel est l'intérêt de l'introduction (1. 1 à 20) ? Quelle tonalité donne-t-elle d'emblée au reste du récit ?
13. En combien d'étapes la description du chalutier se fait-elle (1. 22 à 31 et 32 à 38) ? Comment caractériseriez-vous chacune de ces parties ?
14. Quelles expressions soulignent plus particulièrement le caractère horrible du drame ?

Battage de la faux.

15. Quel est l'intérêt de l'évocation des poissons (7. 122 à 125)?
- Pouvez-vous y relever quelques connotations ?

SAINT-ANTOINE

SAINT-ANTOINE¹

pas jusqu'à Tanneville¹ ; mais lorsqu'il apprit qu'ils étaient à Rautôt, il ne sortit plus de sa maison, et il À X. *Charmes*

guettait sans cesse la route par la petite fenêtre de sa 30 cuisine, s'attendant à tout moment à voir passer les On l'appelait Saint-Antoine², parce qu'il se nommait baïonnettes.

Antoine, et aussi peut-être parce qu'il était bon vivant, Un matin, comme il mangeait la soupe avec ses servi-joyeux, farceur, puissant mangeur et fort buveur, et teurs, la porte s'ouvrit, et le maire de la commune, vigoureux trousseur de servantes, bien qu'il eût plus de maître² Chicot, parut suivi d'un soldat coiffé d'un casque 5 soixante ans.

35 noir à pointe de cuivre. Saint-Antoine se dressa d'un C'était un grand paysan du pays de Caux³, haut en bond; et tout son monde le regardait, s'attendant à le couleur, gros de poitrine et de ventre, et perché sur de voir écharper le Prussien ; mais il se contenta de serrer la longues jambes qui semblaient trop maigres pour l'am-main du maire qui lui dit : « En v' là un pour toi, Saint-pleur du corps.

Antoine. Ils sont venus c'te nuit. Fais pas de bêtise sur-10 Veuf, il vivait seul avec sa bonne et ses deux valets 40 tout, vu qu'ils parlent de fusiller et de brûler tout si seu-dans sa ferme qu'il dirigeait en madré⁴ compère, soi-lement il arrive la moindre chose. Te v'là prévenu.

gneux de ses intérêts, entendu dans les affaires et dans Donne-li à manger, il a l'air d'un bon gars. Bonsoir, je l'élevage du bétail, et dans la culture de ses terres. Ses vas chez l's' autres. Y en a pour tout le monde. » Et il deux fils et ses trois filles, mariés avec avantage³, sortit.

15 vivaient aux environs, et venaient, une fois par mois, 45 Le père Antoine, devenu pâle, regarda son Prussien.

dîner avec le père. Sa vigueur était célèbre dans tout le C'était un gros garçon à la chair grasse et blanche, aux pays d'alentour ; on disait en

manière de proverbe : « Il yeux bleus, au poil blond, barbu, jusqu'aux pommettes, est fort comme Saint-Antoine. »

qui semblait idiot, timide et bon enfant. Le Normand Lorsque arriva l'invasion prussienne, Saint-Antoine, malin le pénétra³ tout de suite, et, rassuré, lui fit signe de ²⁰ au cabaret, promettait de manger une armée, car il était ⁵⁰ s'asseoir. Puis il lui demanda : «Voulez-vous de la hâbleur⁶ comme un vrai Normand, un peu couard et soupe ? » L'étranger ne comprit pas. Antoine alors eut un fanfaron. Il tapait du poing sur la table de bois, qui sau-coup d'audace, et lui poussant sous le nez une assiette tait en faisant danser les tasses et les petits verres, et il pleine : «Tiens, avale ça, gros cochon.»

criait, la face rouge et l'œil surnois, dans une fausse Le soldat répondit : « Ya » et se mit à manger goulû-²⁵ colère de bon vivant : «Faudra que j'en mange, nom de ⁵⁵ ment pendant que le fermier triomphant, sentant sa Dieu ! » Il comptait bien que les Prussiens ne viendraient réputation reconquise, clignait de l'œil à ses serviteurs qui grimaçaient étrangement, ayant en même temps grand'peur et envie de rire.

Quand le Prussien eut englouti son assiettée, Saint-1. Première publication dans *Gû Blas* (3 avril 1883). Repris dans les *Contes de la 60* Antoine lui en servit une autre qu'il fit disparaître égale-bécasse (1883).

ment; mais il recula devant la troisième, que le fermier 2. *Saint-Antoine* : ermite du désert de la Haute-Egypte (251-356) qui passe pour avoir résisté à de nombreuses tentations. Un roman de Flaubert, *La Tentation de saint Antoine* (1874) s'inspire de cette légende.

3. *pays de Caux* : partie de la Normandie située au nord de la Seine. Correspond à peu près au département de la Seine-Maritime.

1. *Tanneville* : localité imaginaire.

4. *madré* : rusé.

2. *maître* : terme employé pour désigner un paysan enrichi, jouissant d'une cer-⁵. avec *avantage* : richement.

taine considération.

6. *hâbleur* : vantard.

3. *pénétra* : comprit à qui il avait affaire.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

SAINT-ANTOINE

voulait lui faire manger de force, en répétant : «Allons

- J' te 1' vends, Césaire, trois pistoles¹.

fous-toi ça dans le ventre. T'engraisseras ou tu diras

- Je 1' prends, Antoine, et j' t'invite à manger du pourquoi, va, mon cochon ! »

boudin.

65 Et le soldat, comprenant seulement qu'on voulait le

- Mé, c' que j' veux, c'est d' ses pieds.

faire manger tout son saoul, riait d'un air content, en loo - Tâte li 1' ventre, tu verras qu'il n'a que d' la graisse.

faisant signe qu'il était plein.

Et tout le monde clignait de l'œil sans rire trop haut Alors Saint-Antoine devenu tout à fait familier lui tapa cependant, de peur que le Prussien devinât à la fin qu'on sur le ventre en criant : « Y en a-t-il dans la bedaine de se moquait de lui. Antoine seul, s'enhardissait tous les 70 mon cochon ! » Mais soudain il se tordit, rouge à tomber jours, lui pinçait les cuisses en criant : «Rien qu' du d'une attaque, ne pouvant plus parler. Une idée lui était 115 gras», lui tapait sur le derrière en hurlant : «Tout ça venue qui le faisait étouffer de rire : «C'est ça, c'est ça, d' la couenne²»; l'enlevait dans ses bras de vieux Saint-Antoine et son cochon¹. V'là mon cochon. » Et les colosse capable de porter une enclume en déclarant : « Il trois serviteurs éclatèrent à leur tour.

pèse six cents³, et pas de déchet. »

75 Le vieux était si content qu'il fit apporter de l'eau-de-Et il avait pris l'habitude de faire offrir à manger à son vie, la bonne, le fil-en-dix², et qu'il en régala tout le 110 cochon partout où il entraient avec lui. C'était

là le grand monde. On trinquait avec le Prussien, qui claquait de la plaisir, le grand divertissement de tous les jours : «Don-langue par flatterie, pour indiquer qu'il trouvait ça nez-li de c' que vous voudrez, il avale tout. » Et on offrait fameux. Et Saint-Antoine lui criait dans le nez : « Hein ?

à l'homme du pain et du beurre, des pommes de terre, 80 En v'là d' la fine. T' en bois pas comme ça chez toi, du fricot4 froid, de l'andouille qui faisait dire : «De la mon cochon. »

115 vôtre, et du choix. »

Le soldat, stupide et doux, mangeait par politesse, Dès lors, le père Antoine ne sortit plus sans son Prus-enchanté de ces attentions, se rendait malade pour ne sien. Il avait trouvé là son affaire, c'était sa vengeance à pas refuser ; et il engraisait vraiment, serré maintenant lui, sa vengeance de gros malin. Et tout le pays, qui dans son uniforme, ce qui ravissait Saint-Antoine et lui 85 crevait de peur, riait à se tordre derrière le dos des vain-120 faisait répéter : «Tu sais, mon cochon, faudra te faire queurs de la farce de Saint-Antoine. Vraiment, dans la faire une autre cage. »

plaisanterie il n'avait pas son pareil. Il n'y avait que lui Ils étaient devenus, d'ailleurs, les meilleurs amis du pour inventer des choses comme ça. Cré3 coquin, va!

monde; et quand le vieux allait à ses affaires dans les Il s'en allait chez les voisins, tous les jours après midi, environs, le Prussien l'accompagnait de lui-même pour 90 bras dessus bras dessous avec son Allemand qu'il pré-125 le seul plaisir d'être avec lui.

sentait d'un air gai en lui tapant sur l'épaule : «Tenez, Le temps était rigoureux ; il gelait dur ; le terrible hiver v'là mon cochon, r'gardez-moi s'il engraisse c't' animal-de 1870 semblait jeter ensemble tous les fléaux sur la là. »

France.

Et les paysans s'épanouissaient : «Est-il donc rigolo, Le père Antoine, qui préparait les choses de loin et 95 ce bougre d'Antoine ! »

130 profitait des occasions, prévoyant qu'il manquerait de 1. *Saint-Antoine et son cochon* : selon une tradition populaire, saint Antoine était 1. *pistoles* : anciennes monnaies.

toujours représenté flanqué d'un cochon, son animal familier.

2. *couenne* : peau de porc.

2. *fil-en-dix* : eau-de-vie de Calvados très forte en alcool.

3. *six cents* : six cents livres, soit trois cents kilos.

3. *Cré* : sacré.

4. *fricot* : nourriture grossière.

102

103

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

SAINT-ANTOINE

fumier pour les travaux de printemps, acheta celui d'un plaines. Le froid saisit les deux hommes, augmentant voisin qui se trouvait dans la gêne ; et il fut convenu qu'il leur ivresse, et Saint-Antoine, mécontent de n'avoir pas irait chaque soir avec son tombereau chercher une triomphé, s'amusait à pousser de l'épaule son cochon charge d'engrais.

175 pour le faire culbuter dans le fossé. L'autre évitait les 135 Chaque jour donc il se mettait en route à l'approche attaques par des retraites ; et, chaque fois, il prononçait de la nuit et se rendait à la ferme des Haules, distante quelques mots allemands sur un ton irrité qui faisait rire d'une demi-lieue, toujours accompagné de son cochon.

aux éclats le paysan. À la fin, le Prussien se fâcha; et Et chaque jour c'était une fête de nourrir l'animal. Tout juste au moment où Antoine lui lançait une nouvelle le pays accourait là comme on va, le dimanche, à la 180 bourrade, il répondit par un coup de poing terrible qui 140 grand'messe.

fit chanceler le colosse.

Le soldat, cependant, commençait à se méfier ; et Alors, enflammé d'eau-de-vie, le vieux saisit l'homme quand on riait trop fort il roulait des yeux inquiets qui, à bras le corps, le secoua quelques secondes comme il parfois, s'allumaient d'une flamme de colère.

eût fait d'un petit enfant, et il le lança à toute volée de Or, un soir, quand il eut mangé à sa contenance, il 185 l'autre côté du chemin.

Puis, content de cette exécution, 145 refusa d'avalier un morceau de plus ; et il essaya de se il croisa ses bras pour rire de nouveau.

lever pour s'en aller. Mais Saint-Antoine l'arrêta d'un Mais le soldat se releva vivement, nu-tête, son casque tour de poignet, et lui posant ses deux mains puissantes ayant roulé, et, dégainant son sabre, il se précipita sur le sur les épaules il le rassit si durement que la chaise père Antoine.

s'écrasa sous l'homme.

190 Quand il vit cela, le paysan saisit son fouet par le 150 Une gaieté de tempête éclata ; et Antoine, radieux, milieu, son grand fouet de houx, droit, fort et souple ramassant son cochon, fit semblant de le panser pour le comme un nerf de bœuf.

guérir ; puis il déclara : « Puisque tu n' veux pas manger, Le Prussien arriva, le front baissé, l'arme en avant, sûr tu vas boire, nom de Dieu ! » Et on alla chercher de l'eau-de tuer. Mais le vieux, attrapant à pleine main la lame de-vie au cabaret.

195 dont la pointe allait lui crever le ventre, l'écarta, et il 155 Le soldat roulait des yeux méchants ; mais il but néan-frappa d'un coup sec sur la tempe, avec la poignée du moins ; il but tant qu'on voulut ; et Saint-Antoine lui fouet, son ennemi qui s'abattit à ses pieds.

tenait la tête, à la grande joie des assistants.

Puis il regarda, effaré, stupide d'étonnement, le corps Le Normand, rouge comme une tomate, le regard en d'abord secoué de spasmes, puis immobile sur le ventre.

feu, emplissait les verres, trinquait en gueulant «à la 200 Il se pencha, le retourna, le considéra quelque temps.

160 tienne!» Et le Prussien, sans prononcer un mot, enton-L'homme avait les yeux clos ; et un filet de sang coulait nait coup sur coup des lampées de cognac.

d'une fente au coin du front. Malgré la nuit, le père C'était une lutte, une bataille, une revanche ! À qui Antoine distinguait la tache brune de ce sang sur la boirait le plus, nom d'un nom ! Ils n'en pouvaient ni l'un neige.

ni l'autre quand le litre fut séché. Mais aucun des deux 205 Il restait là, perdant la tête, tandis que son tombereau 165 n'était vaincu. Ils

s'en allaient manche à manche, voilà s'en allait toujours, au pas tranquille des chevaux.

tout. Faudrait recommencer le lendemain !

Qu'allait-il faire? Il serait fusillé! On brûlerait sa Ils sortirent en titubant et se mirent en route, à côté ferme, on ruinerait le pays ! Que faire ? Comment cacher du tombereau de fumier que tramaient lentement les le corps, cacher la mort, tromper les Prussiens ? Il entend deux chevaux.

210 dit des voix au loin, dans le grand silence des neiges.

170 La neige commençait à tomber, et la nuit sans lune Alors, il s'affola, et, ramassant le casque, il recoiffa sa s'éclairait tristement de cette blancheur morte des victime, puis, l'empoignant par les reins, il l'enleva, cou-104

105

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

SAINT-ANTOINE

rut, rattrapa son attelage, et lança le corps sur le fumier.

déchaîner la bête, pour ne plus l'entendre. Il descendit, Une fois chez lui, il aviserait.

255 ouvrit la porte, s'avança dans la nuit.

215 Il allait à petits pas, se creusant la cervelle, ne trou-La neige tombait toujours. Tout était blanc. Les bâti-vant rien. Il se voyait, il se sentait perdu. Il rentra dans ments de la ferme faisaient de grandes taches noires.

sa cour. Une lumière brillait à une lucarne, sa servante L'homme s'approcha de la niche. Le chien tirait sur sa ne dormait pas encore ; alors il fit vivement reculer sa chaîne. Il le lâcha. Alors «Dévorant» fit un bond, puis voiture jusqu'au bord du trou à l'engrais. Il songeait 260 s'arrêta net, le poil hérissé, les pattes tendues, les crocs 220 qu'en renversant la charge, le corps posé dessus tombeau vent, le nez tourné vers le fumier.

rait dessous dans le fossé ; et il fit basculer le tombereau.

Saint-Antoine, tremblant de la tête aux pieds, balbu-Comme il l'avait prévu, l'homme fut enseveli sous le tia : «Que qu' t'as donc, sale rosse?» et il avança de fumier. Antoine aplanit le tas avec sa fourche, puis la quelques pas, fouillant de l'œil l'ombre indécise, planta dans la terre à côté. Il appela son valet, ordonna 265 l'ombre terne de la cour.

225 de mettre les chevaux à l'écurie ; et il rentra dans sa Alors, il vit une forme, une forme d'homme assis sur chambre.

son fumier !

Il se coucha, réfléchissant toujours à ce qu'il allait Il regardait cela perclus¹ d'horreur et haletant. Mais, faire, mais aucune idée ne l'illuminait, son épouvante soudain, il aperçut auprès de lui le manche de sa fourche allait croissant dans l'immobilité du lit. On le fusillerait !

270 piquée dans la terre; il l'arracha du sol; et, dans un de 230 Il suait de peur ; ses dents claquaient ; il se releva, grelot-ces transports de peur qui rendent téméraires les plus tant, ne pouvant plus tenir dans ses draps.

lâches, il se rua en avant, pour voir.

Alors il descendit à la cuisine, prit la bouteille de fine C'était lui, son Prussien, sorti fangeux² de sa couche dans le buffet, et remonta. Il but deux grands verres de d'ordure qui l'avait réchauffé, ranimé. Il était assis suite jetant une ivresse nouvelle par-dessus l'ancienne, 275 machinalement, et il restait là, sous la neige qui le pou-235 sans calmer l'angoisse de son âme. Il avait fait là un joli drait, souillé de saletés et de sang, encore hébété par coup, nom de Dieu l'imbécile !

l'ivresse, étourdi par le coup, épuisé par sa blessure.

Il marchait de long en large, cherchant des ruses, des Il aperçut Antoine, et, trop abruti pour rien explications et des malices ; et, de temps en temps, il se comprendre, il fit un mouvement afin de se lever. Mais rinçait la bouche avec une gorgée de fil-en-dix pour se 280 le vieux, dès qu'il l'eut reconnu, écuma ainsi qu'une bête 240 mettre du cœur au ventre.

enragée.

Et il ne trouvait rien, mais rien.

Il bredouillait : «Ah! cochon! cochon! t'es pas mort!

Vers minuit, son chien de garde, une sorte de demi-Tu vas me dénoncer, à c't' heure... Attends... attends!»

loup qu'il appelait « Dévorant », se mit à hurler à la mort.

Et, s'élançant sur l'Allemand, il jeta en avant de toute Le père Antoine frémit jusque dans les moelles ; et, 285 la vigueur de ses deux bras sa fourche levée comme une 245 chaque fois que la bête reprenait son gémissement lance, et il lui enfonça jusqu'au manche les quatre lugubre et long, un frisson de peur courait sur la peau du pointes de fer dans la poitrine.

vieux.

Le soldat se renversa sur le dos en poussant un long Il s'était abattu sur une chaise, les jambes cassées, soupir de mort, tandis que le vieux paysan, retirant son hébété, n'en pouvant plus, attendant avec anxiété que 250 «Dévorant» recommençât sa plainte, et secoué par tous les sursauts dont la terreur fait vibrer nos nerfs.

L'horloge d'en bas sonna cinq heures. Le chien ne se 1. *perclus* : paralysé.

taisait pas. Le paysan devenait fou. Il se leva pour aller 2. *fangeux* : maculé, sali.

106

107

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

SAINT-ANTOINE

290 arme des plaies, la replongeait coup sur coup dans le ventre, dans l'estomac, dans la gorge, frappant comme un forcené, trouant de la tête aux pieds le corps palpi-tant dont le sang fuyait à gros bouillons.

C ompréhension

Puis il s'arrêta, essoufflé de la violence de sa besogne, 295 aspirant l'air à grandes gorgées, apaisé par le meurtre 1. *Quels sont les traits de caractère de saint Antoine (1. 10 à 18) ?*

accompli.

2. *Quels sont les sentiments successifs de saint Antoine (7. 32 à Alors, comme les coqs chantaient dans les poulaillers 81) ? Comment la scène progresse-t-elle ?*

et comme le jour allait poindre, il se mit à l'oeuvre pour 3. *Que pense le Prussien au fond de lui-même? À quel moment ensevelir l'homme.*

l'entente avec Saint-Antoine se dégrade-t-elle ? Distinguez les 300 Il creusa un trou dans le fumier, trouva la terre, fouilla points de vue respectifs des deux personnages.

plus bas encore, travaillant d'une façon désordonnée 4. *Quelle est l'attitude de l'ensemble de la population normande dans un emportement de force avec des mouvements (1. 84 à 115)?*

furieux des bras et de tout le corps.

5. *Quelles étapes successives pouvez-vous relever dans la pro-Lorsque la tranchée fut assez creuse, il roula le gression du récit jusqu'à ce que le Prussien soit abattu (7. 141 à 305 cadavre dedans, avec la fourche, rejeta la terre dessus, la 204) ?*

piétina longtemps, remit en place le fumier, et il sourit en voyant la neige épaisse qui complétait sa besogne, et 6. *Comment se manifeste l'épouvante d'Antoine (1. 205 à 255) ?*

couvrait les traces de son voile blanc.

7. *Pourquoi Antoine tue-t-il le Prussien ?*

Puis il repiqua sa fourche sur le tas d'ordure et rentra 8. *En pleine guerre, le meurtre d'un soldat ennemi pourrait être 310 chez lui. Sa bouteille encore à moitié pleine d'eau-de-vie un acte héroïque : est-ce ainsi que Maupassant le présente ?*

était restée sur une table. Il la vida d'une haleine, se jeta 9. *Pourquoi Maupassant énumère-t-il dans le détail tous les gestes sur son lit, et s'endormit profondément.*

d'Antoine (1. 284 à 296) ?

Il se réveilla dégrisé, l'esprit calme et dispos, capable 10. *En quoi l'attitude d'Antoine après le meurtre est-elle habile?*

de juger le cas et de prévoir l'événement1.

11. *L'affirmation selon laquelle «le Prussien allait chaque soir 315 Au*

bout d'une heure il courait le pays en demandant courir le cotillon »
est-elle vraisemblable ?

partout des nouvelles de son soldat. Il alla trouver les 12. *Pourquoi le
vieux gendarme est-il fusillé ?*

officiers, pour savoir, disait-il, pourquoi on lui avait repris son
homme.

Comme on connaissait leur liaison, on ne le soup-Écriture, /Réécriture

320 çonna pas; et il dirigea même les recherches en affirmant que le
Prussien allait chaque soir courir le cotil-13. *Quel effet produit le
surnom de saint Antoine donné au lon*

paysan normand?

2.

Un vieux gendarme en retraite, qui tenait une auberge 14. *Comment
est composé le portrait physique de Saint-Antoine dans un village voisin
et qui avait une jolie fille, fut (différents éléments, effet recherché, etc.) ?
En quels termes sont 325 arrêté et fusillé.*

soulignés les deux principaux traits de caractère de saint Antoine ?

15. *L'expression «un matin» (1. 32) est-elle une simple précision
temporelle ou marque-t-elle un tournant dans le récit?*

16. *Quels effets sont utilisés pour animer le récit (7. 82 à 115)?*

1. *l'événement : ce qui pouvait se passer.*

17. *Quelle est la tonalité du décor (7. 170 à 172)? En quoi est-il 2. courir
le cotillon : courir les filles.*

accordé au drame?

108

109



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

18. *Après l'avoir lu dans son ensemble, précisez la composition de REGRET1*

ce conte et distinguez ses différents moments (en étudiant notamment le temps des verbes).

À Léon Dierx

19. *Le conte est-il gai ou triste ?*

20. *Que pensez-vous de la dernière phrase ? Quel est son intérêt ?*

M. Saval, qu'on appelle dans Mantes «le père Saval», 21. *Le soldat logé chez Saint-Antoine écrit à sa famille en Alle-vient de se lever. Il pleut. C'est un triste jour magne pour lui raconter son séjour en France.*

d'automne; les feuilles tombent. Elles tombent lentement dans la pluie, comme une autre pluie plus épaisse 5 et plus lente. M. Saval n'est pas gai. Il va de sa cheminée à sa fenêtre et de sa fenêtre à sa cheminée. La vie a des jours sombres. Elle n'aura plus que des jours sombres pour lui maintenant, car il a soixante-deux ans ! Il est seul, vieux garçon, sans personne autour de io lui. Comme c'est triste de mourir ainsi, tout seul, sans une affection dévouée!

Il songe à son existence si nue, si vide. Il se rappelle dans l'ancien passé, dans le passé de son enfance, la maison, la maison de ses parents; puis le collège, les 25 sorties, le temps de son droit à Paris. Puis la maladie du père, sa mort.

Il est revenu habiter avec sa mère. Ils ont vécu tous les deux, le jeune homme et la vieille femme, paisible-ment, sans rien désirer de plus. Elle est morte aussi 20 Que c'est triste, la vie!

Il est resté seul. Et maintenant il mourra bientôt à son tour. Il disparaîtra, lui, et ce sera fini. Il n'y aura plus de M. Paul Saval sur la terre. Quelle affreuse chose ! D'autres gens vivront, s'amuseront, riront. Oui, 25 on s' s'amusera et il n'existera plus, lui ! Est-ce étrange'

qu'on puisse rire, s'amuser, être joyeux sous cette éter-nelle certitude de la mort. Si elle était seulement probable, cette mort, on pourrait encore espérer; mais non, elle est inévitable, aussi inévitable que la nuit 30 après le jour.

Si encore sa vie avait été remplie! S'il avait fait quelque chose ; s'il avait eu des aventures, de grands plai-Politique de village, *gravure de 1820*

1. Première publication dans *Le Gaulois* (4 novembre 1883) Repris dans *Miss Harriet* (1884).

110

111

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

REGRET

sirs, des succès, des satisfactions de toutes sortes. Mais lui aurait fallu. Maintenant, elle avait cinquante-huit ans.

non, rien. Il n'avait rien fait, jamais rien que se lever, 75 Elle semblait heureuse. Ah! si elle l'avait aimé, celle-là, 35 manger aux mêmes heures, et se coucher. Et il était jadis ; si elle l'avait aimé ! Et pourquoi ne l'aurait-elle pas arrivé comme cela à l'âge de soixante-deux ans. Il ne aimé, lui Saval, puisqu'il l'aimait bien, elle, s'était même pas marié comme les autres hommes.

Mme Sandres.

Pourquoi? Oui, pourquoi ne s'était-il pas marié? Il l'au-Si seulement elle avait deviné quelque chose...

rait pu, car il possédait quelque fortune. Est-ce l'occa-80 N'avait-elle rien deviné, n'avait-elle rien vu, rien 40 sion qui lui avait manqué? Peut-être! Mais on les fait compris jamais? Alors qu'aurait-elle pensé? S'il avait naïtre, ces occasions! Il était nonchalant, voilà. La parlé, qu'aurait-elle répondu?

nonchalance avait été son grand mal, son défaut, son Et Saval se demandait mille autres choses. Il revivait vice. Combien de gens ratent leur vie par nonchalance.

sa vie, cherchait à ressaisir une foule de détails.

Il est si difficile à certaines natures de se lever, de 85 Il se rappelait toutes les longues soirées d'écarté¹ chez 45 remuer, de faire des démarches, de parler, d'étudier Sandres, quand sa femme était jeune et si charmante.

des questions.

Il se rappelait des choses qu'elle lui avait dites, des Il n'avait même pas été aimé. Aucune femme n'avait intonations qu'elle avait autrefois, des petits sourires dormi sur sa poitrine dans un complet abandon muets qui signifiaient tant de pensées.

d'amour. Il ne connaissait pas les angoisses délicieuses 90 Il se rappelait leurs promenades, à trois, le long de la 50 de l'attente, le divin frisson de la main pressée, l'extase Seine, leurs déjeuners sur l'herbe, le dimanche, car de la passion triomphante.

Sandres était employé à la sous-préfecture. Et soudain le Quel bonheur surhumain devait vous inonder le cœur souvenir net lui revint d'un après-midi passé avec elle quand les lèvres se rencontrent pour la première fois, dans un petit bois le long de la rivière.

quand l'étreinte de quatre bras fait un seul être, de deux 95 Ils étaient partis le matin, emportant leurs provisions 55 êtres affolés l'un par l'autre.

dans des paquets. C'était par une vive journée de prin-M. Saval s'était assis, les pieds au feu, en robe de temps, une de ces journées qui grisent. Tout sent bon, chambre.

tout semble heureux. Les oiseaux ont des cris plus gais Certes, sa vie

était ratée, tout à fait ratée. Pourtant il et des coups d'ailes plus rapides. On avait mangé sur avait aimé, lui. Il avait aimé secrètement, douloureuse-100 l'herbe, sous des saules, tout près de l'eau engourdie par 60 ment et nonchalamment, comme il faisait tout. Oui, il le soleil. L'air était tiède, plein d'odeurs de sève ; on le avait aimé sa vieille amie Mme Sandres, la femme de buvait avec délices. Qu'il faisait bon, ce jour-là !

son vieux camarade Sandres. Ah! s'il l'avait connue Après le déjeuner, Sandres s'était endormi sur le jeune fille! Mais il l'avait rencontrée trop tard; elle était dos : «Le meilleur somme de ma vie», dit-il en se déjà mariée. Certes, il l'aurait demandée, celle-là!

105 réveillant.

65 Comme il l'avait aimée, pourtant, sans répit, depuis le Mme Sandres avait pris le bras de Saval, et ils étaient premier jour !

partis tous les deux le long de la rive.

Il se rappelait son émotion toutes les fois qu'il la Elle s'appuyait sur lui. Elle riait, elle disait : «Je suis revoyait, ses tristesses en la quittant, les nuits où il ne grise, mon ami, tout à fait grise. » Il la regardait, frémis-pouvait pas s'endormir parce qu'il pensait à elle.

110 sant jusqu'au cœur, se sentant pâlir, redoutant que ses 70 Le matin, il se réveillait toujours un peu moins amoureux que le soir. Pourquoi?

Comme elle était jolie, autrefois, et mignonne, blonde, frisée, rieuse ! Sandres n'était pas l'homme qu'il 1. *écarté* : jeu de cartes.

112

113

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

REGRET

yeux ne fussent trop hardis, qu'un tremblement de sa dans l'âme le torturait! Était-ce possible qu'il n'eût pas main ne révélât son secret.

vu, pas deviné?

Elle s'était fait une couronne avec de grandes herbes Oh! si cela était

vrai, s'il avait passé contre ce bon-et les lis d'eau, et lui avait demandé : «M'aimez-vous, 155 heur sans le saisir!

115 comme ça?»

Il se dit : Je veux savoir. Je ne peux rester dans ce Comme il ne répondait rien - car il n'avait rien doute. Je veux savoir!

trouvé à répondre, il serait plutôt tombé à genoux -, elle Et il s'habilla vite, se vêtant à la hâte. Il pensait : J'ai s'était mise à rire, d'un rire mécontent, en lui jetant par soixante-deux ans, elle en a cinquante-huit ; je peux la figure : « Gros bête, va ! On parle, au moins ! »

160 bien lui demander cela.

120 Il avait failli pleurer sans trouver encore un seul mot.

Et il sortit.

Tout cela lui revenait maintenant, précis comme au La maison de Sandres se trouvait de l'autre côté de la premier jour. Pourquoi lui avait-elle dit cela : «Gros rue, presque en face de la sienne. Il s'y rendit. La petite bête, va ! On parle, au moins ! »

servante vint ouvrir au coup de marteau.

Et il se rappela comme elle s'appuyait tendrement sur 165 Elle fut étonnée de le voir si tôt : 125 lui. En passant sous un arbre penché, il avait senti son

- Vous déjà, monsieur Saval; est-il arrivé quelque oreille, à elle, contre sa joue, à lui, et il s'était reculé accident?

brusquement, dans la crainte qu'elle ne crût volontaire

- Non, ma fille, mais va dire à ta maîtresse que je ce contact.

voudrais lui parler tout de suite.

Quand il avait dit : «Ne serait-il pas temps de reve-170 - C'est que madame fait sa provision de confitures de 130 nir?» elle lui avait lancé un regard singulier. Certes, poires pour l'hiver ; et elle est dans son fourneau ; et pas elle l'avait regardé d'une curieuse façon. Il n'y avait habillée, vous comprenez.

pas songé, alors ; et voilà qu'il s'en souvenait mainte-

- Oui, mais dis-lui que c'est pour une chose très nant.

importante.

- Comme vous voudrez, mon ami. Si vous êtes fati-175 La petite bonne s'en alla, et Saval se mit à marcher 135 gué, retournons.

dans le salon, à grands pas nerveux. Il ne se sentait pas Et il avait répondu :

embarrassé cependant. Oh ! il allait lui demander cela

- Ce n'est pas que je sois fatigué ; mais Sandres est comme il lui aurait demandé une recette de cuisine.

peut-être réveillé maintenant.

C'est qu'il avait soixante-deux ans!

Et elle avait dit, en haussant les épaules : 180 La porte s'ouvrit; elle parut. C'était maintenant une 140 - Si vous craignez que mon mari soit réveillé, c'est grosse femme large et ronde, aux joues pleines, au rire autre chose ; retournons !

sonore. Elle marchait les mains loin du corps et les En revenant, elle demeura silencieuse ; et elle ne s'ap-manches relevées sur ses bras nus, poissés de jus sucré.

puyait plus sur son bras. Pourquoi?

Elle demande inquiète :

Ce «pourquoi» là, il ne se l'était point encore posé.

185 - Qu'est-ce que vous avez, mon ami : vous n'êtes pas 145 Maintenant il lui semblait apercevoir quelque chose qu'il malade ?

n'avait jamais compris.

Il reprit :

Est-ce que... ?

- Non, ma chère amie, mais je veux vous demander M. Saval se sentit rougir et il se leva bouleversé une chose qui a pour moi beaucoup d'importance, et qui comme si, de trente ans plus jeune, il avait entendu 190 me torture le cœur. Me promettez-vous de me répondre

150 Mme Sandres lui dire : «Je vous aime!»

franchement ?

Était-ce possible ? Ce soupçon qui venait de lui entrer Elle sourit.

114

115



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

REGRET

- Je suis toujours franche. Dites.

toujours, toujours devant lui. Et il se trouva sur la place

- Voilà. Je vous ai aimée du jour où je vous ai vue.

235 où ils avaient déjeuné au jour lointain dont le souvenir 195 Vous en étiez-vous doutée?

lui torturait le cœur.

Elle répondit en riant, avec quelque chose de l'intonation - Alors il s'assit sous les arbres dénudés, et il pleura.

tion d'autrefois :

- Gros bête, va! Je l'ai bien vu du premier jour!

Saval se mit à trembler; il balbutia :

200 - Vous le saviez!... Alors...

Et il se tut.

Elle demanda :

- Alors?... Quoi?

Il reprit :

205 - Alors... que pensiez-vous?... que... que... Qu'auriez-vous répondu?

Elle rit plus fort. Des gouttes de sirop lui coulaient au bout des doigts et tombaient sur le parquet.

- Moi?... Mais vous ne m'avez rien demandé. Ce 210 n'était pas à moi de vous faire une déclaration!

Alors il fit un pas vers elle :

- Dites-moi... dites-moi... Vous rappelez-vous ce jour où Sandres s'est endormi sur l'herbe après déjeuner... où nous avons été ensemble, jusqu'au tournant, là-bas?...

215 Il attendit. Elle avait cessé de rire et le regardait dans les yeux :

- Mais certainement, je me le rappelle.

Il reprit en frissonnant :

- Eh bien... ce jour-là... si j'avais été... si j'avais été...

220 entreprenant... qu'est-ce que vous auriez fait?

Elle se remit à sourire en femme heureuse qui ne regrette rien, et elle répondit franchement, d'une voix claire où pointait une ironie :

- J'aurais cédé, mon ami.

225 Puis elle tourna sur ses talons et s'enfuit vers ses confitures.

Saval ressortit dans la rue, atterré comme après un désastre. Il filait à grands pas sous la pluie, droit devant lui, descendant vers la rivière, sans songer où il allait.

230 Quand il arriva sur la berge, il tourna à droite et la suivit.

Il marcha longtemps, comme poussé par un instinct. Ses *Femmes normandes au xix^e siècle* (B.N.).

vêtements ruisselaient d'eau, son chapeau déformé, mou comme une loque, dégouttait à la façon d'un toit. Il allait 116

117

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

DÉCORÉ !1

Des gens naissent avec un instinct prédominant, une *Compréhension* vocation ou simplement un désir éveillé, dès qu'ils commencent à parler, à penser.

1. *Pourquoi M. Saval est-il triste (I. 1 à 30)?*

M. Sacrement n'avait, depuis son enfance, qu'une 2. *Quel nouveau sentiment apparaît à partir de la 1. 31 ?*

5 idée en tête, être décoré. Tout jeune il portait des croix 3. *Quelles circonstances étaient favorables à M. Saval lors de la de la Légion d'honneur en zinc comme d'autres enfants sortie avec ses amis ? À quel autre conte de Maupassant cet épi-portent un képi et il donnait fièrement la main à sa sode peut-il faire penser ?*

mère, dans la rue, en bombant sa petite poitrine ornée 4. *Qu'est-ce qui aurait dû montrer à Saval que Mme Sandres s'in-du ruban rouge et de l'étoile de métal.*

téressait à lui?

10 Après de pauvres études il échoua au baccalauréat, et, 5. *En quoi l'apparition de Mme Sandres (1. 180 à 184) est-elle ne sachant plus que faire, il épousa une jolie fille, car il assez comique ?*

avait de la fortune.

6. *Quels sont les divers sentiments de Mme Sandres envers Ils vécurent à Paris comme vivent des bourgeois Saval ?*

riches, allant dans leur monde2, sans se mêler au 15 monde

7. *En quoi la nature est-elle accordée aux sentiments du person-3, fiers de la connaissance d'un député qui pou-nage (1. 227 à 237) ? Quelles aggravations pouvez-vous relever par vait devenir ministre, et amis de deux chefs de division4.*

rapport au début du conte ?

Mais la pensée entrée aux premiers jours de sa vie dans la tête de M. Sacrement ne le quittait plus et il souffrait d'une façon continue de n'avoir point le droit *Ecriture / Réécriture*

20 de montrer sur sa redingote un petit ruban de couleur.

Les gens décorés qu'il rencontrait sur le boulevard5 lui 8. *Relevez les répétitions dans les quatre premiers paragraphes : portaient un coup au cœur. Il les regardait de coin avec sur quels thèmes portent-elles ? Quel effet produisent-elles ?*

une jalousie exaspérée. Parfois, par les longs après-midi 9. *Quelles notations, dans la description de la nature (1. 95 à 102), de désœuvrement, il se mettait à les compter. Il se évoquent une atmosphère d'idylle amoureuse?*

25 disait : «Voyons combien j'en trouverai de la Madeleine 10. *Quel effet produit la précision de l'activité de Mme Sandres à la rue Drouot. »*

(1. 170 à 172) quand Saval va la trouver pour l'interroger?

Et il allait lentement, inspectant les vêtements, l'œil 11. *Quel est l'intérêt de la répétition dans les mêmes termes par exercé à distinguer de loin le petit point rouge. Quand il Mme Sandres de l'expression : «Gros bête, va!» (1. 119 et 198)?*

arrivait au bout de sa promenade, il s'étonnait toujours 12. *Imaginez et*

décrivez ce qu 'aurait pu être la scène de la prome-30 des chiffres : «Huit officiers, et dix-sept chevaliers. Tant *nade le long de la rive, si Saval avait été moins timide et moins* que ça! C'est stupide de prodiguer les croix d'une

«nonchalant ».

1. Première publication dans *Gil Blas* (13 novembre 1883). Repris dans *Les Sœurs Rondoli* (1884).

2. *leur monde* : leur milieu.

3. *au monde* : à la haute société parisienne.

4. *chefs de division* : hauts fonctionnaires de ministère.

5. *le boulevard* : des Italiens, où se trouvaient plusieurs théâtres et cafés à la mode.

118

119

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

DECORE !

pareille façon. Voyons si j'en trouverai autant au emblèmes de formes diverses, de couleurs variées. Il retour. »

aurait voulu les posséder tous, et, dans une cérémonie Et il revenait à pas lents, désolé quand la foule pressée publique, dans une immense salle pleine de monde, 35 des passants pouvait gêner ses recherches, lui faire 70 pleine de peuple émerveillé, marcher en tête d'un cor-oublier quelqu'un.

tège, la poitrine étincelante, zébrée de brochettes¹ ali-Il connaissait les quartiers où on en trouvait le plus. Ils gnées l'une sur l'autre, suivant la forme de ses côtes, et abondaient au Palais-Royal. L'avenue de l'Opéra ne passer gravement, le claque² sous le bras, luisant comme valait pas la rue de la Paix ; le côté droit du boulevard un astre au milieu de chuchotements admiratifs, dans 40 était mieux fréquenté que le gauche.

75 une rumeur de respect.

Ils semblaient aussi préférer certains cafés, certains Il n'avait, hélas ! aucun titre pour aucune décoration.

théâtres. Chaque fois que M. Sacrement apercevait un Il se dit : « La Légion d'honneur est vraiment par trop groupe de vieux messieurs à cheveux blancs arrêtés au difficile pour un homme qui ne remplit aucune fonction milieu du trottoir, et gênant la circulation, il se disait : publique. Si j'essayais de me faire nommer officier 45 «Voici des officiers de la Légion d'honneur! » Et il avait 80 d'Académie3 ! »

envie de les saluer.

Mais il ne savait comment s'y prendre. Il en parla à sa Les officiers (il l'avait souvent remarqué) ont une femme qui demeura stupéfaite.

autre allure que les simples chevaliers. Leur port de tête

«Officier d'Académie? Qu'est-ce que tu as fait pour est différent. On sent bien qu'ils possèdent officielle-cela ? »

50 ment une considération plus haute, une importance plus 85 Il s'emporta : «Mais comprends donc ce que je veux étendue.

dire. Je cherche justement ce qu'il faut faire. Tu es stu-Parfois aussi une rage saisissait M. Sacrement, une pide par moments. »

fureur contre tous les gens décorés ; et il se sentait pour Elle sourit : « Parfaitement, tu as raison. Mais je ne eux une haine de socialiste.

sais pas, moi ! »

55 Alors, en rentrant chez lui, excité par la rencontre de 90 Il avait une idée : « Si tu en parlais au député Rosselin, tant de croix, comme l'est un pauvre affamé après avoir il pourrait me donner un excellent conseil. Moi, tu passé devant les grandes boutiques de nourriture, il comprends que je n'ose guère aborder cette question déclarait d'une voix forte : «Quand donc, enfin, nous directement avec lui. C'est assez délicat, assez difficile : débarrassera-t-on de ce sale gouvernement ? » Sa femme venant de toi, la chose devient toute naturelle. »

60 surprise, lui demandait : «Qu'est-ce que tu as 95 Mme Sacrement fit ce qu'il demandait. M. Rosselin aujourd'hui?»

promit d'en parler au ministre. Alors Sacrement le har- Et il répondait : «J'ai que je suis indigné par les injus-cela. Le député finit par lui répondre qu'il fallait faire tices que je vois commettre partout. Ah !

que les commu-une demande et énumérer ses titres.

nards1 avaient raison!»

Ses titres? Voilà. Il n'était même pas bachelier.

65 Mais il ressortait après son dîner, et il allait considérer *IOO* Il se mit cependant à la besogne et commença une les magasins de décorations. Il examinait tous ces 1. *les communards* : révolutionnaires qui s'étaient soulevés de mars à mai 1871

1. *brochettes* : petites broches de métal servant à enfiler plusieurs médailles.

contre le gouvernement Thiers qu'ils rendaient responsable de la défaite. L'opinion 2. *claque* : chapeau haut de forme pliant qu'on peut porter sous le bras.

publique, surtout bourgeoise, les a longtemps tenus pour des voyous.

3. *officier d'Académie* : chevalier de l'ordre des Palmes académiques.

120

121

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

DECORE !

brochure traitant : « Du droit du peuple à l'instruction. »

pour appeler les huissiers et les garçons de l'anti-Il ne la put achever par pénurie d'idées.

chambre ainsi que les employés subalternes. Il affirma Il chercha des sujets plus faciles et en aborda plusieurs 140 au solliciteur que son affaire était en bonne voie et il lui successivement. Ce fut d'abord : «L'instruction des conseilla de continuer ses remarquables travaux.

105 enfants par les yeux. » Il voulait qu'on établît dans les Et M. Sacrement se remit à l'oeuvre.

quartiers pauvres des espèces de théâtres gratuits pour M. Rosselin, le député, semblait maintenant s'intéres-les petits enfants. Les parents les y conduiraient dès leur ser beaucoup à son succès, et il lui donnait

même une plus jeune âge, et on leur donnerait là, par le moyen 145
foule de conseils pratiques excellents. Il était décoré d'une lanterne
magique, des notions de toutes les d'ailleurs, sans qu'on sût quels
motifs lui avaient valu 110 connaissances humaines. Ce seraient de
véritables cette distinction.

cours. Le regard instruirait le cerveau, et les images res-Il indiqua à
Sacrement des études nouvelles à entre-terraient gravées dans la
mémoire, rendant pour ainsi prendre, il le présenta à des Sociétés
savantes qui s'oc-dire visible la science.

150 cupaient de points de science particulièrement obscurs, Quoi de
plus simple que d'enseigner ainsi l'histoire dans l'intention de parvenir
à des honneurs. Il le 115 universelle, la géographie, l'histoire
naturelle, la bota-patronna même au ministère.

nique, la zoologie, l'anatomie, etc., etc.?

Or, un jour, comme il venait déjeuner chez son ami (il Il fit imprimer
ce mémoire et en envoya un exem-mangeait souvent dans la maison
depuis plusieurs mois) plaire à chaque député, dix à chaque ministre,
cinquante 155 il lui dit tout bas en lui serrant les mains : «Je viens au
président de la République, dix également à chacun d'obtenir pour
vous une grande faveur. Le comité des 120 des journaux parisiens,
cinq aux journaux de province.

travaux historiques vous charge d'une mission. Il s'agit Puis il traita la
question des bibliothèques des rues, de recherches à faire dans
diverses bibliothèques de voulant que l'État fit promener par les rues
des petites France. »

voitures pleines de livres, pareilles aux voitures 160 Sacrement,
défaillant, n'en put manger ni boire. Il d'oranges. Chaque habitant
aurait droit à dix volumes partit huit jours plus tard.

125 par mois en location, moyennant un sou d'abonnement.

Il allait de ville en ville, étudiant les catalogues, fouil-

«Le peuple, disait M. Sacrement, ne se dérange que lant en des
greniers bondés de bouquins poudreux, en pour ses plaisirs. Puisqu'il
ne va pas à l'instruction, il proie à la haine des bibliothécaires.

faut que l'instruction vienne à lui, etc. »

165 Or, un soir, comme il se trouvait à Rouen, il voulut Aucun bruit

ne se fit autour de ces essais. Il adressa aller embrasser sa femme qu'il n'avait point vue depuis 130 cependant sa demande. On lui répondit qu'on prenait une semaine ; et il prit le train de neuf heures qui devait note, qu'on instruisait¹. Il se crut sûr du succès ; il atten-le mettre à minuit chez lui.

dit. Rien ne vint.

Il avait sa clef. Il entra sans bruit, frémissant de plaisir-Alors il se décida à faire des démarches personnelles.

170 sir, tout heureux de lui faire cette surprise. Elle s'était Il sollicita une audience du ministre de l'Instruction enfermée, quel ennui! Alors il cria à travers la porte : 135 publique, et il fut reçu par un attaché de cabinet tout

«Jeanne, c'est moi!»

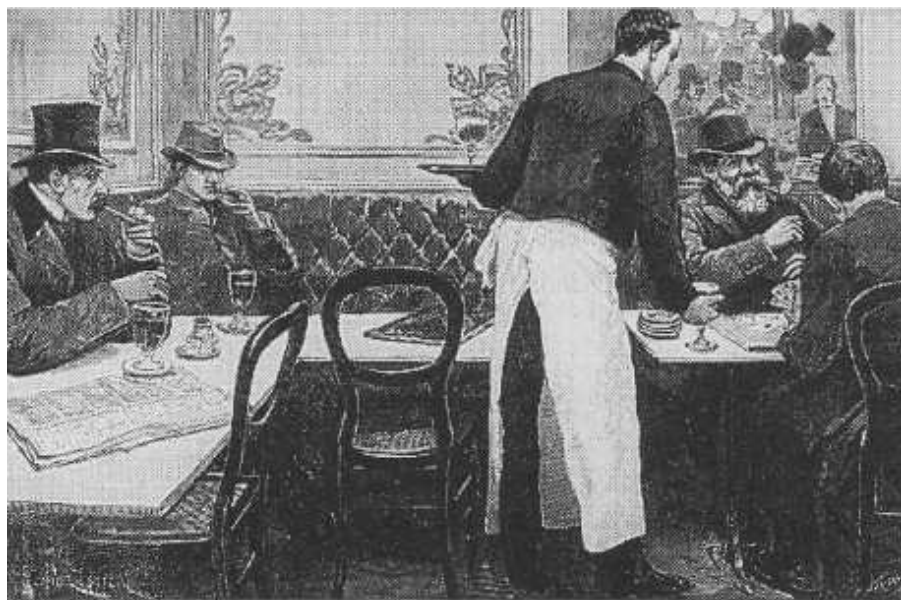
jeune et déjà grave, important même, et qui jouait, Elle dut avoir grand peur, car il l'entendit sauter du lit comme d'un piano, d'une série de petits boutons blancs et parler seule comme dans un rêve. Puis elle courut à 175 son cabinet de toilette, l'ouvrit et le referma, traversa plusieurs fois sa chambre dans une course rapide, nu-pieds, secouant les meubles dont les verreries sonnaient.

1. *instruisait* : faisait une enquête préalable.

Puis, enfin, elle demanda : «C'est bien toi, Alexandre?»

122

123



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

DECORE !

Il répondit : «Mais oui, c'est moi, ouvre donc!»

220 poche du pardessus. Sacrement le ramassa, c'était une 180 La porte céda, et sa femme se jeta sur son cœur en carte de visite. Il lut : «Rosselin, député.»

balbutiant : « Oh ! quelle terreur ! quelle surprise ! quelle

«Tu vois bien», dit la femme.

joie ! »

Et il se mit à pleurer de joie.

Alors, il commença à se dévêtir, méthodiquement, Huit jours plus tard *l'Officiel* annonçait que M. Sacre-comme il faisait tout. Et il reprit, sur une chaise, son 225 ment était nommé chevalier de la Légion d'honneur, 185 pardessus qu'il avait l'habitude d'accrocher dans le vestibule pour services exceptionnels.

tibule. Mais, soudain, il demeura stupéfait. La boutonnière portait un ruban rouge !

Il balbutia : «Ce... ce... ce paletot décoré!»

Alors sa femme, d'un bond, se jeta sur lui, et lui saisis-190 sant dans les mains le vêtement : «Non... tu te trompes... donne-moi ça.»

Mais il le tenait toujours par une manche, ne le lâchant pas, répétant dans une sorte d'affolement :

«Hein?... Pourquoi?... Explique-moi?... À qui ce pardes-195 sus?... Ce n'est pas le mien, puisqu'il porte la Légion d'honneur?»

Elle s'efforçait de le lui arracher, éperdue, bégayant :

«Écoute... écoute... donne-moi ça... Je ne peux pas te dire... c'est un secret... écoute.»

200 Mais il se fâchait, devenait pâle : «Je veux savoir comment ce paletot est ici. Ce n'est pas le mien. »

Alors, elle lui cria dans la figure : «Si, tais-toi, jure-moi... écoute... eh bien! tu es décoré!»

Il eut une telle secousse d'émotion qu'il lâcha le par-205 dessus et alla tomber dans un fauteuil.

«Je suis... tu dis... je suis... décoré.

- Oui... c'est un secret, un grand secret...»

Elle avait enfermé dans une armoire le vêtement glorieux, et revenait vers son mari, tremblante et pâle.

210 Elle reprit : «Oui, c'est un pardessus neuf que je t'ai fait faire. Mais j'avais juré de ne te rien dire. Cela ne sera pas officiel avant un mois ou six semaines. Il faut que ta mission soit terminée. Tu ne devais le savoir qu'à ton retour. C'est M. Rosselin qui a obtenu ça pour 215 t o i . . . »

Sacrement, défaillant, bégayait : «Rosselin... décoré...

Il m'a fait décorer... moi... lui... Ah!...»

Au café : un coin d'habitues, *gravure de P. Naumann* Et il fut obligé de boire un verre d'eau.

d'après un dessin de A. Forestier, 1890. B.N., Estampes.

Un petit papier blanc gisait par terre, tombé de la 124



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

DECORE !

16. *Imaginez ce qui s'est passé entre l'avant-dernière et la dernière phrase, et faites-en le récit à la manière de Maupassant.*

Compréhension

1. *Quelle est l'origine de l'obsession de M. Sacrement ? Quel intérêt trouvez-vous à cette précision ?*
2. *Comment se manifeste cette obsession ? Distinguez les étapes successives. Pouvez-vous y relever une progression ?*
3. *En quoi la quête des Palmes académiques se différencie-t-elle de celle de la Légion d'honneur?*
4. *Sur quel sujet portent toutes les brochures écrites par Sacrement ? L'époque où le conte a été écrit (nov. 1883) permet-elle de l'expliquer ?*
5. *Pourquoi la suggestion que fait Sacrement à sa femme d'en parler au député Rosselin est-elle imprudente ?*
6. *À quel moment Sacrement a-t-il des raisons de reprendre espoir ?*
7. *Pourquoi Rosselin le fait-il charger d'une mission dans diverses bibliothèques de France : a) selon Sacrement ? b) en réalité ?*
8. *Pourquoi le récit du retour inopiné de Sacrement à Rouen est-il présenté de son point de vue à lui ?*
9. *Quels détails devraient ouvrir les yeux de Sacrement quand il rentre chez lui ?*
10. *En quoi consiste l'habileté de Mme Sacrement? À quel moment culmine-t-elle ?*
11. *Pourquoi Sacrement se laisse-t-il abuser?*

12. *Pourquoi est-il particulièrement savoureux de voir Sacrement pleurer de joie ?*

Ecriture /Réécriture

13. *À quel temps sont, en général, les verbes dans la première partie du texte (relative à la Légion d'honneur) ? Et dans la suite du texte? Que traduit ce changement?*
14. *Analysez les exclamations de la femme de Sacrement quand elle retrouve son mari (1. 181-182).*
15. *La dernière phrase vous semble-t-elle banale? Quels sous-entendus pouvez-vous lui trouver ?*

LA FICELLE

LA FICELLE1

À *Harry Alis*

coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, for-Sur toutes les routes autour de Goderville, les paysans maient une clameur continue et sauvage que dominait et leurs femmes s'en venaient vers le bourg; car c'était 35 parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine le jour de marché. Les mâles allaient, à pas tranquilles, d'un campagnard en gaieté, ou le long meuglement tout le corps en avant à chaque mouvement de leurs d'une vache attachée au mur d'une maison.

5 longues jambes torsos, déformées par les rudes travaux, Tout cela sentait l'étable, le lait et le fumier, le foin et par la pesée sur la charrue qui fait en même temps mon-la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine ter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des 40 et bestiale, particulière aux gens des champs.

blés qui fait écarter les genoux pour prendre un aplomb Maître1 Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aper-10 campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, çut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauche-comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit corne, économe en vrai Normand, pensa que tout était dessin de fil blanc, gonflée autour de leur torse osseux, 45 bon à ramasser qui peut servir ; et il se baissa pénible-semblait un ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une ment, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le tête, deux bras et deux pieds.

morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler 15 Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un avec soin, quand il remarqua, sur le seuil de sa porte, veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient maître Malandain, le bourrelier2, qui le regardait. Ils les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour 50 avaient eu des affaires3 ensemble au sujet d'un licol4, hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de 20 têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas honte d'être vu ainsi,

par son ennemi, cherchant dans la plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trou-droite et drapée dans un petit châle étriqué, épingle sur 55 vaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte; leur poitrine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc puis il fit semblant de chercher encore par terre quelque collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla vers le mar-25 Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un ché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

bidet

Il se perdit aussitôt dans la foule crierde et lente, agi-2, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, dont elle 60 tée par les interminables marchandages. Les paysans tenait le bord pour atténuer les durs cahots.

tâtaient les vaches, s'en allaient, revenaient, perplexes, Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue toujours dans la crainte d'être mis dedans5, n'osant 30 d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes de boeufs, jamais se décider, épiant l'œil du vendeur, cherchant les hauts chapeaux à longs poils des paysans riches et les sans fin à découvrir la ruse de l'homme et le défaut de la 65 bête.

1. Première publication dans *Le Gaulois* (25 nov. 1883). Repris dans *Miss Harriet* 1. *Maître* : cf. n. 2, p. 101.

(1884).

2. *bourrelier* : artisan spécialiste du travail du cuir.

2. *bidet* : petit cheval.

3. *affaires* : disputes.

4. *licol* : courroie qu'on passe autour du cou des bêtes de somme.

128

5. *mis dedans* : trompés.

129

Les femmes, ayant posé à leurs pieds leurs grands maison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques paniers, en avaient tiré leurs volailles qui gisaient par 100 indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la terre, liées par les pattes, l'oeil effaré, la crête écarlate.

bouche encore pleine et la serviette à la main.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public 70 prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à se décidant au rabais proposé, criaient au client qui contretemps :

s'éloignait lentement :

105 - Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes - les personnes présentes au marché,

- C'est dit, maît' Anthime. J' vous 1' donne.

qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et l'Angélus1

entre - neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir 75 sonnait midi, ceux qui demeuraient trop loin se répan-noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'af-dirent dans les auberges.

110 faires. On est prié de le rapporter - à la mairie, Chez Jourdain, la grande salle était pleine de man-incontinent1, ou chez maître Fortuné Houlbrèque, de geurs, comme la vaste cour était pleine de véhicules de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilbu-Puis l'homme s'en alla. On entendit encore une fois 80 rys2, carrioles innommables, jaunes de crotte, défor-au loin les battements sourds de l'instrument et la voix mées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs 115 affaiblie du crieur.

brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Alors on se mit à parler de cet événement en énumé-Tout contre les dîneurs attablés, l'immense cheminée, rant les chances qu'avait maître Houlbrèque de retrou-pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le ver ou de ne pas retrouver son portefeuille.

85 dos de la rangée de droite. Trois broches tournaient, Et le repas s'acheva.

chargées de poulets, de pigeons et de gigots ; et une 120 On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur parut sur le seuil.

la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumait les gaietés, Il demanda :
mouillait les bouches.

- Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici?

90 Toute l'aristocratie de la charrue mangeait là, chez Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, maît' Jourdain, aubergiste et maquignon³, un malin qui 125 répondit :

avait des écus.

- Me v'là.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de Et le brigadier reprit :

cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et

- Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la complai-95 ses ventes. On prenait des nouvelles des récoltes. Le sance de m'accompagner à la mairie. M. le maire vou-temps était bon pour les verts⁴, mais un peu mucre⁵ pour 130 draît vous parler.

les blés.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit Tout à coup, le tambour roula, dans la cour, devant la verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant : 135 - Me v'là, me v'là.

1. *Angélu*s : sonnerie de cloches appelant à la prière, le matin, à midi et le soir (cf. le célèbre tableau de Millet).

2. *tilbury* : cabriolet léger et découvert.

3. *maquignon* : marchand de chevaux.

4. *verts* : herbages.

incontinent : aussitôt.

5. *mucre* : humide.

130

131

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

L A F I C E L L E

Et il suivit le brigadier.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

- Si on peut dire!... Si on peut dire... des menteries Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le comme ça pour dénaturer¹ un honnête homme ! Si on notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pom-175 peut dire !...

peuses.

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

140 - Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et sou-ramasser, sur la route de Beuzeville, le portefeuille perdu tint son affirmation. Il s'injurièrent une heure durant.

par maître Houlbrèque, de Manneville.

On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré 180 trouva rien sur lui.

déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya en le préve-145 pourquoi.

nant qu'il allait aviser le parquet² et demander des

- Mé, mé, j'ai ramassé çu portefeuille ?

ordres.

- Oui, vous-même.

La nouvelle s'était répandue. À sa sortie de la mairie,

- Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu 185 le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse connaissance.

ou goguenarde³, mais où n'entrait aucune indignation.

150 - On vous a vu.

Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. On ne le

- On m'a vu, mé? Qui ça qui m'a vu?

crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances,

- M. Malandain, le bourrelier.

190 recommençant sans fin son récit et ses protestations, Alors le vieux se rappela, comprit et, rougissant de montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il colère :

n'avait rien.

155 - Ah! I m'a vu, çu manant¹! I m'a vu ramasser c'te On lui disait :

ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

- Vieux malin, va !

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit 195 Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être bout de corde.

pas cru, ne sachant que faire, et contant toujours son histoire.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec 160 - Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauche-trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le corne, que M. Malandain, qui est un homme digne de 200 bout de corde ; et tout le long du chemin il parla de son foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

aventure.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour Le soir, il fit une

tournée dans le village de Bréauté, attester s'on honneur, répétant :

afin de la dire à tout le monde. Il ne rencontra que des 165 - C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte incroyables.

vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut², 205 Il en fut malade toute la nuit.

je l' répète.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Le maire reprit :

- Après avoir ramassé l'objet, vous avez même 170 encore cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

1. *dénaturer* : calomnier, c'est-à-dire faire passer pour ce qu'il n'est pas par nature.

2. *le parquet* : la justice.

1. *manant* : paysan grossier.

3. *goguenarde* : moqueuse.

2. *salut* : salut éternel, au sens religieux du terme.

132

133

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

L A F I C E L L E

Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Unmaquignon de Montivilliers lui cria :

Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître

- Allons, allons, vieille pratique¹, je la connais, ta Houlbrèque, de Manneville.

ficelle !

210 Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet 245
Hauchecorne balbutia :

sur la route ; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté

- Puisqu'on l'a retrouvé, çu portafeuille !

à la maison et donné à son patron.

Mais l'autre reprit :

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hauche-

- Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve et y en a un corne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et qui r'porte. Ni vu ni connu, je t'embrouille.

215 commença à narrer son histoire complétée du dénoue-250 Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On ment. Il triomphait.

l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

- C qui m' faisait deuill, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous ; mais c'est la menterie. Y a rien Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

qui vous nuit comme d'être en réprobation

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des 2 pour une

255 moqueries.

220 menterie.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens capable, avec sa finauderie de Normand, de faire ce dont qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant.

on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon Il arrêta des inconnus pour la leur dire. Maintenant, il 260 tour. Son innocence lui apparaissait confusément 225 était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisan-il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.

ter en l'écoutant. On ne paraissait pas convaincu. Il lui Alors il recommença à conter l'aventure, en allon-semblait sentir des propos

derrière son dos.

geant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de 265 raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des 230 Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait son cas.

dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins voyant passer. Pourquoi?

que sa défense était plus compliquée et son argumenta-Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas 270 tion plus subtile.

235 achever et, lui jetant une tape dans le creux de son

- Ça, c'est des raisons d' menteux, disait-on derrière ventre, lui cria par la figure : «Gros malin, va!» Puis il son dos.

tourna les talons.

Il le sentait, se rongait les sangs, s'épuisait en efforts Maître Hauchecorne demeura interdit³ et de plus en inutiles.

plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé «gros malin»?

275 Il dépérissait à vue d'œil.

240 Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jourdain, Les plaisants maintenant lui faisaient conter «la il se remit à expliquer l'affaire.

Ficelle» pour s'amuser, comme on fait conter sa bataille 1. *faisait deuil* : faisait de la peine.

2. *être en réprobation* : être l'objet de la réprobation, ou blâme de tous.

1. *pratique* : malin.

3. *interdit* : stupéfait.

134

135



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA FICELLE

au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

280 Vers la fin de décembre, il s'alita.

Compréhension

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répé-1. *Qu'est-ce qui souligne la banalité de l'incident de la ficelle?*

tant :

Quel détail cependant peut faire penser qu'il aura une suite?

- Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t nez, la voila, 1. *Quels détails soulignent l'opulence de l'aubergiste et de ses 285 m'sieu le maire.*

clients ?

3. *Sommes-nous surpris que le brigadier de gendarmerie inter-pelle maître Hauchecome?*

4. Qu'est-ce qui rend vraisemblable l'accusation de Malandain?

5. Pourquoi personne ne croit maître Hauchecorne ?

6. Comment s'exprime la satisfaction de maître Hauchecorne, une fois que le portefeuille a été retrouvé ?

7. Comment est préparée la dernière péripétie (7. 221 à 252) ? Distinguez différents moments.

8. Par quelles étapes successives passe maître Hauchecorne jusqu'à sa mort?

Ecriture /Réécriture

9. Quels détails pittoresques pouvez-vous relever dans la description des paysans (1. 1 à 14)? Quel est leur effet ?

10. Comment s'ordonne la description du cortège (1. 1 à 24) ? Que peut-on en conclure?

11. Quels détails ébauchent une personnification des véhicules (1. 77 à 82) ?

12. Analysez l'expression «une aristocratie de la charrue» (1. 90).

En quoi consiste sa saveur?

13. Relevez les différentes notations (couleurs, odeurs, fruits) dans la description du marché. Quelle impression d'ensemble s'en 14. A quoi tient l'ambiguïté de l'expression «je la connais, ta ficelle» (1. 243-244)?

15. Sur quel effet repose la fin du conte ?

Vendeuses de paniers en osiers.

16. L'histoire est-elle comique ou tragique?

17. En utilisant vos souvenirs de lecture (notamment de romans policiers), imaginez une histoire où un acte ou une parole banale peuvent faire soupçonner de crime un innocent.

LE VIEUX

LE VIEUX

montrait cette physionomie sauvage et brute qu'ont 1
souvent les faces des paysans.

Un tiède soleil d'automne tombait dans la cour de 35 L'homme
demanda :

ferme, par-dessus les grands hêtres des fossés. Sous le

- Comment qu'y va?

gazon tondu par les vaches, la terre, imprégnée de pluie La femme
répondit :

récente, était moite, enfonçait sous les pieds avec un

- M'sieu le curé dit que c'est la fin, qu'il n' passera 5 bruit d'eau; et les
pommiers chargés de pommes point la nuit.

semaient leurs fruits d'un vert pâle, dans le vert foncé de 40 Ils
entrèrent tous deux dans la maison.

l'herbage.

Après avoir traversé la cuisine, ils pénétrèrent dans la Quatre jeunes
génisses paissaient, attachées en ligne, chambre, basse, noire, à peine
éclairée par un carreau, et meuglaient par moments vers la maison ;
les volailles devant lequel tombait une loque d'indienne1 normande.

10 mettaient un mouvement coloré sur le fumier, devant Les grosses
poutres du plafond, brunies par le temps, l'étable, et grattaient,
remuaient, caquetaient, tandis que 45 noires et enfumées, traversaient
la pièce de part en part, les deux coqs chantaient sans cesse,
cherchaient des portant le mince plancher du grenier, où couraient,
jour vers pour leurs poules qu'ils appelaient d'un glousse-et nuit, des
troupeaux de rats.

ment vif.

Le sol de terre, bossue, humide, semblait gras, et, 15 La barrière de
bois s'ouvrit; un homme entra, âgé de dans le fond de l'appartement,
le lit faisait une tache quarante ans peut-être, mais qui semblait vieux
de 50 vaguement blanche. Un bruit régulier, rauque, une respiration

deux, râlant, sifflant, avec un gargouillement soixante, ridé, tordu, marchant à grands pas lents, alourdi d'eau comme celui que fait une pompe brisée, partait de dis par le poids de lourds sabots pleins de paille. Ses bras la couche enténébrée où agonisait un vieillard, le père longs pendaient des deux côtés du corps. Quand il de la paysanne.

20 approcha de la ferme, un roquet2 jaune, attaché au pied 55 L'homme et la femme s'approchaient et regardèrent d'un énorme poirier, à côté d'un baril qui lui servait de le moribond, de leur œil placide et résigné.

niche, remua la queue, puis se mit à japper en signe de Le gendre placide :

joie. L'homme cria :

- C'te fois, c'est fini; i n'ira pas seulement à la nuit.

- À bas, Finot!

La fermière reprit :

25 Le chien se tut.

60 - C'est d'puis midi qu'i gargotte Une paysanne sortit de la maison. Son corps osseux, 2 comme ça.

Puis ils se turent. Le père avait les yeux fermés, le large et plat, se dessinait sous un caraco3 de laine qui visage couleur de terre, si sec qu'il semblait en bois. Sa serrait la taille. Une jupe grise, trop courte, tombait jus-bouche entrouverte laissait passer son souffle clapotant qu'à la moitié des jambes, cachées en des bas bleus, et et dur ; et le drap de toile grise se soulevait sur la poi-30 elle portait aussi des sabots pleins de paille. Un bonnet 65 trine à chaque aspiration.

blanc, devenu jaune, couvrait quelques cheveux collés Le gendre, après un long silence, prononça : au crâne, et sa figure brune, maigre, laide, édentée,

- Y a qu'à le quitter finir3. J'y pouvons rien. Tout 1. Première publication dans *Le Gaulois* (6 janvier 1884). Repris dans les *Contes du jour et de la nuit* (1885).

1. *indienne* : cotonnade imprimée dans le style des étoffes indiennes.

2. *roquet* : petit chien hargneux.

2. *gargotte* : terme normand pour *gargouille*.

3. *caraco* : blouse longue et flottante portée autrefois par les paysannes.

3. *le quitter finir* : le laisser mourir.

138

139

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LE VIEUX

d' même c'est dérangeant pour les cossards la pointe de son couteau un peu de beurre salé au fond 1, vu

F temps qu'est bon, qu'il faut r'piquer d'main.

100 d'un pot de terre brune, l'étendit sur son pain, qu'il se 70 Sa femme parut inquiète à cette pensée. Elle réfléchit mit à manger lentement, comme il faisait tout.

quelques instants, puis déclara :

Et il traversa la cour, apaisa le chien, qui se remettait

- Puisqu'i va passer, on l'enterrera pas avant samedi ; à japper, sortit sur le chemin qui longeait son fossé, et s'éloigna dans la direction de Tourville.

t'auras ben d'main pour les cossards.

Le paysan méditait; il dit :

105 Restée seule, la femme se mit à la besogne. Elle 75 - Oui, mais demain qui faudra qu'invite pour l'imu-découvrit la huche¹ à la farine, et prépara la pâte aux nation², que j' nai ben pour cinq ou six heures à aller de douillons. Elle la pétrissait longuement, la tournant et la Tourville à Manetot³ chez tout le monde.

retournant, la maniant, l'écrasant, la broyant. Puis elle La femme, après avoir médité deux ou trois minutes, en fit une grosse boule d'un blanc jaune, qu'elle laissa prononça :

110 sur le coin de la table.

80 - I n'est seulement point trois heures, qu' tu pourrais commencer la tournée anuit

Alors elle alla chercher les pommes et, pour ne point 4 et faire tout 1' côté de

blessier l'arbre avec la gaule, elle grimpa dedans au Tourville. Tu peux ben dire qu'il a passé, puisqu'i n'en a moyen d'un escabeau. Elle choisissait les fruits avec pas quasiment pour la relevée5.

soin, pour ne prendre que les mûrs, et les entassait dans L'homme demeura quelques instants perplexe, pesant 115 son tablier.

85 les conséquences et les avantages de l'idée. Enfin il Une voix l'appela du chemin :

déclara :

- Ohé, Madame Chicot!

- Tout d' même, j'y vas.

Elle se retourna. C'était un voisin, maître Osime Il allait sortir ; il revint et, après une hésitation : Favet, le maire, qui s'en allait fumer ses terres, assis, les

- Pisque t'as point d'ouvrage, loche6 des pommes à 90 cuire, et pis tu feras quatre douzaines de douillons 120 jambes pendantes, sur le tombereau d'engrais. Elle se 7 pour

ceux qui viendront à l'imunation, vu qu'i faudra se retourna, et répondit :

réconforter. T'allumeras le four avec la bourrée

- Que qu'y a pour vot' service, maît' Osime?

8 qu'est

sous 1' hangar au pressoir. Elle est sèque.

- Et le pé, où qui n'en est?

Et il sortit de la chambre, rentra dans la cuisine, Elle cria :

95 ouvrit le buffet, prit un pain de six livres, en coupa soi-même - Il est quasiment passé. C'est samedi l'inhumation, à l'usage d'une tranche, recueillit dans le creux de sa sept heures, vu les cossards qui pressent.

main les miettes tombées sur la tablette, et se les jeta Le voisin répliqua :

dans la bouche pour ne rien perdre. Puis il enleva avec

- Entendu. Bonne chance ! Portez-vous bien.

Elle répondit à sa politesse :

130 -Merci, et vous d' même.

Puis elle se remit à cueillir ses pommes.

Aussitôt qu'elle fut rentrée, elle alla voir son père, 1. *cossards* : colzas (patois normand).

2. *inhumation* : inhumation.

s'attendant à le trouver mort. Mais dès la porte elle dit-3. *Manetot* : localité imaginaire.

4. *aujourd'hui* : aujourd'hui.

5. *pour la relevée* : jusqu'à la fin de l'après-midi.

6. *loche* : secoue pour faire tomber.

7. *douillons* : pâtisserie normande, faite de pommes enrobées de pâte et cuites au 1. *huche* : grand coffre à bois.

four.

1. *quasiment passé* : pour ainsi dire mort.

8. *bourrée* : petit bois pour allumer le feu.

140

141

LE VIEUX

tingua son râle bruyant et monotone, et jugeant inutile Son beau-père vivait encore. Il secoua sa femme, inquiet 135 d'approcher du lit pour ne point perdre de temps, elle de la résistance du vieux.

commença à préparer les douillons.

175 - Dis donc, Phémie, i n' veut point finir. Que qu' tu Elle enveloppait les fruits, un à un, dans une mince frais, té ?

feuille de pâte, puis les alignait au bord de la table.

Il la savait de bon conseil.

Quand elle eut fait quarante-huit boules, rangées par Elle répondit :

140 douzaines l'une devant l'autre, elle pensa à préparer le

- I n' passera point l'jour, pour sûr. N'y a point n'a souper, et elle accrocha sur le feu sa marmite, pour faire 180 craindre. Pour lors que l' maire n'opposera pas qu'on cuire les pommes de terre ; car elle avait réfléchi qu'il l'enterre tout de même demain, vu qu'on l'a fait pour était mutile d'allumer le four, ce jour-là même, ayant maître Renard le pé, qu'a trépassé juste aux semences.

encore le lendemain tout entier pour terminer les prépa-Il fut convaincu par l'évidence du raisonnement; et il partit aux champs.

145 ratifs.

185 Sa femme fit cuire les douillons, puis accomplit toutes Son homme rentra vers cinq heures. Dès qu'il eut les besognes de la ferme.

franchi le seuil, il demanda :

À midi, le vieux n'était point mort. Les gens de jour-

- C'est-il fini?

née loués pour le repiquage des cossards vinrent en

- Point encore : ça gargouille toujours.

groupe considérer l'ancien qui tardait à s'en aller. Cha-150 Ils allèrent voir. Le vieux était absolument dans le 190 cun dit son mot, puis ils repartirent dans les terres.

même état. Son souffle rauque, régulier comme un mou-

À six heures, quand on rentra, le père respirait vement d'horloge, ne s'était ni accéléré ni ralenti. Il encore. Son gendre, à la fin, s'effraya.

revenait de seconde en seconde, variant un peu de ton,

- Que qu' tu frais, à c'te heure, té, Phémie?

suivant que l'air entraît ou sortait de la poitrine.

Elle ne savait non plus que résoudre. On alla trouver 155 Son gendre le regarda, puis il dit : 195 le maire. Il promit qu'il fermerait les yeux et autoriserait

- I finira sans qu'on y pense, comme une chandelle.

l'enterrement le lendemain.

Ils rentrèrent dans la cuisine et, sans parler, se mirent L'officier de santé¹, qu'on alla voir, s'engagea aussi, à souper. Quand ils eurent avalé leur soupe, ils man-pour obliger maître Chicot, à antidater le certificat de gèrent encore une tartine de beurre, puis, aussitôt les décès. L'homme et la femme rentrèrent tranquilles.

160 assiettes lavées, rentrèrent dans la chambre de l'agoni-200 Ils se couchèrent et s'endormirent comme la veille, sant.

mêlant leurs souffles sonores au souffle plus faible du vieux.

La femme, tenant une petite lampe à mèche fumeuse, la promena devant le visage de son père. S'il n'avait pas Quand ils s'éveillèrent, il n'était point mort.

respiré, on l'aurait cru mort assurément.

Alors, ils furent atterrés. Ils restaient debout, au che-165 Le lit des deux paysans était caché à l'autre bout de la 205 vet du père, le considérant avec méfiance, comme s'il chambre, dans une espèce d'enfoncement. Ils se cou-avait voulu leur jouer un vilain tour, les tromper, les chèrent sans dire un mot, éteignirent la lumière, fer-contrarier par plaisir, et ils lui en voulaient surtout du mèrent les yeux ; et bientôt deux ronflements inégaux, temps qu'il leur faisait perdre.

l'un plus profond, l'autre plus aigu, accompagnèrent le 170 rôle ininterrompu du mourant.

Les rats couraient dans le grenier.

1. *officier de santé* : praticien autorisé jusqu'en 1892 à exercer la médecine sans Le mari s'éveilla dès les premières pâleurs du jour.

avoir le titre de docteur.

142

143

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LE VIEUX

Le gendre demanda :

jetaient un seul coup d'oeil de la fenêtre qu'on avait 210 - Qué que j'allons faire?

ouverte.

Elle n'en savait rien; elle répondit :

Mme Chicot expliquait l'agonie :

- C'est-i contrariant, tout d' même!

- Vlà deux jours qu'il est comme ça, ni plus ni On ne pouvait maintenant prévenir tous les invités, 250 moins, ni plus haut ni plus bas. Dirait-on point une qui allaient arriver sur l'heure. On résolut de les pompe qu'a pu d'iau?

215 attendre, pour leur expliquer la chose.

Quand tout le monde eut vu l'agonisant, on pensa à la Vers sept heures moins dix, les premiers apparurent.

collation; mais comme on était trop nombreux pour Les femmes en noir, la tête couverte d'un grand voile, tenir dans la cuisine, on sortit la table devant la porte.

s'en venaient d'un air triste. Les hommes, gênés dans 255 Les quatre douzaines de douillons, dorés, appétissants, leur veste de drap, s'avançaient plus délibérément, deux tiraient les yeux, disposés dans deux grands plats. Cha-220 par deux, en devisant des affaires.

cun avançait le bras pour prendre le sien, craignant qu'il Maître Chicot et sa femme, effarés, les reçurent en se n'y en eût pas assez. Mais il en resta quatre.

désolant; et tous deux, tout à coup, au même moment, Maître Chicot, la bouche pleine, prononça : en abordant le premier groupe, se mirent à pleurer. Ils 260 - S'i nous véyait, 1' pé, ça lui ferait deuil. C'est li qui expliquaient l'aventure, contaient leur embarras, les aimait d' son vivant.

225 offraient des chaises, se remuaient, s'excusaient, vou-Un gros paysan jovial déclara :

laient prouver que tout le monde aurait fait comme eux,

- I n'en mangera pu, à c't' heure. Chacun son tour.

parlaient sans fin, devenus brusquement bavards à ne Cette réflexion, loin d'attrister les invités, sembla les laisser personne leur répondre.

265 réjouir. C'était leur tour, à eux, de manger des boules.

Ils allaient de l'un à l'autre :

Mme Chicot, désolée de la dépense, allait sans cesse 230 - Je l'aurions point cru; c'est point croyable qu'il au cellier chercher du cidre. Les brocs se suivaient et se vidaient coup sur coup. On riait maintenant, on parlait aurait duré comme ça !

fort, on commençait à crier comme on crie dans les Les invités interdits, un peu déçus, comme des gens 270 repas.

qui manquent une cérémonie attendue, ne savaient que Tout à coup une vieille paysanne qui était restée près faire, demeuraient assis ou debout. Quelques-uns vou-du moribond, retenue par une peur avide de cette chose 235 lurent s'en aller. Maître Chicot les retint.

qui lui arriverait bientôt à elle-même, apparut à la

- J'allons casser une croûte tout d' même. J'avions fenêtre et cria d'une voix aiguë :

fait des douillons ; faut bien en profiter.

275 - Il a passé ! Il a passé !

Les visages s'éclairèrent à cette pensée. On se mit à Chacun se tut. Les

femmes se levèrent vivement pour causer à voix basse. La cour peu à peu s'emplissait; les aller voir.

240 premiers venus disaient la nouvelle aux nouveaux arri-Il était mort, en effet. Il avait cessé de râler. Les vants. On chuchotait, l'idée de douillons égayant tout le hommes se regardaient, baissaient les yeux, mal à leur monde.

280 aise. On n'avait pas fini de mâcher les boules. Il avait Les femmes entraient pour regarder le mourant. Elles mal choisi son moment, ce gredin-là.

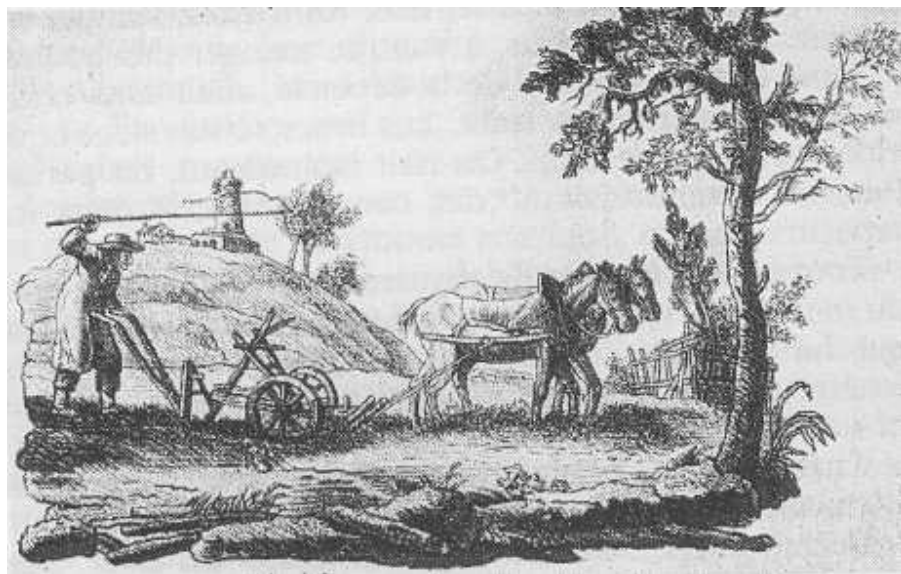
se signaient¹ auprès du lit, balbutiaient une prière, res-Les Chicot, maintenant, ne pleuraient plus. C'était 245 sortaient. Les hommes, moins avides de ce spectacle, uni, ils étaient tranquilles. Ils répétaient :

- J' savions bien qu' ça n' pouvait point durer. Si 285 seulement il avait pu s' décider c'te nuit, ça n'aurait point fait tout ce dérangement.

1. se *signaient* : faisaient le signe de croix.

144

145



LE VIEUX

N'importe, c'était fini. On l'enterrerait lundi, voilà tout, et on remangerait des douillons pour l'occasion.

Les invités s'en allèrent, en causant de la chose, *Compréhension*

290 contents tout de même d'avoir vu ça et aussi d'avoir cassé une croûte.

1. *Comment nous sont présentés les deux paysans (l'homme et la femme) ? Et quand l'homme et la femme furent demeurés tout seuls, face à face, elle dit, la figure contractée par (1. 15 à 34)?*

l'angoisse :

2. *Quelle circonstance inquiète surtout les deux paysans ?*

295 - Faudra tout d' même r'cuire quatre douzaines de boules! Si seulement il avait pu s' décider c'te nuit!

3. *Quels détails traduisent la parcimonie et même l'avarice des paysans ?* Et le mari, plus résigné, répondit :

paysans ? En quoi cette avarice est-elle à l'origine même de l'histoire racontée ?

- Ça n' serait pas à r'faire tous les jours.

4. *Quels sentiments traduisent les premiers mots du paysan à son retour (1. 148)?*

5. *Comment caractériseriez-vous l'attitude des deux paysans devant la mort ?*

6. *Précisez les sentiments successifs des paysans devant la prolongation de l'agonie?*

7. *En quoi la situation est-elle paradoxale ?*

8. *Que pensez-vous des réactions des invités quand ils apprennent que le vieux n 'est pas mort ?*

9. *Comment évolue la situation depuis l'arrivée des premiers invités jusqu'au banquet final? Tentez d'en préciser les paliers.*

10. *Comment est traduite la dureté de cœur des Chicot ?*

Ecriture, /Réécriture

11. *Relevez les différentes notations (lumière, couleurs, odeurs, fruits) dans la description de la cour de la ferme (7. 1 à 14). Quel en est l'effet ?*

12. *En quoi le dialogue des lignes 122 à 130 est-il plaisant ?*

13. *Quels sens peut-on donner à l'expression «i n' veut point finir.» (7. 175)?*

Labourage avec des chevaux. Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.

14. *Sur quel ton est prononcé « Il a passé ! Il a passé ! » (1. 275) ?*

Quels sentiments traduit cette expression ?

15. *« Il était mort, en effet. » (1. 278) : est-ce là une phrase banale ?*

Tentez de préciser sa valeur.

16. *L'apostrophe «ce gredin-là» (1. 281) est-elle seulement péjo-rative ?*

146

147



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

17. En quoi le double commentaire final (1. 295 à 298) est-il parti-LE PROTECTEUR1

culièrement incongru ?

18. *Supposez que le vieux ait gardé toute sa lucidité jusqu'à la fin* Il n'aurait jamais rêvé une fortune si haute ! Fils d'un *fin* : imaginez, en une sorte de monologue intérieur, les réflexions huissier de province, Jean Marin était venu, comme tant qu'il se fait à propos de tout ce qui se passe autour de lui.

d'autres, faire son droit au quartier latin. Dans les différentes brasseries qu'il avait successivement fréquentées, il était devenu l'ami de plusieurs étudiants bavards qui crachaient de la politique en buvant des bocks. Il s'éprit d'admiration pour eux et les suivit avec obstination, de café en café, payant même leurs consommations quand il avait de l'argent.

10 Puis il se fit avocat et plaida des causes qu'il perdit.

Or, voilà qu'un matin, il apprit dans les feuilles qu'un de ses anciens camarades du quartier venait d'être élu député.

Il fut de nouveau son chien fidèle, l'ami qui fait les 15 corvées, les démarches, qu'on envoie chercher quand on a besoin de lui et avec qui on ne se gêne point. Mais il arriva par aventure parlementaire que le député devint ministre ; six mois après Jean Marin était nommé conseiller d'État².

20 Il eut d'abord une crise d'orgueil à en perdre la tête. Il allait dans les rues pour le plaisir de se montrer comme si on eût pu deviner sa position rien qu'à le voir. Il trouvait le moyen de dire aux marchands chez qui il entrait, aux vendeurs de journaux, même aux cochers de 25 fiacre, à propos des choses les plus insignifiantes :

- Moi qui suis conseiller d'État...

Puis il éprouva, naturellement, comme par suite de sa dignité, par nécessité professionnelle, par devoir d'homme puissant et généreux, un impérieux besoin de 30 protéger. Il offrait son appui à tout le monde, en toute occasion, avec une inépuisable générosité.

Quand il rencontrait sur les boulevards³ une figure de 1. Première publication dans *Gil Bios* (5 février 1884). Repris dans *Toine* (1886).

2. *conseiller d'État* : membre du conseil d'État, la plus haute juridiction administrative, qui est aussi consultée sur la rédaction des lois.

3. *les boulevards* : les grands boulevards du quartier de l'Opéra.

Photographie Bibliothèque Nationale, Paris.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LE PROTECTEUR

connaissance, il s'avavançait d'un air ravi, prenait les

- Oh! oui, monsieur, c'est bien désagréable lorsqu'on mains, s'informait de la santé, puis, sans attendre les ne vient à Paris que pour quelques jours.

35 questions, déclarait :

70 - Ah! vous êtes de province?

- Vous savez, moi, je suis conseiller d'État et tout à

- Oui, monsieur, je ne suis ici qu'en passant.

votre service. Si je puis vous être utile à quelque chose,

- En effet, c'est très désagréable d'avoir de la pluie pour quelques jours passés dans la capitale. Nous autres, usez de moi sans vous gêner. Dans ma position on a le fonctionnaires, qui demeurons ici toute l'année, nous bras long.

75 n'y songeons guère.

40 Et alors il entra dans les cafés avec l'ami rencontré L'abbé ne répondait pas. Il regardait la rue où l'averse pour demander une plume, de l'encre et une feuille de tombait moins pressée. Et soudain, prenant une résolu-papier à lettre : «Une seule, garçon, c'est pour écrire tion, il releva sa soutane

une lettre de recommandation. »

1 comme les femmes relèvent

leur robe pour passer les ruisseaux.

Et il en écrivait des lettres de recommandation, dix, 80 M. Marin, le voyant partir, s'écria : 45 vingt, cinquante par jour. Il en écrivait au café Améri-

- Vous allez vous faire tremper, monsieur l'abbé.

cain, chez Bignon, chez Tortoni, à la Maison-Dorée, au Attendez encore quelques instants, ça va cesser.

café Riche, au Helder, au café Anglais, au Napolitain¹, Le bonhomme indécis s'arrêta, puis il reprit : partout, partout. Il en écrivait à tous les fonctionnaires

- C'est que je suis très pressé. J'ai un rendez-vous de la République, depuis les juges de paix jusqu'aux 50 ministres. Et il était heureux, tout à fait heureux.

85 urgent.

M. Marin semblait désolé.

- Mais vous allez être positivement traversé. Peut-on Un matin comme il sortait de chez lui pour se rendre vous demander dans quel quartier vous allez?

au Conseil d'État², la pluie se mit à tomber. Il hésita à Le curé paraissait hésiter, puis il prononça : prendre un fiacre, mais il n'en prit pas, et s'en fut à pied, 90 - Je vais du côté du Palais-Royal.

par les rues.

- Dans ce cas, si vous le permettez, monsieur l'abbé, 55 L'averse devenait terrible, noyait les trottoirs, inon-je vais vous offrir l'abri de mon parapluie. Moi, je vais au dait la chaussée. M. Marin fut contraint de se réfugier Conseil d'État. Je suis conseiller d'État.

sous une porte. Un vieux prêtre était déjà là, un vieux Le vieux prêtre leva le nez et regarda son voisin, puis prêtre à cheveux blancs. Avant d'être conseiller d'État, 95 déclara :

M. Marin n'aimait point le clergé. Maintenant il le trai-

- Je vous remercie beaucoup, monsieur, j'accepte 60 tait avec considération depuis qu'un cardinal l'avait avec plaisir.

consulté poliment sur une affaire difficile. La pluie tom-Alors M. Marin prit son bras et l'entraîna. Il le diri-bait en inondation, forçant les deux hommes à fuir jus-geait, le surveillait, le conseillait :

qu'à la loge du concierge pour éviter les éclaboussures.

100 - Prenez garde à ce ruisseau, monsieur l'abbé. SurM. Marin, qui éprouvait toujours la démangeaison de tout méfiez-vous des roues des voitures ; elles vous écla-65 parler pour se faire valoir, déclara : bousent quelquefois des pieds à la tête. Faites attention

- Voici un bien vilain temps, monsieur l'abbé.

aux parapluies des gens qui passent. Il n'y a rien de plus Le vieux prêtre s'inclina :

1. Tous les cafés à la mode énumérés ici étaient situés sur les boulevards.

1. *soutane* : sorte de robe noire, longue et boutonnée par devant, qui était autrefois 2. *Conseil d'État* : il est situé précisément place du Palais-Royal.

la tenue ordinaire des ecclésiastiques.

150

151

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LE PROTECTEUR

dangereux pour les yeux que le bout des baleines. Les 145 que, grâce à moi, votre affaire ira comme sur des rou-105 femmes surtout sont insupportables ; elles ne font atten-lettes.

tion à rien et vous plantent toujours en pleine figure les Ils arrivaient au Conseil d'État. M. Marin fit monter le pointes de leurs ombrelles ou de leurs parapluies. Et prêtre dans son cabinet, lui offrit un siège, l'installa jamais elles ne se dérangent pour personne. On dirait devant le feu, puis prit place lui-même devant la table, que la ville leur appartient. Elles régneront sur le trottoir et 150 et se mit à écrire :

110 dans la rue. Je trouve, quant à moi, que leur éducation a

«Mon cher collègue, permettez-moi de vous

été fort négligée.

recommander de la façon la plus chaude un vénérable Et M. Marin se mit à rire.

ecclésiastique des plus dignes et des plus méritants, Le curé ne répondait pas. Il allait, un peu voûté, choi-M. l'abbé...»

sisant avec soin les places où il posait le pied pour ne 155 Il s'interrompit et demanda :

115 crotter ni sa chaussure, ni sa soutane.

- Votre nom, s'il vous plaît?

M. Marin reprit :

- L'abbé Ceinture.

- C'est pour vous distraire un peu que vous venez à M. Marin se remit à écrire :

Paris, sans doute?

«M. l'abbé Ceinture, qui a besoin de vos bons offices Le bonhomme répondit :

160 pour une petite affaire dont il vous parlera.

120 - Non, j'ai une affaire.

«Je suis heureux de cette circonstance, qui me per-

- Ah ! Est-ce une affaire importante ? Oserais-je vous met, mon cher collègue...»

demander de quoi il s'agit? Si je puis vous être utile, je Et il termina par les compliments d'usage.

me mets à votre disposition.

Quand il eut écrit les trois lettres, il les remit à son Le curé paraissait embarrassé. Il murmura : 165 protégé qui s'en alla après un nombre infini de protesta-125 - Oh! c'est une petite affaire personnelle. Une petite tions.

difficulté avec... avec mon évêque. Cela ne vous intéres-serait pas. C'est une... une affaire d'ordre inté-M. Marin accomplit sa besogne, rentra chez lui, passa rieur... de... de... matière ecclésiastique.

la journée tranquillement, dormit en paix, se réveilla M. Marin s'empessa :

enchanté et se fit apporter les journaux.

130 - Mais c'est justement le Conseil d'État qui règle ces 1 70 Le premier qu'il ouvrit était une feuille radicale¹. Il choses-là. Dans ce cas, usez de moi.

lut :

- Oui, monsieur, c'est aussi au Conseil d'État que je

«Notre clergé et nos fonctionnaires.

vais. Vous êtes mille fois trop bon. J'ai à voir M. Lere-

«Nous n'en finirons pas d'enregistrer les méfaits du père et M. Savon, et aussi peut-être M. Petitpas.

clergé. Un certain prêtre, nommé Ceinture, convaincu 135 M. Marin s'arrêta net.

175 d'avoir conspiré contre le mouvement existant, accusé

- Mais ce sont mes amis, monsieur l'abbé, mes meil-d'actes indignes que nous n'indiquerons même pas, leurs amis, d'excellents collègues, des gens charmants.

soupçonné en outre d'être un ancien jésuite² métamor-Je vais vous recommander à tous les trois, et chaude-phosé en simple prêtre, cassé par un évêque pour des ment. Comptez sur moi.

140 Le curé remercia, se confondit en excuses, balbutia milles actions de grâce.

1. *radicale* : le parti radical, situé alors à l'extrême gauche, était violemment M. Marin était ravi.

anticlérical.

- Ah! vous pouvez vous vanter d'avoir une fière 2. *jésuite* : l'ordre des jésuites, ou Compagnie de Jésus, fut interdit en France par chance, monsieur l'abbé. Vous allez voir, vous allez voir un décret de 1880.

152

153

LE PROTECTEUR

motifs qu'on affirme inavouables, et appelé à Paris pour 180 fournir des explications sur sa conduite, a trouvé un ardent défenseur dans le nommé Marin, conseiller *Compréhension*

d'État, qui n'a pas craint de donner à ce malfaiteur en soutane les lettres de recommandations les plus pressantes pour tous les fonctionnaires républicains, ses col-1. *Comment apparaît la personnalité de Jean Marin (1. 1 à 19)?*

185 lègues.

2. *Quelle critique implicite du régime politique est développée*

« Nous signalons l'attitude inqualifiable de ce conseil-1. 14 à 191
ler d'État à l'attention du ministre...»

3. *Quel est l'intérêt de la précision donnée par Jean Marin au M. Marin se dressa d'un bond, s'habilla, courut chez garçon de café (1. 42-43) ?*

son collègue Petitpas qui lui dit :

4. *Quelle est l'attitude de Jean Marin envers le clergé (1. 58 à 61) ?*

190 - Ah là, vous êtes fou de me recommander ce vieux *En quoi le dépeint-elle ?*

conspirateur.

5. *Quelle est l'attitude du prêtre tout au long de la rencontre avec Et M. Marin, éperdu, bégaya :*

Jean Marin ?

- Mais non... voyez-vous... j'ai été trompé... il avait l'air si brave homme... il m'a joué... il m'a indignement 6. *Quels sont les sentiments de Jean Marin vis-à-vis du prêtre ?*

Est-il vraiment gentil ?

195 joué. Je vous en prie, faites-le condamner sévèrement, très sévèrement. Je vais écrire. Dites-moi à qui il faut 7. *Pourquoi sommes-nous assez surpris d'apprendre que le prêtre écrive pour le faire*

condamner. Je vais trouver le pro-va lui-même au Conseil d'État (1. 132 à 134) ?

cureur général¹ et l'archevêque de Paris, oui l'arche-8. *Quels traits de caractère révèlent les propos de Jean Marin à vêque...*

son collègue Petitpas (1. 192 à 199)⁷

200 Et s'asseyant brusquement devant le bureau de 9. *En quoi l'article du journal (1. 170 à 187) et l'affaire supposée M. Petitpas, il écrit :*

du prêtre sont-ils typiques d'une certaine époque (le conte date de

« Monseigneur, j'ai l'honneur de porter à la connais-1884) ?

sance de Votre Grandeur que je viens d'être victime des intrigues et des mensonges d'un certain abbé Ceinture, 205 qui a surpris ma bonne foi.

Ecriture / Réécriture

« Trompé par les protestations de cet ecclésiastique, j'ai pu »

10. *Une phrase est répétée (1. 19, 26, 36, 93) : quel est l'intérêt de ces répétitions ?*

Puis, quand il eut signé et cacheté sa lettre, il se tourna vers son collègue et déclara :

11. *Quels effets de style soulignent la multitude des lettres de 210 - Voyez-vous, mon cher ami, que cela vous soit un recommandation (1. 44 à 50) ? Que pensez-vous des lieux où elles sont écrites ?*

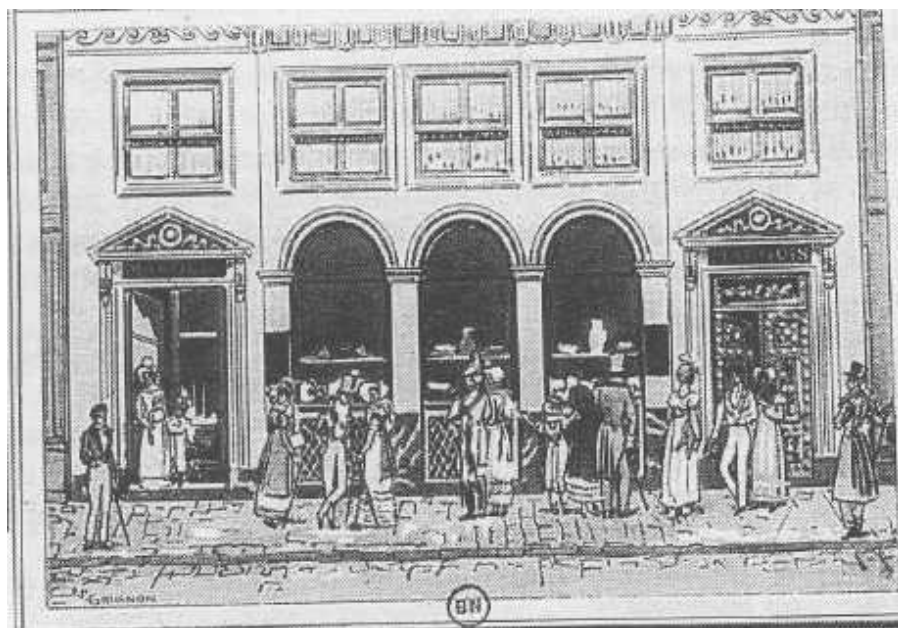
enseignement, ne recommandez jamais personne.

12. *En quoi l'expression « un matin » (1. 51) constitue-t-elle une charnière du texte ? Comment caractériseriez-vous la partie qu'elle introduit par rapport à la précédente (étudiez notamment les temps des verbes) ?*

13. *Quels détails rendent vivante et vraie la rencontre avec le prêtre (1. 51 à 79) ?*

14. « Votre nom, s'il vous plaît ? » (1. 156), demande Jean Marin au 1. procureur général : haut magistrat chargé de la défense des intérêts publics.

prêtre : que souligne cette question ?



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

15. Pourquoi Maupassant cite-t-il les termes mêmes de la lettre de LA PARURE¹

Jean Marin à l'archevêque (1. 202 à 207) ?

16. En quoi la dernière phrase est-elle savoureuse?

C'était une de ces jolies et charmantes filles, nées, comme par une erreur du destin, dans une famille d'em-17. Rédigez la réponse de l'archevêque à Jean Marin.

ployés. Elle n'avait pas de dot, pas d'espérances², aucun moyen d'être connue, comprise, aimée, épousée par un 5 homme riche et distingué ; et elle se laissa marier avec un petit commis du ministère de l'Instruction publique.

Elle fut simple ne pouvant être parée, mais malheureuse comme une déclassée ; car les femmes n'ont point de caste³ ni de race, leur beauté, leur grâce et leur 10 charme leur servant de naissance et de famille. Leur finesse native, leur instinct d'élégance, leur souplesse

d'esprit, sont leur seule hiérarchie, et font des filles du peuple les égales des plus grandes dames.

Elle souffrait sans cesse, se sentant née pour toutes les 15 délicatesses et tous les luxes. Elle souffrait de la pauvreté de son logement, de la misère des murs, de l'usure des sièges, de la laideur des étoffes. Toutes ces choses, dont une autre femme de sa caste ne se serait même pas aper-

çue, la torturaient et l'indignaient. La vue de la petite 20 Bretonne qui faisait son humble ménage éveillait en elle des regrets désolés et des rêves éperdus. Elle songeait aux antichambres muettes, capitonnées avec des ten-tures orientales, éclairées par de hautes torchères⁴ de bronze, et aux deux grands valets en culotte courte qui ²⁵ dorment dans les larges fauteuils, assoupis par la chaleur lourde du calorifère⁵. Elle songeait aux grands salons vêtus de soie ancienne, aux meubles fins portant des bibelots inestimables, et aux petits salons coquets parfu- Une des façades (44, *rue Vivienne*) de l'immeuble du 59, *Passage des Panoramas*, més, faits pour la causerie de cinq heures avec les amis à Paris, dans l'actuel quartier de la Bourse. Gravure de Grignon, Paris, 30 les plus intimes, les hommes connus et recherchés dont *Bibliothèque Nationale, Estampes*.

toutes les femmes envient et désirent l'attention.

1. Première publication dans *Le Gaulois* (17 février 1884). Repris dans les *Contes du jour et de la nuit* (1885).

2. *espérances* : espoirs d'héritage.

3. *caste* : classe sociale en général assez fermée.

4. *torchères* : candélabres.

5. *calorifère* : ancien système de chauffage central.

156

157

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA PARURE

Quand elle s'asseyait, pour dîner, devant la table veuve ; c'est très recherché et on n'en donne pas beau-ronde couverte d'une nappe de

trois jours

coup aux employés. Tu verras là tout le monde officiel.

1, en face de

son mari qui découvrait la souprière en déclarant d'un air Elle le regardait d'un œil irrité, et elle déclara avec 35 enchanté : «Ah! le bon pot-au-feu! Je ne sais rien de 70 impatience :

meilleur que cela...» elle songeait aux dîners fins, aux

- Que veux-tu que je me mette sur le dos pour aller argenteries reluisantes, aux tapisseries peuplant les là?

murailles de personnages anciens et d'oiseaux étranges Il n'y avait pas songé ; il balbutia :

au milieu d'une forêt de féerie ; elle songeait aux plats

- Mais la robe avec laquelle tu vas au théâtre. Elle me 40 exquis servis en des vaisselles merveilleuses, aux galan-75 semble très bien à moi...

teries chuchotées et écoutées avec un sourire de sphinx, Il se tut, stupéfait, éperdu, en voyant que sa femme tout en mangeant la chair Rose d'une truite ou des ailes pleurait. Deux grosses larmes descendaient lentement des coins des yeux vers les coins de la bouche ; il de gélinotte2.

bégaya :

Elle n'avait pas de toilettes, pas de bijoux, rien. Et elle 80 - Qu'as-tu? Qu'as-tu?

45 n'aimait que cela ; elle se sentait faite pour cela. Elle eût Mais, par un effort violent, elle avait dompté sa peine tant désiré plaire, être enviée, être séduisante et recher-et elle répondit d'une voix calme en essuyant ses joues chée.

humides :

Elle avait une amie riche, une camarade de couvent

- Rien. Seulement je n'ai pas de toilette et par qu'elle ne voulait plus aller voir, tant elle souffrait en 85 conséquent je ne peux aller à cette fête. Donne ta carte à 50 revenant. Et elle pleurait pendant des jours entiers, de quelque collègue dont la femme sera mieux nippée que

chagrin, de regret, de désespoir et de détresse.

moi.

Il était désolé. Il reprit :

Or, un soir, son mari entra, l'air glorieux, et tenant à

- Voyons, Mathilde. Combien cela coûterait-il, une la main une large enveloppe.

90 toilette convenable, qui pourrait te servir encore en

- Tiens, dit-il, voici quelque chose pour toi.

d'autres occasions, quelque chose de très simple?

55 Elle déchira vivement le papier et en tira une carte Elle réfléchit quelques secondes, établissant ses imprimée qui portait ces mots :

comptes et songeant aussi à la somme qu'elle pouvait Le ministre de l'Instruction publique et Mme Georges demander sans s'attirer un refus immédiat et une excl-Ramponneau prient M. et Mme Loisel de leur faire 95 mation effarée du commis économe.

l'honneur de venir passer la soirée à l'hôtel du minis-Enfin, elle répondit en hésitant :

6 o tère, le lundi 18 janvier. »

- Je ne sais pas au juste, mais il me semble qu'avec Au lieu d'être ravie, comme l'espérait son mari, elle quatre cents francs je pourrais arriver.

jeta avec dépit l'invitation sur la table, murmurant : Il avait un peu pâli, car il réservait juste cette somme

- Que veux-tu que je fasse de cela?

100 pour acheter un fusil et s'offrir des parties de chasse,

- Mais, ma chérie, je pensais que tu serais contente.

l'été suivant, dans la plaine de Nanterre, avec quelques 65 Tu ne sors jamais, et c'est une occasion, cela, ma belle !

amis qui allaient tirer des alouettes, par là, le J'ai eu une peine infinie

à l'obtenir. Tout le monde en dimanche.

Il dit cependant :

115 - Soit. Je te donne quatre cents francs. Mais tâche d'avoir une belle robe.

1. *de trois jours* : qui a déjà servi trois jours 1. *gelinotte* : poule sauvage.

158

159

LA PARURE

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

Le jour de fête approchait, et Mme Loisel semblait sur sa robe montante, et demeura en extase devant elle-même.

triste, inquiète, anxieuse. Sa toilette était prête cepen-Puis, elle demanda, hésitante, pleine d'angoisse : dant. Son mari lui dit un soir :

150 - Peux-tu me prêter cela, rien que cela ?

70 - Qu'as-tu? Voyons, tu es toute drôle depuis trois

- Mais, oui, certainement.

jours.

Elle sauta au cou de son amie, l'embrassa avec empor-Et elle répondit :
tement, puis s'enfuit avec le trésor.

- Cela m'ennuie de n'avoir pas un bijou, pas une pierre, rien à mettre sur moi. J'aurai l'air misère comme Le jour de fête arriva. Mme Loisel eut un succès. Elle 115 tout. J'aimerais presque mieux ne pas aller à cette soi-155 était plus jolie que toutes, élégante, gracieuse, souriante rée.

et folle de joie. Tous les hommes la regardaient, demandaient son nom, cherchaient à être présentés. Tous les Il reprit :

attachés du cabinet voulaient valser avec elle. Le

- Tu mettras des fleurs naturelles. C'est très chic en ministre la

remarquait.

cette saison-ci. Pour dix francs tu auras deux ou trois 160 Elle dansait avec ivresse, avec emportement, grisée 120 Roses magnifiques.

par le plaisir, ne pensant plus à rien, dans le triomphe Elle n'était point convaincue.

de sa beauté, dans la gloire de son succès, dans une

- Non... il n'y a rien de plus humiliant que d'avoir sorte de nuage de bonheur fait de tous ces hommages, l'air pauvre au milieu de femmes riches.

de toutes ces admirations, de tous ces désirs éveillés, de Mais son mari s'écria :

165 cette victoire si complète et si douce au cœur des 125 - Que tu es bête ! Va trouver ton amie Mme Forestier femmes.

et demande-lui de te prêter des bijoux. Tu es bien assez Elle partit vers quatre heures du matin. Son mari, liée avec elle pour faire cela.

depuis minuit, dormait dans un petit salon désert avec Elle poussa un cri de joie :

trois autres messieurs dont les femmes s'amusaient

- C'est vrai. Je n'y avais pas pensé.

170 beaucoup.

130 Le lendemain, elle se rendit chez son amie et lui Il lui jeta sur les épaules les vêtements qu'il avait confié sa détresse.

apportés pour la sortie, modestes vêtements de la vie Mme Forestier alla vers son armoire à glace, prit un ordinaire, dont la pauvreté jurait avec l'élégance de la large coffret, l'apporta, l'ouvrit, et dit à Mme Loisel : toilette de bal. Elle le sentit et voulut s'enfuir, pour ne

- Choisis, ma chère.

175 pas être remarquée par les autres femmes qui s'envelop-135 Elle vit d'abord des bracelets, puis un collier de perles de riches fourrures.

perles, puis une croix vénitienne, or et pierreries, d'un Loisel la retenait :

admirable travail. Elle essayait les parures devant la

- Attends donc. Tu vas attraper froid dehors. Je vais glace, hésitait, ne pouvait se décider à les quitter, à les appeler un fiacre.

rendre. Elle demandait toujours :

180 Mais elle ne l'écoutait point et descendait rapidement 140 - Tu n'as plus rien d'autre?

l'escalier. Lorsqu'ils furent dans la rue, ils ne trouvèrent

- Mais si. Cherche. Je ne sais pas ce qui peut te pas de voiture ; et ils se mirent à chercher, criant après les cochers qu'ils voyaient passer de loin.

plaire.

Tout à coup elle découvrit, dans une boîte de satin Ils descendaient vers la Seine, désespérés, grelottants.

noir, une superbe rivière de diamants ; et son cœur se 185 Enfin ils trouvèrent sur le quai un de ces vieux coupés 145 mit à battre d'un désir immodéré. Ses mains trem-noctambules qu'on ne voit dans Paris que la nuit venue, blaient en la prenant. Elle l'attacha autour de sa gorge, 161

160

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA PARURE

comme s'ils eussent été honteux de leur misère pendant Loisel revint le soir, avec la figure creusée, pâlie ; il le jour.

n'avait rien découvert.

Il les ramena jusqu'à leur porte, rue des Martyrs, et ils 230 - Il faut, dit-il, écrire à ton amie que tu as brisé la 190 remontèrent tristement chez eux. C'était fini, pour elle.

fermeture de sa rivière et que tu la fais réparer. Cela Et il songeait, lui, qu'il lui faudrait être au ministère à dix nous donnera le temps de nous retourner.

heures.

Elle écrivit sous sa dictée.

Elle ôta les vêtements dont elle s'était enveloppé les épaules, devant la glace, afin de se voir encore une fois 195 dans sa gloire. Mais soudain elle poussa un cri. Elle Au bout d'une semaine, ils avaient perdu toute espé-n'avait plus sa rivière autour du cou!

235 rance.

Son mari, à moitié dévêtu déjà, demanda :

Et Loisel, vieilli de cinq ans, déclara :

- Qu'est-ce que tu as?

- Il faut aviser à remplacer ce bijou.

Elle se tourna vers lui, affolée :

Ils prirent, le lendemain, la boîte qui l'avait enfermé, 200 - J'ai... j'ai...
je n'ai plus la rivière de Mme Forestier.

et se rendirent chez le joaillier, dont le nom se trouvait Il se dressa,
éperdu :

240 dedans. Il consulta ses livres :

- Quoi!... Comment!... Ce n'est pas possible!

- Ce n'est pas moi, Madame, qui ai vendu cette Et ils cherchèrent dans
les plis de la robe, dans les rivière; j'ai dû seulement fournir l'écrin.

plis du manteau, dans les poches, partout. Ils ne la trou- Alors ils
allèrent de bijoutier en bijoutier, cherchant 205 vèrent point.

une parure pareille à l'autre, consultant leurs souvenirs, Il demandait :

245 malades tous deux de chagrin et d'angoisse.

- Tu es sûre que tu l'avais encore en quittant le bal?

Ils trouvèrent, dans une boutique du Palais-Royal, un

- Oui, je l'ai touchée dans le vestibule du ministère.

chapelet de diamants qui leur parut entièrement sem-

- Mais, si tu l'avais perdue dans la rue, nous l'aurions blable à celui qu'ils cherchaient. Il valait quarante mille 210 entendue tomber. Elle doit être dans le fiacre.

francs. On le leur laisserait à trente-six mille.

- Oui. C'est probable. As-tu pris le numéro?

250 Ils prièrent donc le joaillier de ne pas le vendre avant

- Non. Et toi, tu ne l'as pas regardé?

trois jours. Et ils firent condition qu'on le reprendrait,

- Non.

pour trente-quatre mille francs, si le premier était Ils se contemplaient atterrés. Enfin Loisel se rhabilla.

retrouvé avant la fin de février.

215 - Je vais, dit-il, refaire tout le trajet que nous avons Loisel possédait dix-huit mille francs que lui avait lais-fait à pied, pour voir si je ne la retrouverai pas.

255 ses son père. Il emprunterait le reste.

Et il sortit. Elle demeura en toilette de soirée, sans Il emprunta, demandant mille francs à l'un, cinq force pour se coucher, abattue sur une chaise, sans feu, cents à l'autre, cinq louis par-ci, trois louis par-là. Il fit sans pensée.

des billets¹, prit des engagements ruineux, eut affaire 220 Son mari rentra vers sept heures. Il n'avait rien aux usuriers, à toutes les races de prêteurs. Il compromit trouvé.

260 toute la fin de son existence, risqua sa signature sans Il se rendit à la Préfecture de police, aux journaux, savoir même s'il pourrait y faire honneur, et, épouvanté pour faire promettre une récompense, aux compagnies par les angoisses de l'avenir, par la noire misère qui de petites voitures, partout enfin où un soupçon d'espoir allait s'abattre sur lui, par la perspective de toutes les 225 le poussait.

Elle attendit tout le jour, dans le même état d'effare-ment devant cet affreux désastre.

1. *billets* : reconnaissances de dettes.

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA PARURE

privations physiques et de toutes les tortures morales, il planchers. Mais parfois, lorsque son mari était au 265 alla chercher la rivière nouvelle, en déposant sur le 305 bureau, elle s'asseyait auprès de la fenêtre, et elle son-comptoir du marchand trente-six mille francs.

geait à cette soirée d'autrefois, à ce bal, où elle avait été Quand Mme Loisel reporta la parure à Mme Forestier, si belle et si fêtée.

celle-ci lui dit, d'un air froissé :

Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure ? Qui sait? Qui sait? Comme la vie est singulière,

- Tu aurais dû me la rendre plus tôt, car je pouvais en 310 changeante ! Comme il faut peu de chose pour vous 270 avoir besoin.

perdre ou vous sauver!

Elle n'ouvrit pas l'écrit, ce que redoutait son amie. Si Or, un dimanche, comme elle était allée faire un tour elle s'était aperçue de la substitution, qu'aurait-elle aux Champs-Élysées pour se délasser des besognes de la pensée? Qu'aurait-elle dit? Ne F aurait-elle pas prise pour semaine, elle aperçut tout à coup une femme qui promène-une voleuse ?

315 nait un enfant. C'était Mme Forestier, toujours jeune, 275 Mme Loisel connut la vie horrible des nécessiteux.

toujours belle, toujours séduisante.

Elle prit son parti, d'ailleurs, tout d'un coup, héroïque-Mme Loisel se sentit émue. Allait-elle lui parler? Oui, ment. Il fallait payer cette dette effroyable. Elle payerait.

certes. Et maintenant qu'elle avait payé, elle lui dirait On renvoya la bonne ; on changea de logement ; on loua tout. Pourquoi pas?

sous les toits une mansarde.

320 Elle s'approcha.

280 Elle connut les gros travaux du ménage, les odieuses

- Bonjour, Jeanne.

besognes de la cuisine. Elle lava la vaisselle, usant ses L'autre ne la connaissait point, s'étonnant d'être ongles Roses sur les poteries grasses et le fond des appelée ainsi familièrement par cette bourgeoise. Elle casseroles. Elle savonna le linge sale, les chemises et balbutia :

les torchons, qu'elle faisait sécher sur une corde; elle 325 - Mais... Madame!... Je ne sais... Vous devez vous 285 descendit à la rue, chaque matin, les ordures, et monta tromper.

l'eau, s'arrêtant à chaque étage pour souffler. Et, vêtue

- Non. Je suis Mathilde Loisel.

comme une femme du peuple, elle alla chez le fruitier, Son amie poussa un cri :

chez l'épicier, chez le boucher, le panier au bras, mar-

- Oh!... ma pauvre Mathilde, comme tu es chan-chandant, injuriée, défendant sou à sou son misérable 330 gée!...

290 argent.

- Oui, j'ai eu des jours bien durs, depuis que je ne t'ai Il fallait chaque mois payer des billets, en renouveler vue; et bien des misères... et cela à cause de toi!...

- De moi... Comment ça?

d'autres, obtenir du temps.

- Tu te rappelles bien cette rivière de diamants que Le mari travaillait le soir à mettre au net les comptes 335 tu m'as prêtée pour aller à la fête du ministère.

d'un commerçant, et la nuit, souvent, il faisait de la

- Oui. Eh bien?

295 copie à cinq sous la page.

- Eh bien, je l'ai perdue.

Et cette vie dura dix ans.

- Comment! puisque tu me l'as rapportée.

Au bout de dix ans, ils avaient tout restitué, tout, avec

- Je t'en ai apportée une autre toute pareille. Et voilà le taux de l'usure, et l'accumulation des intérêts super-340 dix ans que nous la payons. Tu comprends que ça n'était posés.

pas aisé pour nous, qui n'avions rien... Enfin c'est fini, et 300 Mme Loisel semblait vieille, maintenant. Elle était je suis rudement contente.

devenue la femme forte, et dure, et rude, des ménages Mme Forestier s'était arrêtée.

pauvres. Mal peignée, avec les jupes de travers et les mains rouges, elle parlait haut, lavait à grande eau les 164



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA PARURE

- Tu dis que tu as acheté une rivière de diamants 345 pour remplacer la mienne?

- Oui. Tu ne t'en étais pas aperçue, hein? Elles *Compréhension* étaient bien pareilles.

Et elle souriait d'une joie orgueilleuse et naïve.

Mme Forestier, fort émue, lui prit les deux mains.

1. *À quelle classe sociale appartiennent M. et Mme Loisel?*

350 - Oh ! ma pauvre Mathilde ! Mais la mienne était 2. *En quoi consiste le malaise de l'héroïne ?*

fausse. Elle valait au plus cinq cents francs!...

3. *Maupassant nous fait-il un portrait flatteur ou sévère de Mme Loisel ?*

4. *Quelles relations à l'intérieur du couple Loisel nous sont révélées par l'invitation et ses conséquences immédiates ?*

5. *Pourquoi ne nous donne-t-on aucun détail sur Mme Forestier ?*

6. *Qu 'est-ce qui éloigne les époux Loisel l'un de l'autre ? Qu 'est-ce qui les rapproche ?*

7. *Comment s'opposent les personnages de M. Loisel et de Mme Forestier (1. 256 à 270) ? Quel est l'intérêt de cette opposition pour la suite de l'histoire?*

8. *Quelle est l'attitude de Mme Loisel dans l'adversité ?*

9. *Quelles sont les étapes successives de la déchéance de M. et Mme Loisel ? Quelles transformations pouvez-vous relever dans leur existence ?*

Ecriture / Réécriture

10. *Comment le style traduit-il les rêves de Mme Loisel (1. 21 à 43)?*

11. *En vous aidant de la typographie qui suggère quelques coupures, étudiez la composition du conte. Distinguez plusieurs parties et essayez de les caractériser, de trouver à chacune un titre.*

12. *Quel est, à votre avis, l'épisode central de ce récit?*

13. *Sur quel effet repose la fin du conte ? Quelle en est la signification ?*

14. *«Que serait-il arrivé si elle n'avait point perdu cette parure?*

Qui sait ? Qui sait ? », se demande Mme Loisel. Essayez, par un bref récit, de donner une réponse vraisemblable à ces questions.

L'honnête-homme, gravure de Chctron (détail), Musée Carnavalet, Estampes.

L'AVEU

L'AVEU1

déplacent, lui donnant à pâturer un bout de verdure intacte.

Le soleil de midi tombe en large pluie sur les champs.

35 Puis elles repartent, plus lentement, alourdies par la Ils s'étendent, onduleux, entre les bouquets d'arbres des charge du lait, la mère devant, la fille derrière.

fermes, et les récoltes diverses, les seigles mûrs et les Mais celle-ci brusquement s'arrête, pose son fardeau, blés jaunissants, les avoines d'un vert clair, les trèfles s'assied et se met à pleurer.

5 d'un vert sombre, étalent un grand manteau rayé, La mère Malivoire, n'entendant plus marcher, se remuant et doux sur le ventre de la terre.

40 retourne et demeure stupéfaite.

Là-bas, au sommet d'une ondulation, en rangée

- Que qu' t'as, dit-elle?

comme des soldats2, une interminable ligne de vaches, Et la fille, Céleste, une grande rousse aux cheveux les unes couchées, les autres debout, clignant leurs gros brûlés, aux joues brûlées, tachées de son comme si des 10 yeux sous l'ardente lumière, ruminent et pâturent un gouttes de feu lui étaient tombées sur le visage, un jour trèfle aussi vaste qu'un lac.

45 qu'elle peinait au soleil, murmura en geignant1 douce-Et deux femmes, la mère et la fille, vont, d'une allure ment comme font les enfants battus :

balancée l'une devant l'autre, par un étroit sentier

- Je n' peux pu porter mon lait!

creusé dans les récoltes, vers ce régiment de bêtes.

La mère la regardait d'un air soupçonneux. Elle 15 Elles portent chacune deux seaux de zinc maintenus répéta :

loin du corps par un cerceau de barrique ; et le métal, à 50 - Que qu' t'as?

chaque pas qu'elles font, jette une flamme éblouissante Céleste reprit, écroulée par terre entre ses deux seaux, et blanche sous le soleil qui le frappe.

et se cachant les yeux avec son tablier :

Elles ne parlent point. Elles vont traire les vaches.

- Ça me tire trop. Je ne peux pas.

20 Elles arrivent, posent à terre un seau, et s'approchent La mère, pour la troisième fois, reprit :

des deux premières bêtes, qu'elles font lever d'un coup 55 - Que qu' t'as donc?

de sabot dans les côtes. L'animal se dresse, lentement, Et la fille gémit :

d'abord sur ses jambes de devant, puis soulève avec plus

- Je crois ben que me v'là grosse2.

de peine sa large croupe, qui semble alourdie par Et elle sanglota.

25 l'énorme mamelle de chair blonde et pendante.

La vieille à son tour posa son fardeau, tellement inter-Et les deux Malivoire, mère et fille, à genoux sous le 60 dite qu'elle ne trouvait rien. Enfin elle balbutia : ventre de la vache, tirent par un vif mouvement des

- Te... te... te v'là grosse, manante3, c'est-il ben pos-mains sur le pis gonflé, qui jette, à chaque pression, un sible ?

mince fil de lait dans le seau. La mousse un peu jaune C'étaient de riches fermiers, les Malivoire, des gens 30 monte aux bords et les femmes vont de bête en bête cossus, posés; respectés, malins et puissants.

jusqu'au bout de la longue file.

65 Céleste bégaya :

Dès qu'elles ont fini d'en traire une, elles la

- J' crais ben que oui, tout de même.

1. Première publication dans *Gi! Bios* (22 juillet 1884). Repris dans les *Contes du jour et de la nuit* (1885).

1. *geignant* : gémissant d'une voix languissante.

2. *en rangée comme des soldats* : dans le pays de Caux, qui est dépourvu de clôtures, 2. *grosse* : enceinte (cf. grossesse).

les vaches sont attachées à des piquets que l'on déplace tous les jours.

3. *manante* : paysanne mal dégrossie.

168

169

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

L'AVEU

La mère effarée regardait sa fille abattue devant elle et Et Céleste, toujours allongée, murmura dans la pous-larmoyant. Au bout de quelques secondes elle cria : sière :

- Te v'là grosse! Te v'là grosse! Où qu' t'as attrapé

- J'y payais point la voiture !

70 ça, roulure¹ ?

Et la vieille Normande comprit.

Et Céleste, toute secouée par l'émotion, murmura :

- J' crais ben que c'est dans la voiture à Polyte.

La vieille cherchait à comprendre, cherchait à deviner - 105 Toutes les semaines, le mercredi et le samedi, Céleste venait, cherchait à savoir qui avait pu faire ce malheur à sa fille, allait porter au bourg les produits de la ferme, la volaille, la fille. Si c'était un gars bien riche et bien vu, on verrait à la crème et les œufs.

s'arranger. Il n'y aurait encore que demi-mal; Céleste Elle partait dès sept heures avec ses deux vastes n'était pas la première à qui pareille chose arrivait ; mais paniers aux bras, le laitage dans l'un, les poulets dans ça la contrariait tout de même, vu les propos² et leur 110 l'autre; et elle allait attendre sur la grand' route la voi-position³.

ture de poste¹ d'Yvetot.

80 Elle reprit :

Elle posait à terre ses marchandises et s'asseyait dans

- Et que que c'est qui t'as fait ça, salope?

le fossé, tandis que les poules à bec court et pointu, et Et Céleste, résolue à tout dire, balbutia : les canards au bec large et plat, passant la tête à travers

- J' crais ben qu' c'est Polyte.

115 les barreaux d'osier, regardaient de leur œil rond, stu-Alors la mère Malivoire, affolée de colère, se rua sur sa pide et surpris.

85 fille et se mit à la battre avec une telle frénésie qu'elle en Bientôt la guimbarde², sorte de coffre jaune coiffé perdit son bonnet.

d'une casquette de cuir noir, arrivait, secouant son cul Elle tapait à grands coups de poings sur la tête, sur le au trot saccadé d'une rosse³ blanche.

dos, partout; et Céleste, tout à fait allongée entre les 120 Et Polyte le cocher, un gros garçon réjoui, ventru bien deux seaux, qui la protégeaient un peu, cachait seule-que jeune, et tellement cuit par le soleil, brûlé par le 90 ment sa figure entre ses mains.

vent, trempé par les averses, et teinté par l'eau-de-vie Toutes les vaches, surprises, avaient cessé de pâturer, qu'il avait la face et le cou couleur de brique, criait de et, s'étant retournées, regardaient de leurs gros yeux. La loin en faisant claquer son fouet :

dernière meugla, le mufle tendu vers les femmes.

125 - Bonjour Mam'zelle Céleste. La santé ça va-t-il?

Après avoir tapé jusqu'à perdre haleine, la mère Mali-Elle lui tendait, l'un après l'autre, ses paniers qu'il 95 voire, essoufflée, s'arrêta ; et reprenant un peu ses casait sur l'impériale⁴ ; puis elle montait en

levant haut esprits, elle voulut se rendre tout à fait compte de la la jambe pour atteindre le marche-pied, en montrant un situation :

fort mollet vêtu d'un bas bleu.

- Polyte! Si c'est Dieu possible! Comme que t'as pu, 70 Et chaque fois Polyte répétait la même plaisanterie : avec un cocher de diligence. T'avais ti perdu les sens?

« Mazette5, il n'a pas maigri. »

100 Faut qu'i t'ait jeté un sort, pour sûr, un propre à rien?

Et elle riait, trouvant ça drôle.

1. *voiture de poste* : diligence qui transportait des voyageurs comme nos autocars.

2. *guimbarde* : vieille voiture.

1. *roulure* : prostituée (langage populaire).

3. *rosse* : vieux cheval peu vigoureux.

2. *propos* : racontars, qu'en-dira-t-on.

4. *impériale* : étage supérieur de la diligence.

3. *position* : rang social.

5. *mazette* : exclamation populaire d'admiration.

170

171

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

L'AVEU

Puis il lançait un «Hue Cocotte», qui remettait en Et depuis lors, chaque fois qu'elle le payait il avait pris route son maigre cheval. Alors Céleste, atteignant son 70 l'usage de demander :

135 porte-monnaie dans le fond de sa poche, en tirait lente-

- C'est pas encore pour aujourd'hui, la rigolade?

ment dix sous¹, six sous pour elle et quatre pour les Elle plaisantait aussi là-dessus, maintenant, et elle paniers, et les passait à Polyte par-dessus l'épaule. Il les répondait :

prenait en disant :

- Pas pour aujourd'hui, m'sieur Polyte, mais c'est
- C'est pas encore pour aujourd'hui, la rigolade?

175 pour samedi, pour sûr alors !

140 Et il riait de tout son cœur en se retournant vers elle Et il criait en riant toujours :

pour la regarder à son aise.

- Entendu pour samedi, ma belle.

Il lui en coûtait beaucoup, à elle, de donner chaque Mais elle calculait en dedans que depuis deux ans que fois ce demi-franc pour trois kilomètres de route. Et durait la chose, elle avait bien payé quarante-huit francs quand elle n'avait pas de sous elle en souffrait davantage 180 à Polyte, et quarante-huit francs à la campagne ne se 145 encore, ne pouvant se décider à allonger une pièce trouvent pas dans une ornière ; et elle calculait aussi que d'argent.

dans deux années encore, elle aurait payé près de cent francs.

Et un jour, au moment de payer, elle demanda : Si bien qu'un jour, un jour de printemps qu'ils étaient

- Pour une bonne pratique² comme mé, vous devriez 185 seuls, comme il demandait selon la coutume : bien me prendre que six sous?
- C'est pas encore pour aujourd'hui, la rigolade?

150 Il se mit à rire :

Elle répondit :

- Six sous, ma belle, vous valez mieux que ça, pour
- À vot' désir, m'sieur Polyte.

sûr.

Il ne s'étonna pas du tout et enjamba la banquette de Elle insistait :

190 derrière en murmurant d'un air content :

- Ça vous fait pas moins de deux francs par mois.

- Et allons donc. J' savais ben qu'on y viendrait.

155 Il cria en tapant sur sa rosse : Et le vieux cheval blanc se mit à trotter d'un train si

- T'nez, j' suis coulant, j' vous passerai ça pour une doux qu'il semblait danser sur place, sourd à la voix qui rigolade.

criait parfois du fond de la voiture : «Hue donc, Cocotte.

Elle demanda d'un air niais :

195 Hue donc, Cocotte. »

- Que que c'est que vous dites?

Trois mois plus tard Céleste s'aperçut qu'elle était 160 Il s'amusait tellement qu'il toussait à force de rire.

grosse.

- Une rigolade, c'est une rigolade, pardi, une rigolade fille et garçon, en avant deux sans musique.

Elle avait dit tout cela d'une voix larmoyante, à sa Elle comprit, rougit, et déclara :

mère. Et la vieille, pâle de fureur, demanda :

- Je n' suis pas de ce jeu-là, m'sieu Polyte.

200 - Combien que ça y a coûté, alors?

165 Mais il ne s'intimida pas, et il répétait, s'amusant de Céleste répondit :

plus en plus :

- Quat' mois, ça fait huit francs, pour sûr.

- Vous y viendrez la belle, une rigolade fille et gar- Alors la rage de la campagnarde se déchaîna éperdument, et retombant sur sa fille elle la

rebattit jusqu'à çon!

205 perdre le souffle. Puis, s'étant relevée :

- Y as-tu dit, que t'étais grosse?

1. *dix sous* : le sou, ancienne unité monétaire, valait cinq centimes.

- Mais non, pour sûr.

2. *pratique* : cliente.

- Pourquoi que tu y as point dit?

172

173



L'AVEU

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

- Parce qu'i m'aurait fait r'payer p'tête ben!

210 Et la vieille songea, puis, reprenant ses seaux :

- Allons, lève-té, et tâche à v'nir.

Compréhension

Puis, après un silence, elle reprit :

- Et pis n' l'i dis rien tant qu'i n'verra point; que j'y 1. *Pourquoi Céleste pleure-t-elle (7. 38) ?*

gagnions ben six ou huit mois!

2. *Quelles sont les réactions successives de la mère quand elle* 215 *Et Céleste, s'étant redressée, pleurant encore, décoif-apprend la grossesse de sa fille ?*

fée et bouffie, se remet en marche d'un pas lourd, en 3. *Céleste et Polyte ont-ils des physiques séduisants? N'y a-t-il murmurant :*

pas une certaine ressemblance entre eux?

- Pour sûr que j'y dirai point.

4. *Précisez l'attitude de Polyte envers Céleste : peut-on dire qu'il lui fait la cour?*

5. *Pourquoi Céleste finit-elle par céder à Polyte ?*

6. *Dans quelles conditions s'effectue «la rigolade» entre Céleste et Polyte ?*

7. *Pourquoi la rage de la mère se déchaîne-t-elle (1. 200 à 205) ?*

Qu'est-ce qui la calme ?

8. *En quoi, jusque dans leur dispute, la mère et la fille se ressemblent-elles ?*

9. *Le fait que Céleste ne se fasse pas payer par Polyte mais obtienne simplement de lui une réduction vous semble-t-il important ?*

Ecriture /Réécriture

10. *Dans le premier paragraphe, comment est suggérée l'idée de fécondité? Quel en est l'intérêt pour la suite du conte?*

11. *Comment est composé le paysage champêtre (1.1 à 14)?*

Quels en sont les différents éléments ? Quel effet s'en trouve produit ?

12. *Qu'est-ce qui rend la scène de la traite des vaches particulièrement vivante? Relevez les détails concrets; soyez attentifs au temps des verbes.*

13. *En quoi le dialogue entre Céleste et Polyte (1. 139 à 177) est-il comique ?*

14. *À table, le soir, chez les Malivoire, les deux femmes mettent le père au courant de la situation : imaginez la scène, les réactions du père, les*

dialogues.

Déjeuner champêtre de paysannes beauceronnes.

174

175

LA BÊTE À MAÎT' BELHOMME

LA BÊTE À MAÎT' BELHOMME

gros, violacé et d'air aimable. Il retroussa sa soutane¹

1

pour lever le pied, comme les femmes retroussent leur La diligence du Havre allait quitter Criquetot ; et tous jupe, et grimpa dans la guimbarde.

les voyageurs attendaient l'appel de leur nom dans la 35 «L'instituteur de Rollebosc-les-Grinets ? »

cour de l'hôtel du Commerce tenu par Malandain fils.

L'homme se hâta, long, timide, enredingoté² jus-C'était une voiture jaune, montée sur des roues jaunes qu'aux genoux; et il disparut à son tour dans la porte 5 aussi autrefois, mais rendues presque grises par l'ac-ouverte.

cumulation des boues. Celles de devant étaient toutes

«Maît' Poirer, deux places.»

petites ; celles de derrière, hautes et frêles, portaient le 40 Poirer s'en vint, haut et tortu, courbé par la charrue, coffre difforme et enflé comme un ventre de bête. Trois maigri par l'abstinence³, osseux, la peau séchée par l'ou-rosses

bli des lavages. Sa femme le suivait, petite et maigre, 2 blanches, dont on remarquait, au premier coup 10 d'œil, les têtes énormes et les gros genoux ronds, atte-pareille à une bique fatiguée, portant à deux mains un lées en arbalète

immense parapluie vert.

3, devaient traîner cette carriole qui avait du monstre dans sa structure et son allure. Les chevaux 45 « Maît' Rabot, deux places. »

semblaient endormis déjà devant l'étrange véhicule.

Rabot hésita, étant de nature perplexe. Il demanda : Le cocher Césaire Horlaville, un petit homme à gros

«C'est ben mé qu' t'appelles?»

15 ventre, souple cependant, par suite de l'habitude Le cocher, qu'on avait surnommé «dégourdi», allait constante de grimper sur ses roues et d'escalader l'impéreprondre une facétie, quand Rabot piqua une tête vers la riale

50 portière, lancé en avant par une poussée de sa femme, 4, la face rougie par le grand air des champs, les pluies, les bourrasques et les petits verres, les yeux deve-une gaillarde haute et carrée dont le ventre était vaste et nus clignotants sous les coups de vent et de grêle, appa-rond comme une futaille4, les mains larges comme des 20 rut sur la porte de l'hôtel en s'essuyant la bouche d'un battoirs.

revers de main. De larges paniers ronds, pleins de Et Rabot fila dans la voiture à la façon d'un rat qui volailles effarées, attendaient devant les paysannes 55 rentre dans son trou.

immobiles. Césaire Horlaville les prit l'un après l'autre

« Maît' Caniveau. »

et les posa sur le toit de sa voiture ; puis il y plaça plus Un gros paysan, plus lourd qu'un bœuf, fit plier les 25 doucement ceux qui contenaient des œufs; il y jeta ressorts et s'engouffra à son tour dans l'intérieur du ensuite, d'en bas, quelques petits sacs de grain, de coffre jaune.

menus paquets enveloppés de mouchoirs, de bouts de 6 o
«Maît'Belhomme. »

toile ou de papiers. Puis il ouvrit la porte de derrière et, Belhomme, un grand maigre, s'approcha, le cou de tirant une liste de sa poche, il lut en appelant : travers, la face dolente5, un mouchoir appliqué sur 30 «Monsieur le curé de Gorge ville. »

l'oreille comme s'il souffrait d'un fort mal de dents.

Le prêtre s'avança, un grand homme puissant, large, Tous portaient la blouse bleue par-dessus d'antiques 1. *soutane* : sorte de robe noire, longue et boutonnée par devant, qui était autrefois 1. Première publication dans *Gil Blas* (22 septembre 1885). Repris dans *Monsieur* la tenue ordinaire des ecclésiastiques.

Parent (1886).

2. *enredingoté* : enveloppé dans sa redingote (veste longue et cintrée).

3. *abstinence* : privation de nourriture.

2. *rosses* : vieux chevaux peu vigoureux.

4. *futaille* : barrique.

3. *en arbalète* : deux chevaux à l'avant, un derrière.

5. *dolente* : qui exprime la douleur.

4. *impériale* : étage supérieur de la diligence.

176

177

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA BÊTE À MAÎT' BELHOMME

65 et singulières vestes de drap noir ou verdâtre, vêtements

- Que oui, qu'i sont durs », affirma d'une voix de gen-100 darne la grande femme de maît' Rabot.

de cérémonie qu'ils découvriraient dans les rues du Comme elle était d'un village voisin, le curé ne la Havre ; et leurs chefs¹ étaient coiffés de casquettes de connaissait que de nom.

soie, hautes comme des tours, suprême élégance dans la

«C'est vous, la Blondel? dit-il.

campagne normande.

- Oui, c'est mé, qu'a épousé Rabot. »

70 Césaire Horlaville referma la portière de sa boîte, puis 105 Rabot, fluët et satisfait, salua en souriant; il salua monta sur son siège et fit claquer son fouet.

d'une grande inclinaison de tête en avant, comme pour Les trois chevaux parurent se réveiller et, remuant le dire : «C'est bien moi, Rabot, qu'a épousé la Blondel.»

cou, firent entendre un vague murmure de grelots.

Soudain maît' Belhomme, qui tenait toujours son Le cocher, alors, hurlant : « Hue ! » de toute sa poi-mouchoir sur son oreille, se mit à gémir d'une façon 75 trine, fouailla les bêtes à tour de bras. Elles s'agitèrent, 110 lamentable. Il faisait «gniau... gniau... gniau...» en firent un effort, et se mirent en route d'un petit trot tapant du pied pour exprimer son affreuse souffrance.

boiteux et lent. Et derrière elles, la voiture, secouant ses

«Vous avez donc bien mal aux dents?» demanda le carreaux branlants et toute la ferraille de ses ressorts, curé.

faisait un bruit surprenant de ferblanterie et de verrerie, Le paysan cessa un instant de geindre pour répondre : 80 tandis que chaque ligne de voyageurs, ballottée et balan-115 «Non point... m'sieur le curé... C'est point des dents...

cée par les secousses, avait des reflux de flots à tous les c'est d' l'oreille, du fond d' l'oreille.

remous des cahots.

- Qu'est-ce que vous avez donc dans l'oreille? Un On se tut d'abord par respect pour le curé, qui gênait dépôt ?

les épanchements2. Il se mit à parler le premier, étant

- J' sais point si c'est un dépôt, mais j' sais ben 85 d'un caractère loquace3 et familier.

120 qu' c'est eune bête, un' grosse bête, qui m'a entré

«Eh bien, maît' Caniveau, dit-il, ça va-t-il comme d'dans, vu que j' dormais su 1' foin dans 1' grenier.

vous voulez ? »

- Un' bête. Vous êtes sûr?

L'énorme campagnard, qu'une sympathie de taille,

- Si j'en suis sûr? Comme du Paradis, m'sieu le curé, d'encolure et de ventre liait avec l'ecclésiastique, répon-vu qu'a m' grignote l' fond d' l'oreille. A m' mange la 90 dit en souriant :

125 tête, pour sûr! a m' mange la tête. Oh! gniau... gniau...

«Tout d' même, m'sieu le curé, tout d' même4, et gniau...» et il se remit à taper du pied.

d' vote part?

Un grand intérêt s'était éveillé dans l'assistance.

- Oh! d' ma part, ça va toujours.

Chacun donnait son avis. Poiret voulait que ce fût une

- Et vous, maît' Poiret? demanda l'abbé.

araignée, l'instituteur que ce fût une chenille. Il avait 95 - Oh! mé, ça irait, n'étaient les cossards (colzas) qui 130 vu ça une fois déjà à Campemuret, dans l'Orne, où il n' donneront guère c't' année ; et, vu les affaires, c'est était resté six ans ; même la chenille était entrée dans là-dessus qu'on s' rattrape.

la tête et sortie par le nez. Mais l'homme était demeuré

- Que voulez-vous, les temps sont durs.

sourd de cette oreille-là, puisqu'il avait le tympan crevé.

135 «C'est plutôt un ver» déclara le curé.

Maît' Belhomme, la tête renversée de côté et appuyée contre la portière, car il était monté le dernier, gémissait 1. *chefs* : têtes.

2. *épanchements* : bavardages, confidences.

toujours.

3. *loquace* : bavard.

«Oh! gniau... gniau... J' crairais ben qu' c'est eune 4. *tout d' même* : tout

à fait comme je veux.

179

178

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA BÊTE À MAÎT' BELHOMME

140 frémi1, eune grosse frémi, tant qu'a mord... T'nez, Et Caniveau, formant un porte-voix de ses mains, m'sieu le curé... a galope... a galope... Oh! gniau...

commença à imiter les aboiements des chiens courants gniau... gnaiu... que misère!!...

en chasse. Il jappait, hurlait, piaulait1, aboyait. Et tout le

- T'as point vu l'médecin? demanda Caniveau.

monde se mit à rire dans la voiture, même l'instituteur

- Pour sûr, non.

180 qui ne riait jamais.

145 - D'où vient ça?»

Cependant, comme Belhomme paraissait fâché qu'on La peur du médecin sembla guérir Belhomme.

se moquât de lui, le curé détourna la conversation et, Il se redressa, sans toutefois lâcher son mouchoir.

s'adressant à la grande femme de Rabot :

«D'où vient ça ! T'as des sous pour eusse, té, pour ces

«Est-ce que vous n'avez pas une nombreuse famille?

fainéants-là? Y s'rait v'nu eune fois, deux fois, trois fois, 185 - Que oui, m'sieu le curé... Que c'est dur à élever!»

150 quat' fois, cinq fois ! Ça fait, deusse écus de cent sous, Rabot opinait de la tête, comme pour dire : « Oh ! oui, deusse écus, pour sûr... Et qu'est-ce qu'il aurait fait, dis, c'est dur à élever. »

çu fainéant, dis, qu'est-ce qu'il aurait fait? Sais-tu, té?»

«Combien d'enfants?»

Caniveau riait.

Elle déclara avec autorité, d'une voix forte et sûre :

«Non, j' sais point. Oûsquè tu vas, comme ça?

190 «Seize enfants, m'sieu l' curé! Quinze de mon 155 - J'vas t' au Havre vé Chambrelan.

homme ! »

- Qué Chambrelan?

Et Rabot se mit à sourire plus fort, en saluant du front.

- L' guérisseux, donc.

Il en avait fait quinze, lui, lui tout seul, Rabot ! Sa femme

- Qué guérisseux?

l'avouait! Donc, on n'en pouvait point douter. Il en était

- L' guérisseux qu'a guéri mon pé.

195 fier, parbleu!

160 - Ton pé?

De qui le seizième ? Elle ne le dit pas. C'était le pre-

- Oui, mon pé, dans l' temps.

mier, sans doute ? On le savait peut-être, car on ne

- Qué qu'il avait, ton pé?

s'étonna point. Caniveau lui-même demeura impassible.

- Un vent dans l' dos, qui n'en pouvait pu r'muer Mais Belhomme se mit à gémir :

pied ni gambe.

200 «Oh! gniau... gniau... gniau... a me trigouille dans 165 - Qué qui li a fait ton Chambrelan?

1' fond... Oh! misère!...»

- Il y a manié l' dos comm' pou' fé du pain, avec les La voiture s'arrêtait au café Polyte. Le curé dit : « Si on deux mains donc! Et ça y a passé en une couple vous coulait un peu d'eau dans l'oreille, on la ferait peut-d'heures. »

être sortir. Voulez-vous essayer?

Belhomme pensait bien aussi que Chambrelan avait 205 - Pour sûr! J' veux ben. »

70 prononcé des paroles, mais il n'osait pas dire ça devant Et tout le monde descendit pour assister à l'opération.

le curé.

Le prêtre demanda une cuvette, une serviette et un Caniveau reprit en riant :

verre d'eau ; et il chargea l'instituteur de tenir bien incli-

«C'est-il point quéque lapin qu' t'as dans l'oreille? Il née la tête du patient; puis, dès que le liquide aurait pris çu trou-là pour son terrier, vu la ronce2.

210 pénétré dans le canal, de la renverser brusquement.

175 Attends, j' vas 1' fé sauver.»

Mais Caniveau, qui regardait déjà dans l'oreille de Belhomme pour voir s'il ne découvrirait pas la bête à l'œil 1. *frémi* : fourmi.

2. *la ronce* : les poils abondants de l'oreille de Maît' Belhomme.

1. *piaulait* : poussait de petits cris.

180

181

LA BÊTE À MAÎT' BELHOMME

nu, s'écria : «Cré nom d'un nom, que marmelade! Faut crier comme si on lui arrachait l'âme. Le curé fut obligé déboucher ça, mon vieux. Jamais ton lapin sortira dans 250 de lui soutenir la tête. On pria Césaire Horlaville d'arrê-215 c'te confiture-là. Il s'y collerait les quat' pattes. »

ter à la première maison rencontrée.

Le curé examina à son tour le passage et le reconnut C'était une ferme en bordure sur la route. Belhomme trop étroit et trop embourbé pour tenter l'expulsion de y fut transporté ; puis on le coucha sur la table de cuisine la bête. Ce fut l'instituteur qui débarrassa cette voie au pour recommencer l'opération. Caniveau conseillait tou-moyen d'une allumette et d'une loque¹. Alors, au milieu 255 jours de mêler de l'eau-de-vie à l'eau, afin de griser et 220 de l'anxiété générale, le prêtre versa, dans ce conduit d'endormir la bête, de la tuer peut-être. Mais le curé nettoyé, un demi-verre d'eau qui coula sur le visage, préféra du vinaigre.

dans les cheveux et dans le cou de Belhomme. Puis l'ins-On fit couler le mélange goutte à goutte, cette fois afin tituteur retourna vivement la tête sur la cuvette, comme qu'il pénétrât jusqu'au fond, puis on le laissa quelques s'il eût voulu la dévisser. Quelques gouttes retombèrent 260 minutes dans l'organe habité.

225 dans le vase blanc. Tous les voyageurs se précipitèrent.

Une cuvette ayant été de nouveau apportée, Bel-Aucune bête n'était sortie.

homme fut retourné tout d'une pièce par le curé et Cani-Cependant Belhomme déclarant : «Je sens pu rien», veau, ces deux colosses, tandis que l'instituteur tapait le curé, triomphant, s'écria : «Certainement elle est avec ses doigts sur l'oreille saine, afin de bien vider noyée. » Tout le monde était content. On remonta dans 265 l'autre.

230 la voiture.

Césaire Horlaville, lui-même, était entré pour voir, Mais à peine se fut-elle remise en route que Bel-son fouet à la main.

homme poussa des cris terribles. La bête s'était réveillée Et soudain, on aperçut au fond de la cuvette un petit et était devenue furieuse. Il

affirmait même qu'elle était point brun, pas plus gros qu'un grain d'oignon. Cela entrée dans la tête maintenant, qu'elle lui dévorait la 270 remuait, pourtant. C'était une puce ! Des cris d'étonne-235 cervelle. Il hurlait avec de telles contorsions que la ment s'élevèrent, puis des rires éclatants. Une puce ! Ah !

femme de Poiret, le croyant possédé du diable, se mit à elle était bien bonne, bien bonne ! Caniveau se tapait sur pleurer en faisant le signe de la croix. Puis, la douleur se la cuisse. Césaire Horlville fit claquer son fouet; le curé calmant un peu, le malade raconta qu'ELLE faisait le s'esclaffait à la façon des ânes qui braient, l'instituteur 275 riait comme on éternue, et les deux femmes poussaient tour de son oreille. Il imitait avec son doigt les mouve-de petits cris de gaieté pareils au gloussement des 240 ments de la bête, semblait la voir, la suivre du regard :

«Tenez, v'là qu'a r'monte... gniau... gniau... gniau... que poules.

misère ! »

Belhomme s'était assis sur la table, et ayant pris sur Caniveau s'impatientait : « C'est l'iau qui la rend enra-ses genoux la cuvette, il contemplait avec une attention gée, c'te bête. All' est p't-être ben accoutumée au vin. »

280 grave et une colère joyeuse dans l'œil la bestiole vaincue qui tournait dans sa goutte d'eau.

245 On se remit à rire. Il reprit : «Quand j'allons arriver Il grogna : «Te v'là, charogne», et cracha dessus.

au café Bourbeux, donne-li du fil-en-dix2 et all' n' bouLe cocher, fou de gaieté, répétait : « Eune puce, eune gera pu, j' te le jure. »

puce, ah ! te v'là, sacré puçot, sacré puçot, sacré puçot ! »

Mais Belhomme n'y tenait plus de douleur. Il se mit à 285 Puis, s'étant un peu calmé, il cria : «Allons, en route !

v'là assez de temps perdu. »

Et les voyageurs, riant toujours, s'en allèrent vers la voiture.

1. *loque* : chiffon.

2. *fil-en-dix* : eau-de-vie de calvados très forte en alcool.

Cependant Belhomme, venu le dernier, déclara : 182

183

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

LA BÊTE À MAÎT' BELHOMME

290 «Mé, j' m'en r'tourne à Criqueot. J'ai pu que fé au Havre à cette heure. »

Le cocher lui dit : «N'importe, paie ta place!

Compréhension

- Je t'en dé que la moitié pisque j'ai point passé mi-chemin.

1. *Dans quel ordre sont appelés les passagers? Est-ce l'effet du 295 - Tu dois tout pisque t'as r'tenu jusqu'au bout. »*

hasard ?

Et une dispute commença qui devint bientôt une que-relle furieuse : Belhomme jurait qu'il ne donnerait que 2. *Pourquoi est-ce le curé qui parle le premier ? Sur quels sujets porte la conversation ?*

vingt sous, Césaire Horlaville affirmait qu'il en recevrait quarante.

3. *Que pensez-vous des hypothèses émises successivement par les 300* Et ils criaient, nez contre nez, les yeux dans les yeux.

différents passagers sur les causes de la douleur de Maît' Belhomme ? Quelle est la plus ridicule ?

Caniveau redescendit.

«D'abord, tu dés quarante sous au curé, t'entends, et 4. *Pour quelles raisons Maît' Belhomme préfère-t-il le guérisseur au médecin ?*

pi une tournée à tout le monde, ça fait chiquante-chinq, et pi t'en donneras vingt à Césaire. Ça va-t-il, 5. *Le remède proposé par le curé est-il ridicule ?*

305 dégourdi?»

6. *Qui dirige l'opération ? Pourquoi?*

Le cocher, enchanté de voir Belhomme déboursier 7. *Quels progrès comporte la seconde opération par rapport à la* trois francs soixante et quinze, répondit : «Ça va!

première ?

- Allons paie.

8. *À quoi se manifestent l'avarice de Maît' Belhomme et celle du*

- J' paierai point. L' curé n'est pas médecin d'abord.

cocher ?

310 - Si tu n' paies point, j' te r'mets dans la voiture à Césaire et j' t'emporte au Havre. » Et le colosse, ayant saisi Belhomme par les reins, l'enleva comme un enfant.

Ecriture / Réécriture

L'autre vit bien qu'il faudrait céder. Il tira sa bourse, et paya.

9. *Quelles notations suggèrent une ressemblance entre la diligence et le cocher (1. 1 à 21) ?*

315 Puis la voiture se remit en marche vers Le Havre, tandis que Belhomme retournait à Criquetot, et tous les 10. *Comment Maupassam a-t-il échappé au risque de monotonie voyageurs, muets à présent, regardaient sur la route dans la présentation des passagers ? Comment chacun est-il typé ?*

blanche la blouse bleue du paysan, balancée sur ses 11. *Quelles expressions sont utilisées pour décrire la montée en longues jambes.*

voiture de chaque personnage ?

320

12. *En quoi l'expression «sympathie de taille, d'encolure et de ventre» (1. 88-89) est-elle amusante?*

13. *Quel est l'intérêt du dialogue rapporté au style direct (7. 153 à 167)? Réécrivez-le au style indirect.*

14. *Quelles sont les différentes sources de comique dans l'évocation de la famille Rabot?*

15. *Comparez les descriptions faites par Caniveau, puis par le curé, de l'oreille de Malt' Belhomme (7. 212 à 217).*

16. *En quoi l'apparition de la puce est-elle comique ?*

184

185



CONTES NORMANDS ET PARISIENS

17. *Sous quelle forme se présente le titre de ce conte? Vous AMOUR1*

semble-t-il heureusement choisi ?

18. *Imaginez et décrivez (pas forcément en patois normand!) le TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR*

récit que, une fois rentré chez lui, Maît' Belhomme fait de son aventure à sa femme.

Je viens de lire dans un fait divers de journal un drame de passion. Il l'a tuée, puis il s'est tué, donc il l'aimait. Qu'important Il ou Elle? Leur amour seul m'importe ; et il ne m'intéresse point parce qu'il m'at-5 tendrait ou parce qu'il m'étonne, ou parce qu'il m'émeut ou parce qu'il me fait songer, mais parce qu'il me rappelle un souvenir de ma jeunesse, un étrange souvenir de chasse où m'est apparu l'Amour comme apparaissaient aux premiers chrétiens des croix au milieu du 10 ciel .

Je suis né avec tous les instincts de l'homme primitif, tempérés par des raisonnements et des émotions de civilisé. J'aime la chasse avec passion; et la bête saignante, le sang sur les plumes, le sang sur mes mains 15 me crispent le cœur à le faire défaillir.

Cette année-là, vers la fin de l'automne, les froids d'hiver arrivèrent brusquement, et je fus appelé par un de mes cousins, Karl de Rauville, pour venir avec lui tuer des canards dans les marais, au lever du jour.

20 Mon cousin, gaillard de quarante ans, roux, très fort et très barbu, gentilhomme de campagne, demi-brute aimable, d'un caractère fort gai, doué de cet esprit gaulois qui rend agréable la médiocrité, habitait une sorte de ferme-château dans une vallée où coulait une rivière.

25 Des bois couvraient les collines de droite et de gauche^

vieux bois seigneuriaux où restaient des arbres magnifiques et où l'on trouvait les plus rares gibiers à plume de toute cette partie de la France. On y tuait des aigles quelquefois ; et les oiseaux de passage, ceux qui presque 30 jamais ne viennent en nos pays trop peuplés, s'arrê- Les amoureux sur la rivière, *gravure de Grenier, Paris, Bibliothèque des Arts décoratifs.*

1. Première publication dans *Gil Blas* (7 décembre 1886). Repris dans *Le Horla* (1887).

2. *croix au milieu du ciel* : l'empereur romain Constantin, notamment, passait pour avoir eu une vision de cet ordre, à la suite de laquelle il se convertit au christian-nisme (en l'an 312).

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

AMOUR

taient presque infailliblement dans ces branchages redoutables cachant un secret inconnaissable et dange-séculaires comme s'ils eussent connu ou reconnu un reux.

petit coin de forêt des anciens temps demeuré là pour Non. Autre chose s'en dégage, un autre mystère plus leur servir d'abri en leur courte étape nocturne.

profond, plus grave, flotte dans les brouillards épais, le 35 Dans la vallée, c'étaient de grands herbages arrosés 70 mystère même de la création peut-être ! Car n'est-ce pas par des rigoles et séparés par des haies ; puis, plus loin, dans l'eau stagnante et fangeuse¹, dans la lourde humi-la rivière, canalisée jusque-là, s'épandait en un vaste dité des terres mouillées sous la chaleur du soleil, que marais. Ce marais, la plus admirable région de chasse remua, que vibra, que s'ouvrit au jour le premier germe que j'aie jamais vue, était tout le souci de mon cousin de vie ?

40 qui l'entretenait comme un parc. À travers l'immense peuple de roseaux qui le couvrait, le faisait vivant, bruis-sant, houleux, on avait tracé d'étroites avenues où les 75 J'arrivai le soir chez mon cousin. Il gelait à fendre les barques plates, conduites et dirigées avec des perches, pierres.

passaient, muettes, sur l'eau morte, frôlaient les joncs, Pendant le dîner, dans la grande salle dont les buffets, 45 faisaient fuir les poissons rapides à travers les herbes et les murs, le plafond étaient couverts d'oiseaux empail-plonger les poules sauvages dont la tête noire et pointue lés, aux ailes étendues, ou perchés sur des branches disparaissait brusquement.

80 accrochées par des clous, éperviers, hérons, hiboux, J'aime l'eau d'une passion désordonnée : la mer, bien engoulevents², buses, tiercelets³, vautours, faucons, mon que trop grande, trop remuante, impossible à posséder, cousin pareil lui-même à un étrange animal des pays 50 les rivières si jolies, mais qui passent, qui fuient, qui s'en froids, vêtu d'une jaquette en peau de phoque, me vont, et les marais

surtout où palpite toute l'existence racontait les dispositions qu'il avait prises pour cette inconnue des bêtes aquatiques. Le marais, c'est un 85 nuit même.

monde entier sur la terre, monde différent, qui a sa vie Nous devons partir à trois heures et demie du matin, propre, ses habitants sédentaires, et ses voyageurs de afin d'arriver vers quatre heures et demie au point choisi 55 passage, ses voix, ses bruits et son mystère surtout. Rien pour notre affût. On avait construit à cet endroit une n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant, par-hutte avec des morceaux de glace pour nous abriter un fois, qu'un marécage. Pourquoi cette peur qui plane sur 90 peu contre le vent terrible qui précède le jour, ce vent ces plaines basses couvertes d'eau? Sont-ce les vagues chargé de froid qui déchire la chair comme des scies, la rumeurs des roseaux, les étranges feux follets¹, le silence coupe comme des lames, la pique comme des aiguillons 60 profond qui les enveloppe dans les nuits calmes, ou bien empoisonnés, la tord comme des tenailles, et la brûle les brumes bizarres, qui traînent sur les joncs comme comme du feu.

des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible cla-95 Mon cousin se frottait les mains : «Je n'ai jamais vu potement, si léger, si doux, et plus terrifiant parfois que une gelée pareille, disait-il, nous avions déjà douze le canon des hommes ou que le tonnerre du ciel, qui fait degrés sous zéro à six heures du soir. »

65 ressembler les marais à des pays de rêve, à des pays J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je 1. *fangeuse* : boueuse.

1. *engoulevents* : oiseaux qui chassent les insectes en volant le bec ouvert, d'où leur 1. *feux follets* : flammes produites dans les marais par la combustion spontanée du nom qui signifie *avaleurs de vent*.

méthane né de la décomposition de la vase.

3. *tiercelets* : oiseaux de proie.

188

189

CONTES NORMANDS ET PARISIENS

AMOUR

m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant 140 l'abri. J'y entrai, et comme nous avions encore près 100 dans ma cheminée.

d'une heure à attendre le réveil des oiseaux errants, je À trois heures sonnantes on me réveilla. J'endossai, à me roulai dans ma couverture pour essayer de me mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin réchauffer.

Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux 145 déformée, qui avait quatre cornes à travers les parois 105 verres de fine Champagne, nous partîmes accompagnés vaguement transparentes de cette maison polaire.

d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Mais le froid du marais pelé, le froid de ces murailles, Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jus-le froid tombé du firmament me pénétra bientôt d'une qu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble façon si terrible, que je me mis à tousser.

morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant 150 Mon cousin Karl fut pris d'inquiétude : «Tant pis si 110 il fait mal ; aucun souffle ne l'agite ; il est figé, immobile ; nous ne tuons pas grand-chose aujourd'hui, dit-il, je ne il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes, veux pas que tu t'enrhumes ; nous allons faire du feu. »

les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent Et il donna l'ordre au garde de couper des roseaux.

des branches sur le sol dur, et deviennent durs aussi, On en fit un tas au milieu de notre hutte défoncée au comme lui, sous l'étreinte du froid.

155 sommet pour laisser échapper la fumée ; et lorsque la 115 La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le flamme rouge monta le long des cloisons claires de cris-côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'estal, elles se mirent à fondre, doucement, à peine, pace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, comme si des pierres de glace avaient sué. Karl, resté qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée par la dehors, me cria : «Viens donc voir! » Je sortis et je restai rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste 160 éperdu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône, 120 sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle avait l'air d'un monstrueux diamant au cœur de feu nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

poussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on Nous allions côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, voyait deux formes fantastiques, celles de nos chiens qui les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos se chauffaient.

chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir mar-165 Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, passa 125 cher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les bruit; et je regardais la fumée blanche que faisait l'ha-oiseaux sauvages.

leine de nos chiens.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de Nous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous vie qu'on ne voit point et qui court dans l'air sombre, si engageâmes dans une des allées de roseaux secs qui 170 vite, si loin, avant qu'apparaisse à l'horizon la première 120 s'avançaient à travers cette forêt basse.

clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure gla-Nos coudes, frôlant les longues feuilles en rubans, ciale de l'aube, que ce cri fuyant emporté par les plumes laissaient derrière nous un léger bruit, et je me sentis d'une bête est un soupir de l'âme du monde !

saisi, comme je ne l'avais jamais été, par l'émotion puis-Karl disait : «Éteignez le feu. Voici l'aurore.»

sante et singulière que font naître en moi les marécages.

175 Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de 135 Il était mort, celui-là, mort de froid, puisque nous mar-canards traînaient de longues taches rapides, vite effa-chions dessus, au milieu de son peuple de joncs dessé-cées, sur le firmament.

chés.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl venait de tirer; et Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aperçus la les deux chiens s'élancèrent.

hutte de glace qu'on avait construite pour nous mettre à 180 Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, 190

191

AMOUR

nous ajustions vivement dès qu'apparaissaient au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, essoufflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait 185 encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu; le soleil 1. *Pouvez-vous deviner, dès les premières lignes du conte, quels apparaissait au fond de la vallée et nous songions à en seront les héros ? À quel moment sommes-nous vraiment fixés à ce sujet?*

repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes. Je tirai.

2. *Pourquoi le narrateur aime-t-il tellement le marais ? Relevez les 190* Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sar-divers éléments auxquels il est le plus sensible.

celle au ventre d'argent. Alors, dans l'espace au-dessus 3. *Comment nous est présentée la chasse ? Les deux chasseurs de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une éprouvent-ils des sentiments identiques ?*

plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite 4. *La conclusion du conte est-elle pessimiste ou optimiste ?*

bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-195 dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

Ecriture / Réécriture

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût assez proche.

5. *Relevez le vocabulaire dont l'emploi fait basculer l'évocation*

- Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

du marais (1. 48 à 67), du réalisme pittoresque dans 200 Certes, il ne s'en allait point ; il tournoyait toujours et pleurait autour de nous. Jamais gémississement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace.

205 Parfois, il s'enfuyait sous la menace du fusil qui suivait son vol ; il semblait prêt à continuer sa route, tout seul à travers le ciel. Mais ne

s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa femelle.

- Laisse-la par terre, me dit Karl, il approchera tout à 210 l'heure.

Il approchait, en effet, insouciant du danger, affolé par son amour de bête, pour l'autre bête que j'avais tuée.

Karl tira ; ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu l'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait ; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me le rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans le même carnier¹ ... et je repartis, ce jour-là, pour Paris.

1. *carnier* : sac où les chasseurs mettent le gibier tué.

192

LA FRANCE DE MAUPASSANT



LA FRANCE DE MAUPASSANT

mistice, assiéger et reconquérir Paris. Cette guerre civile de

- lois scolaires (1881-1882) établissant un enseignement grammaire-mois (avril-mai 1871) fut atroce des deux côtés : les tuteurs, laïcs et obligatoires de 6 à 13 ans. Cette loi doit permettre rebelles pris les armes à la main étaient fusillés sur place ; les citoyens de donner un sens à leur bulletin de vote et communistes répondirent en fusillant des otages et en se surtout d'inculquer aux enfants les valeurs républicaines et le livrant, à la fin, à des actes de vandalisme : incendie du patriotisme alimenté par la perte de l'Alsace-Lorraine ; Tuileries, de la Cour des Comptes et de l'Hôtel de Ville. Ces

- lois anticléricales (1880), qui s'inscrivent dans l'histoire des excès expliquent la brutalité de la répression qui suivit : rapports souvent difficiles entre l'Église et l'État républicain.

50 000 arrestations, de nombreuses condamnations à mort, L'Église catholique vit toujours sous le régime du Concordat de 6 000 déportations en Nouvelle-Calédonie. Ainsi se trouvèrent en 1801 : c'est un corps de l'État ; les prêtres sont des fonction-

éliminés pour vingt ans les éléments révolutionnaires qui n'ont pas été payés par l'État, les évêques sont nommés par un accord qui avait troublé la première moitié du XIX^e siècle.

entre le gouvernement et le pape. L'Église jouit encore d'une grande influence sur la population française, surtout la paysannerie. Or l'Église est résolument anti-républicaine : outre l'ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

que le pape a violemment condamné les principes de la démocratie. Dès la signature de l'armistice, le gouvernement provisoire créé en 1864, dans l'encyclique *Quanta Cura* et le *Syllabus*, le pape organise l'élection d'une Assemblée nationale qui doit donner au clergé français une place restée traumatisée par les persécutions dont il a vu la France des institutions politiques, mais qui est détournée et est devenue victime sous la Révolution. Les républicains ne sont pas de son côté par les circonstances. On vote en fait pour ou contre les athées, mais ils veulent diminuer l'influence de l'Église. Sans parler du prolongement de la guerre. Les républicains, avec leur atteinte au Concordat, qui ne concerne que le clergé Gambetta, sont pour la guerre, les royalistes, avec Thiers, pour la paix, ils font obligation au clergé régulier, c'est-à-dire à la paix. La France, fatiguée de ses défaites, vote massivement contre les « Congrégations », d'obtenir une autorisation pour les royalistes pacifistes. La République ne sera sauvée que de demeurer en France : peu l'obtiennent ; les autres doivent se séparer par leurs divisions entre orléanistes et légitimistes. En 1875, dissoudre ou s'exiler, notamment la congrégation la plus enfin, les orléanistes se rapprochent des républicains modérés connus, celle des jésuites (1881). L'apaisement n'interviendra et l'assemblée vote, à une seule voix de majorité, le fameux qu'en 1892 lorsque, avec l'appui du pape Léon XIII, le cardinal-archevêque de Paris Wallon qui établit la République. La France se voit Lavignerie lancera le mot d'ordre du « Ralliement » à la suite alors d'un régime démocratique et parlementaire, fondé sur la République et que le clergé se résignera, de plus ou moins bon sur le suffrage universel et la séparation des pouvoirs. L'exécutif, au nouveau régime. Mais il restera toujours conservateur et est exercé par un président de la République qui nomme et l'attitude - hostilité ou soutien - envers l'Église catholique les ministres, mais ceux-ci sont responsables devant le Parlement pendant tout le XIX^e siècle le meilleur critère pour ment (Sénat et chambre des Députés) qui les contrôle étroitement - distinguer la gauche et la droite.

ment. Le président de la République est réduit à un rôle de représentation. Ce régime restera en vigueur jusqu'en 1940. Si les Français avaient voté royaliste en 1871, c'était par pacifisme. En

réalité, ils sont majoritairement républicains. Chaque élection confirme leur succès et après la démission du président Mac-Mahon (1879), royaliste tenté un moment par l'exercice d'un pouvoir personnel, les républicains modérés détiennent tous les pouvoirs.

ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE

Jules Ferry fait voter les réformes indispensables à la vie d'une véritable démocratie :

- lois établissant les libertés publiques : liberté de la presse et liberté de réunion (1880), libertés syndicales (1884); 216

CRITIQUES ET JUGEMENTS

La personne physique et la personnalité de Maupassant ont Cependant l'hostilité des Goncourt est sans appel : une page intéressée et intriguée ses contemporains :

de Maupassant n'est pas signée, c'est tout bonnement de la bonne copie courante appartenant à tout le monde : *La plupart d'entre eux lui reconnaissent une robuste beauté. De taille médiocre, il donne une impression de force contenue. Son*

[...] *Maupassant est un très remarquable novellière, un très front bien dégagé, sa tête un peu cubique de Lorrain opiniâtre charmant conteur de nouvelles, mais un styliste, un grand écrivain s'ornent d'une chevelure drue, couleur châtain foncé. Ses yeux vains, non, non !*

pâles, dont le regard fascine, jettent parfois un éclat furtif d'un Goncourt, Journal, t. IV et IX.

gris bleuté. Mais il se montre peu habile à mettre en montre ses Son maître Flaubert, quant à lui, a toujours insisté sur la talents. Il est dénué d'esprit de repartie. Il manque de vivacité.

nécessité du travail :

Harcelé par les brusques saillies d'une conversation mondaine, il reste coi. Aux yeux des plaisants, il paraît embarrassé, balourd. Il faut, entendez-vous, jeune homme, il faut travailler plus que se sent emprunté. Un jeune témoin de son comportement cela. J'arrive à vous soupçonner d'être légèrement caleux. Trop de remarque : «Triste, à l'air bête, sans conversation, il n'est à canotage! Trop d'exercice! oui, monsieur!... Ce qui vous manque, l'aise qu'avec les gens de métier. » Un autre note avec une plus ce sont «les principes». On a beau dire, il en faut, reste à savoir grande finesse : «En le regardant de près, je trouve qu'il res-lesquels. Pour un artiste, il n'y en a qu'un : tout sacrifier à l'art.

semble à ses paysans. Comme eux, il me paraît à la fois La vie doit être considérée par lui comme un moyen, rien de plus.

misanthrope et farceur, patient et madré, rêveur malgré lui et Flaubert, *Lettre à Maupassant*, 15 juillet 1878.

libertin. » *Cette rusticité un peu taciturne ne déplaît pas à l'au début du xxe siècle, les Contes de Maupassant sont générale-qui le surnomme le taureau triste. En revanche, les esthètes, les ment appréciés. Le*

romancier Marcel Prévost est particulièrement nerveux, tolère mal sa présence. Edmond de Goncourt exulte, ment sensible à la technique du conte :

visiblement lorsqu'il trace sur ses cahiers ces mots perfides :

«C'est l'image et le type du jeune maquignon normand.»

Si, dans le roman, on a le temps et l'espace nécessaires pour poser Albert-Marie Schmidt, *Maupassant par lui-même*, Seuil, 1962.

des personnages singuliers, voués à des aventures extraordinaires, il n'en est pas de même dans le conte. Il faut que les personnages, Certains écrivains de son époque l'apprécient et le situent dans âme et corps, soient définis en quelques mots. Rien ne s'ac-croche à une tradition glorieuse :

commode mieux de telles descriptions que l'être moyen : le type est On le comprenait parce qu'il était la clarté, la simplicité, la quelque part dans notre mémoire; il suffit de réveiller l'image.

mesure et la force. On l'aimait parce qu'il avait la bonté riieuse, la C'est le triomphe de Maupassant. [...] Le même procédé que satire profonde qui, par un miracle, n'est point méchante, la Maupassant applique à l'évocation des caractères lui sert pour les gaité brave qui persiste même sous les larmes. Il était de la grande paysages. Rarement il les choisit extraordinaires. Et ceux qu'il lignée que l'on peut suivre depuis les balbutiements de notre réussite le mieux sont les plus familiers. H ne force pas notre langue jusqu'à nos jours. Il avait pour aïeux Rabelais, Montaigne, imagination, comme Loti, à rêver des décors que nous n'avons Molière, La Fontaine, les forts et les clairs, ceux qui sont la raison jamais vus : mais, en évoquant ce que nous avons vu, il nous et la lumière de notre littérature. Et dans la suite des temps, ceux donne la surprise de le revoir mieux, avec des yeux d'artiste qui ne le connaîtront que par ses œuvres, l'aimeront pour l'éternel choisissent et retiennent les traits essentiels.

chant d'amour qu'il a chanté à la vie.

Marcel Prévost, *Contes choisis de Maupassant*, Préface, Emile Zola, discours prononcé aux obsèques Ollendorf, 1905.,

de Guy de Maupassant, 10 juillet 1893.

Joseph Bédier et Paul Hazard émettent de sérieuses réserves : J.-M. de Heredia renchérit :

Rien de désespérant comme ses contes, écrits dans une langue sobre Il est

de la grande lignée normande, de la race de Malherbe, de et forte, mais un peu vulgaire. Ou plutôt, «ordinaire» serait ici Corneille et de Flaubert. Comme eux, il a le goût sobre et une qualification plus exacte que «vulgaire». Maupassant ne veut classique, la belle ordonnance architecturale et, sous cette appa-rien peindre que de quotidien, et c'est à force de se surveiller rence régulière et pratique, une âme audacieuse et tourmentée, lui-même qu'il atteint ce style dépouillé. C'est peut-être dans son aventureuse et inquiète.

tempérament physique et mental qu'on doit chercher l'explication J.-M. de Heredia, Discours à Rouen, 1900.

de ce parti pris littéraire. Des problèmes métaphysiques le préoc-218

219

CRITIQUES ET JUGEMENTS

CRITIQUES ET JUGEMENTS



cupaient; il fut sans répit tourmenté, comme le sera Loti, par la discrétion surprenante. Ses paysages, ses descriptions sont d'une pensée de la mort et

du néant; même par des visions fantastiques.

justesse et d'une vérité qui étonnent. Il a excellé à rendre sensibles Or son intelligence n'était ni très cultivée, ni très énergique [...] et les aperceptions les plus fugaces, les aspects de la nature les plus il n'y trouvait pas de quoi résoudre ces problèmes et se débarrasser changeants.

de ces hantises. Aussi choisit-il, comme pour sauvegarder son René Dumesnil, Guy de Maupassant, Éd. Tallandier, 1947.

équilibre nerveux, des sujets qu'il pût traiter avec une sorte Tandis qu'Albert-Marie Schmidt lui décerne le suprême éloge, d'indifférence [...], À l'égard de tels sujets, il lui était loisible celui d'être un classique :

d'appliquer le précepte de Flaubert : garder une impersonnalité absolue; et peut-être fût-ce par discipline volontaire qu'il s'as-Chaque fois que Maupassant compose un texte, la lucidité de son treignit à l'impassibilité. [...] Ses nouvelles, sans défauts, n'at-esprit reste éclatante. Dans les années les plus sombres de sa vie, teignent jamais à la perfection souveraine des nouvelles de Méri-tandis qu'il considère les contes et nouvelles dont il pourvoit mée.

régulièrement les gazettes comme d'utiles bagatelles, exercices de J. Bédier et P. Hazard, Histoire de la Littérature française contrôle de sa propre sagacité, il prétend, par des recherches dont illustrée, Larousse, 1924.

on ne saurait trop admirer la rigueur raisonnable, réformer l'art du roman français en lui imposant les règles d'un nouveau Albert Thibaudet, grand critique de l'entre-deux guerres, est classicisme.

franchement élogieux :

Albert-Marie Schmidt, op. cit.

Il ne doit rien à Zola, son aîné de dix ans. Mais fils d'une amie d'enfance de Flaubert, et son compatriote normand, il est le disciple et le fils spirituel du grand Normand, à tel point qu'on ne trouverait peut-être pas d'exemple littéraire d'une filiation de génies aussi pleine, aussi droite, aussi logique, d'une mise au point originale aussi nette à l'intérieur d'un même ordre d'expérience humaine, d'un même plan de nature normande. Seules les écoles de peinture offrent un tel phénomène : Van Dyck et Rubens, Véronèse et Titien.

Tout d'abord il est dans la littérature le maître certain du conte, le classique du conte, supérieur à Mérimée par la solidité et la variété des êtres vivants qu'il pétrit dans une pâte de peintre au lieu d'en évoquer les

traits comme le grand dessinateur de la Partie de Trictrac, supérieur à Alphonse Daudet non seulement par la richesse de la production, mais par un art plus mâle, plus tonique, plus direct.

A. Thibaudet, *Histoire de la littérature française*, Stock, 1936.

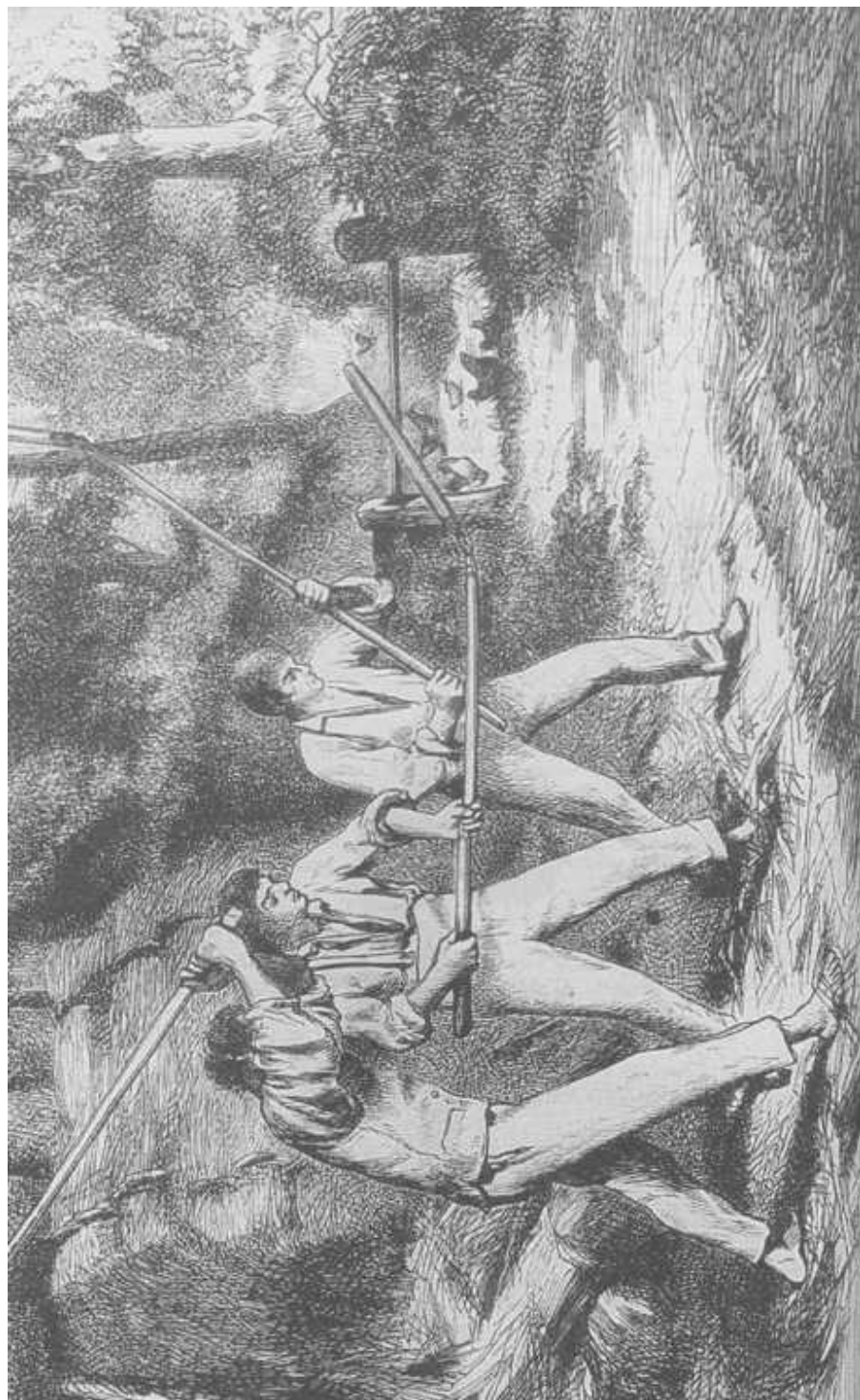
Plus près de nous, de nombreux critiques, français et étrangers, se sont intéressés à son œuvre. René Dumesnil est particulièrement sensible à son style :

Jamais style n'a été plus que le sien convenable aux sujets qu'il traite, aux idées qu'il exprime. Il est simple, clair, précis. Il est plein d'art et on dirait, à le lire, qu'il ignore toute recherche.

Maupassant s'éloigne de Flaubert par cette fluidité qui reste constamment la qualité dominante de sa prose. Jamais rien de Journal du soir, Cri de Paris.

tendu, jamais rien qui ressemble à la rhétorique. Ses personnages Gravure publiée à Paris chez Jean.

parlent l'exact langage de leur condition, de leur milieu; mais encore l'auteur, lorsqu'il intervient dans le récit, reste d'une 220



LE MONDE RURAL

DANS LA LITTÉRATURE LATINE

De tous les poètes de l'Antiquité, c'est Virgile (70-19 av. J.-C.) qui a chanté avec le plus de sincérité et de bonheur la campagne, les travaux des champs et ceux qui s'y adonnent, d'abord dans les *Bucoliques*, ensuite et surtout dans les *Géorgiques*.

Les *Géorgiques*, poème didactique en quatre chants, sont, au point de départ, un traité technique consacré successivement au labourage, à l'arboriculture, à la viticulture, à l'élevage et à l'apiculture. Mais c'est, avant tout, une épopée des rapports de l'homme et de la nature. Et, par-delà les conseils spécifiques qu'il donne au sujet de chacune de ces activités, Virgile évoque toujours avec une grande sympathie le monde rural, préservé de la contamination de la grande ville, Rome. Il n'est pas question ici de critique : Virgile se fait le chantre des idées de l'empereur Auguste, qui voulait encourager un retour aux anciennes vertus romaines et au terroir d'où elles étaient issues. Les paysans et leur vie sont idéalisés : *O trop heureux les laboureurs, s'ils connaissent leurs biens!*

Eux à qui, d'elle-même, loin de la discorde et des armes, la terre épanche en toute justice une subsistance facile. S'ils n'ont pas des palais dont les baies superbes vomissent de partout l'immense flot des clients¹ à la salutation du matin; s'ils ne couvent pas des yeux des portes parées de belles incrustations d'écaillé, ni des étoffes où l'on se joue, ni des bronzes d'Éphyré; si chez eux la laine ne farde pas la blancheur avec la drogue d'Assyrie² ; si la cannelle n'altère pas pour eux l'huile limpide qu'ils emploient, du moins ils goûtent un repos sans soucis, une vie qui ne connaît pas la tromperie, une vie riche en ressources variées ; du moins ils ont la paix dans de vastes espaces, les grottes, les lacs d'eau vive et les fraîches vallées, les mugissements des bœufs et les doux sommes sous un arbre. Ils ont pour eux les gorges brisées et les fourrés, séjours des bêtes, une jeunesse dure à l'ouvrage e[sobre, le culte des dieux et la vénération pour leurs pères; chez eux, au moment de quitter la terre, la Justice a laissé les dernières traces de ses pas.

Virgile, *Géorgiques*, Il, 458-474, trad. H. Goelzer, Éd. Les Belles Lettres, 1946.

1. *Les clients* : les protégés d'un grand personnage, leur patron, qui venaient saluer chaque matin.



LE MONDE RURAL

LE MONDE RURAL

À L'AUBE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

AU XVII^e SIÈCLE

Les fabliaux (xii^e-xiv^e siècles)

La comédie

Le monde rural est déjà une source d'inspiration aux tout Les auteurs du xvi^e siècle s'intéressent surtout à la cour et à la premiers siècles de notre littérature. En réaction contre l'idéo-ville, selon le précepte de Boileau : «*Étudiez la cour et connais-logie chevaleresque et courtoise qui exaltait l'excellence phy-sez la ville*» (*Art Poétique*). Les paysans n'apparaissent que de sique et morale et entourait d'un véritable culte l'héroïsme, la façon intermittente dans la comédie, sous l'aspect de domes-femme et l'amour, on voit apparaître, dès le xii^e siècle, les tiques, valets et servantes, que le contact de leurs maîtres a *fabliaux*.

affinés au point qu'ils s'expriment eux aussi en vers, comme Les *fabliaux* sont des récits généralement assez courts, en vers Alain et Georgette dans *L'École des Femmes* de Molière. Tou-octosyllabiques, directement issus des provinces françaises tefois s'ils ont perdu presque tout leur patois originel, leur (Artois, Picardie, Champagne, île de France) où ils ont été façon de raisonner, les comparaisons qui leur viennent sponta-composés. Le terme même de *fabliau* est la forme picarde de nément à l'esprit les distinguent encore et donnent une cer-l'ancien français *fableau*, signifiant «*petite fable*». Nous en taine couleur locale aux œuvres où ils figurent : possédons environ cent cinquante.

Bien que les intrigues soient imaginaires, les personnages, eux, *GEORGETTE* : *Mais que diantre est-ce là qu'avec tant de rudesse* sont bien réels et n'appartiennent plus à cette humanité idéale *Il nous fait au logis garder notre maîtresse?*

et un peu mythique qui peuplait chansons de geste et romans *D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher*, courtois. Avec les fabliaux, les gens simples font leur entrée *Et qu'il ne saurait voir personne en approcher?*

dans la littérature : bourgeois avarés ou crédules, naïfs de toute *ALAIN : C'est que cette action le met en jalousie.*

sorte, prêtres paresseux ou cupides, femmes dévergondées,
GEORGETTE : Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie?

mais aussi et peut-être surtout paysans (on disait alors *ALAIN : Cela vient... Cela vient de ce qu'il est jaloux.*

«vilains»).

GEORGETTE : Oui ; mais pourquoi Vest-il? et pourquoi ce cour-La peinture qui nous en est proposée est satirique : le but du

[roux ?

fabliau est de faire rire. C'est alors que se dessinent, en parti-*ALAIN : C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette, culier pour les paysans, les traits qui composeront leur image Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...*

un peu caricaturale au cours des siècles et qu'on retrouve *Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.*

notamment chez Maupassant : avarice, grossièreté, naïveté *Je m'en vais te bailler une comparaison*, mais aussi astuce.

Afin de concevoir la chose davantage.

Dans le conte *De Brunain et de Blérain*, un paysan et sa femme *Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage*, prennent à la lettre le sermon du prêtre : il avait assuré que *Que si quelque affamé venait pour en manger*, Dieu rendrait en la doublant toute offrande faite à l'Église. Ils *Tu serais en colère, et voudrais le charger?*

décident donc de lui donner leur vache. Le prêtre, pour l'ap-
GEORGETTE : Oui, je comprends cela.

privoiser, la fait lier à la sienne propre. Or, voici que la vache *ALAIN : C'est justement tout comme : des paysans revient chez ses anciens maîtres, entraînant avec La femme est, en effet, le potage de l'homme;*

elle celle du prêtre. Dieu a bien doublé en effet l'offrande des *Et quand un homme voit d'autres hommes parfois* paysans. Les voilà donc récompensés de leur bêtise de manière *Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doigts*, inattendue, tandis que le prêtre se voit puni de sa cupidité.

Il en montre aussitôt une colère extrême.

Un autre fabliau nous raconte l'histoire d'un paysan plus sen-
GEORGETTE : *Oui ; mais pourquoi chacun n'en fait-il pas de même*, sible à l'odeur du fumier qu'à celle de la Rose.

Et que nous en voyons qui paraissent joyeux En somme, les fabliaux, malgré leur origine, leurs personnages *Lorsque leurs femmes sont avec les biaux Monsieux?*

et leurs sujets populaires sont très critiques envers les gens *ALAIN* : *C'est que chacun n'a pas cette amitié goulue* simples qu'ils mettent en scène et se complaisent à en sou-*Qui n'en veut que pour soi.*

ligner les ridicules.

Molière, *L'École des Femmes*, II, 3, 1662.

224

225



LE MONDE RURAL

LE MONDE RURAL



La Fontaine

Les peintres

De tous les auteurs classiques, La Fontaine est celui qui connaît Les peintres ont été plus heureusement inspirés que les écri-le mieux le monde rural. Il reprend en partie à son compte les vains par les réalités de la campagne, témoins les nombreux railleries dont les paysans sont l'objet dans les *fabliaux*, mais il tableaux que Georges de La Tour (*Paiement des dettes, foveur de* rend aussi hommage à leur travail patient et opiniâtre et à la *vielle*) et Louis Le Nain (*La Famille de paysans, Repas des paysans*), deux grands maîtres du réalisme français, ont consa-morale qui le prône : «*Travaillez, prenez de la peine*». Il sait crés à la vie paysanne.

distinguer le paysan aisé, qui lègue un héritage à ses enfants (*Le Laboureur et ses enfants*), de l'ouvrier agricole que guette la AU XIXe SIECLE

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée Sous le faix du fagot aussi bien que des ans La Révolution, en abolissant les droits féodaux, améliore la *Gémissant et courbé, marchait à pas pesants*, condition paysanne, mais l'essor démographique qui démarre *Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée*.

vers le milieu du xixe siècle multiplie le nombre des paysans *Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur*, sans terre. Ceux-ci vivent de travaux saisonniers et de larcins *Il met bas son fagot, il songe à son malheur*.

(braconnage, maraudage) et entretiennent dans les campagnes

« Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?

un climat de mécontentement et de violence. George Sand, En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?

séduite par les paysages berrichons, donne une image idyllique Point de pain quelquefois, et jamais de repos. »

et poétique de la paysannerie dans ses romans champêtres (*La Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts, Mare au Diable*, 1846; *La Petite Fadette*, 1849). Tandis que Balzac, ami de l'ordre, dresse contre elle le réquisitoire le plus *Le créancier, et la corvée*

violent :

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

La Fontaine, La Mort et le Bûcheron,

Il est nécessaire d'expliquer, une fois pour toutes, aux gens in Fables, I, XVI.

habitué à la moralité des familles bourgeoises que les paysans n'ont, en fait de mœurs domestiques, aucune délicatesse; ils n'invoquent la morale, à propos d'une de leurs filles séduites, que La Bruyère

si le séducteur est riche et craintif. Les enfants, jusqu'à ce que l'État les leur arrache, sont des capitaux, ou des instruments de bien-être. L'intérêt est devenu, surtout depuis 1789, le seul mobile À la fin du siècle, La Bruyère, plus moraliste que poète sou-de leurs idées; il ne s'agit jamais pour eux de savoir si une action cieux du pittoresque, dénonce avec véhémence la misère glo-est légale ou immorale, mais si elle est profitable. La moralité, bale des paysans, à une époque où les périodes de famine se qu'il ne faut pas confondre avec la religion, commence à l'aisance; multiplient :

comme on voit, dans la sphère supérieure, la délicatesse fleurir dans l'âme quand la Fortune a doré le mobilier. L'homme absolu-L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, ment probe et moral est, dans la classe des paysans, une exception.

répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, Les curieux demanderont pourquoi ? De toutes les raisons qu'on attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une peut donner de cet état de choses, voici la principale. Par la nature opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand de leurs fonctions sociales, les paysans vivent d'une vie purement ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et en matérielle qui se rapproche de l'état sauvage auquel les invite leur effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, union constante avec la Nature. Le travail, quand il écrase le où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux corps, ôte à la pensée son action purifiante, surtout chez les gens autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour ignorants. Enfin, pour les paysans, la misère est leur «raison vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont d'état».

semé.

La Bruyère, Les Caractères, IX, 1688.

Balzac, Les Paysans.

226

227



LE MONDE RURAL

LE MONDE RURAL



Maupassant

j'y ai pensé encore, et je vois qu'il va falloir tout de même en venir là.
»

Malgré le développement de la grande industrie sous Napo-Il expliqua pourquoi, en phrases interrompues, coupées de conti-léon III, la France reste, jusqu'à la fin du xix *nuelles incidentes. Mais ce qu'il ne disait pas, ce qui sortait de e siècle*, un pays

essentiellement agricole. Les rendements augmentent lente-l'émotion refoulée dans sa gorge, c'était la tristesse infinie, la ment mais régulièrement. Dans un pays où domine la petite *rancune sourde, le déchirement de tout son corps, à se séparer de propriété* et où les paysans sans terre, en surnombre, sont *ces biens si chaudement convoités avant la mort de son père*, partis à la ville travailler dans les usines, la paysannerie fran-cultivés plus tard avec un acharnement de rut, augmentés ensuite çaise, jusqu'alors plutôt agitée, est une population calme et *lopins à lopins, au prix de la plus sordide avarice. Telle parcelle* satisfaite, et constitue le plus fidèle soutien du régime républi-représentait des mois de pain et de fromage, des hivers sans feu, cain. La Normandie de Maupassant, c'est-à-dire le pays de *des étés de travaux brûlants, sans autre soutien que quelques Caux*, est une région particulièrement privilégiée : sol limo-gorgées d'eau. Il avait aimé la terre en femme qui tue et pour qui neux, fertile, où poussent bien les céréales, climat humide *on assassine. Ni épouse, ni enfants, ni personne, rien d'humain* : favorable aux pâturages, donc à l'élevage. À quelques excep-la terre! Et voilà qu'il avait vieilli, qu'il devait céder cette maî-tions près, comme les deux familles besogneuses évoquées *tresse à ses fils, comme son père la lui avait cédée à lui-même*, dans *Aux champs*, les paysans que mettent en scène les *Contes enragé de son impuissance*.

sont assez aisés. Pour les distinguer du tout-venant, on les

«Voyez-vous, monsieur Baillehache, il faut se faire une raison, appelle «Maître». Ce ne sont pas encore des bourgeois mais ils les jambes ne vont plus, les bras ne sont guère meilleurs, et, en prennent le chemin. Au-dessus d'eux figurent les notables : dame! la terre en souffre... Ça aurait encore pu marcher, si pharmaciens, médecins, notaires. Enfin la société rurale l'on s'était entendu avec les enfants...»

culmine avec les petits hobereaux, qui possèdent en général un Zola, *La Terre*, 1887.

château où ils mènent une vie heureuse et aisée. Ce monde de la campagne, sur lequel Maupassant exerce sa verve, mi-AU XXe SIÈCLE

sévère, mi-amusé, est présent dans la majorité des *Contes*. Il en forme, en quelque sorte, le tissu vivant.

Péguy

Zola

Péguy est resté toujours très attaché à sa terre natale, la Beauce.

Bien qu'aucun de ses ouvrages n'ait pour thème majeur le Zola trouvait que les romans champêtres de George Sand monde rural, il a exalté Jeanne d'Arc, la bergère lorraine sonnaient faux, et il a été tenté, comme il le dit lui-même, de héroïne de la guerre de Cent Ans et de la chrétienté tout faire pour le paysan avec *La Terre* ce qu'il avait fait pour entière. Un de ses poèmes les plus célèbres est consacré à la l'ouvrier avec *Germinal*. Il s'est donc appliqué à donner à sa Beauce et à ses blés, tels qu'on les découvre en faisant le peinture beaucoup de nuances et à éviter, comme Maupassant, pèlerinage de Chartres. Enfin il distinguait dans son propre toute simplification hâtive.

corps l'empreinte de son hérédité de paysan : *Un vieux paysan, le père Fouan, est venu trouver M. Baillehache, Toute l'inclinaison (générale) du corps en avant dénonce, trahit ce le notaire :*

que suis, car je le deviens, puisque je le deviens : un paysan (non)

« Ainsi, père Fouan, vous vous êtes décidé à partager vos biens égaré. *L'inclinaison commençante générale vers la terre nourri-de votre vivant entre vos deux fils et votre fille ?* »

cière, vers la terre mère, vers la terre tombeau [...]. Je serai un Le vieux ne répondit point, les autres demeurèrent immobiles, un vieux tassé, un vieux chenu. On dira : c'est le père Péguy qui s'en grand silence se fit. D'ailleurs le notaire, habitué à ces lenteurs, ne va [...]. Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau se hâtait pas, lui non plus [...]. Il avait ouvert un canif, il se sera une écorce, je serai un vieux fourbu [...]. Trop de vieux rognait les ongles [...].

derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour

«Oui, ça se peut bien, monsieur Baillehache... Je vous en avais accoler la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au parlé à la moisson, vous m'aviez dit d'y penser davantage ; et marché, cueilli, coupé des bords de la Loire [...].





Peuple laborieux, j'en ai trop derrière moi. Je crois que c'est pour ça que j'ai ce vice de travailler. Puissè-je écrire comme ils acco-laient la vigne [...]. Trop de vieux (et de vieilles) ont vécu sur la vigne, sur la délicate vigne, penchés comme sur une enfant, penchés toute la vie.

Péguy, Victor-Marie comte Hugo, 1910.

Après la guerre de 1914-1918

.

Après la Grande Guerre, l'extension de la grande industrie tend à dépeupler les campagnes : des villages se vident et meurent, des terres tombent en friche. Une certaine nostalgie donne alors aux Romans paysans un caractère lyrique. Giono, chantre de la Haute-Provence particulièrement atteinte par cette mort lente, raconte dans *Regain* (1930) la renaissance d'un village proche de Manosque. L'héroïne principale est la Mamèche, veuve d'un puisatier qui s'est tué en remettant un puits en marche. Pour elle la terre, où sont les morts, n'est plus un outil de production mais un objet d'amour et Giono, tout comme son personnage, se sent relié à elle par une sorte de panthéisme mystique :

[La Mamèche parle.] je pense à l'enfant, à mon petit, mon Rolando, celui qui est aussi sous la racine de l'herbe. C'est pas de la justice [...]. Eux, ils les ont encore en chair qui marche et c'est parti pour chercher la bonne place. Moi, tout ce qui me tenait le cœur, c'est devenu l'herbe et l'eau de cette terre et je resterai ici tant que je ne serai pas devenue cette terre, moi aussi.

Giono, *Regain*, 1930.

À peu près à la même époque, d'autres auteurs, Pourrat, Ramuz, A. de Chateaubriant, Pagnol, et, plus près de nous, H. Bosco ont puisé dans leurs terroirs respectifs, - Auvergne, canton de Vaud, Brière, Provence -, une grande partie de leur inspiration. Cette tendance s'est prolongée jusqu'à notre époque sans éviter toujours les facilités d'un folklore super-ficiel. On peut dire que le mouvement écologiste se situe aussi dans la même mouvance, mais il n'a pas encore donné lieu à une œuvre littéraire.

PARIS



PARIS

AU XVII^e SIECLE

Boileau

Corneille

bn 1666, Boileau dénoncera les bruits et les «embarras» qui rendent pénible (déjà!) la vie dans la grande ville : Bien que la bourgeoisie de Paris peuple la plupart des comédies de Molière, la ville elle-même en est constamment absente. Il *Qui jrappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris?*

faut remonter aux premières comédies de Corneille pour trou-Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?

ver des allusions précises à certains quartiers, comme le Marais *Et quel jâcheux démon, durant des nuits entières*, ou le faubourg Saint-Germain. *La Place Royale* (1634) a pour *Rassemble ici les chats de toutes les gouttières ?*

décor cette célèbre place, aujourd'hui Place des Vosges, qui *J'ai beau sauter du lit, plein de trouble et d'effroi*, attirait déjà les promeneurs au temps de Corneille. *La Galerie Je pense qu'avec eux tout l'enjer est chez moi : du Palais*, l'année précédente, poussait encore plus loin le *L'un miaule en grondant comme un tigre en jurie*, souci de réalisme en présentant les boutiques des commer-L'autre roule sa voix comme un enjant qui crie.

çants installés dans la galerie du Palais de justice : *Ce n'est pas tout encor, les souris et les rats Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats. [...]*

LA LINGÈRE, LE LIBRAIRE

Encor je bénirais la bonté souveraine, (On tire un rideau et l'on voit le libraire, la lingère et le *Si le ciel à ces maux avait borné ma peine*; mercier chacun dans sa boutique.)

Mais si, seul en mon lit, je peste avec raison, LA LINCÈRE

C'est encor pis vingt jois en quittant la maison : Vous avez fort la presse à ce livre nouveau ; En quelque endroit que j'aille, il jaut jendre la presse C'est pour vous faire riche.

D'un peuple d'importuns qui jourmillent sans cesse.

LE LIBRAIRE

L'un me heurte d'un ais¹ dont je suis tout froissé² ; On le trouve si beau

Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé. [...]

Que c'est pour mon profit le meilleur qui se voie.

Là, sur une charrette une poutre branlante Mais vous, que vous vendez de ces toiles de soie!

Vient menaçant de loin la joule qu'elle augmente.

LA LINGÈRE

Six chevaux attelés à ce jardeau pesant De vrai, bien que d'abord on en vendit fort peu, Ont peine à l'émouvoir³ sur le pavé glissant.

À présent Dieu nous aime, on y court comme au jeu; D'un carrosse en tournant il accroche une roue, Je n'en saurais fournir autant qu'on m'en demande : Et du choc le renverse en un grand tas de boue, Elle sied mieux aussi que celle de Hollande, Quand un autre à l'instant s'efforçant de passer Découvre moins le fard dont un visage est peint, Dans le même embarras se vient embarrasser.

Elle donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.

Vingt carrosses bientôt arrivant à la jile je perds bien à gagner, de ce que ma boutique, Y sont en moins de rien suivis de plus de mille; Pour être trop étroite, empêche ma pratique¹ ; Et, pour surcroît de maux, un sort malencontreux À peine y puis-je avoir deux chalands¹ à la fois : Conduit en cet endroit un grand troupeau de bctuj's.

Je veux changer de place avant qu'il soit un mois; Boileau, Satires, VI.

J'aime mieux en payer le double et davantage, Et voir ma marchandise en un bel étalage.

AU XVIII

LE LIBRAIRE

e SIÈCLE

Vous avez bien raison; mais à ce que j'entends...

Les écrivains du xvme siècle ont été, dans leur ensemble, Monsieur, vous plaît-il voir quelques livres du temps.

moins intéressés par le pittoresque que par les débats d'idées.

1. *ais* : planche.

1. *ma pratique* : ma clientèle.

2. *froissé* : blessé.

2. *chalands* : clients.

3. *émouvoir* : faire avancer.

232

233



PARIS

PARIS

De Paris, ils ont donc retenu essentiellement les endroits où *du monde, et le café de la Régence est l'endroit de Paris où l'on* ces débats avaient lieu le plus souvent, c'est-à-dire les cafés, *joue le mieux à ce jeu.*

lieux d'échanges et de dialogues, fréquentés par les écrivains et Diderot, *Le Neveu de Rameau.*

les philosophes, et qui concurrençaient sérieusement les salons. Dans les *Lettres persanes* (1721), Montesquieu évoque le AU XIXe SIECLE

célèbre café Procope qui, rénové, est devenu aujourd'hui un restaurant
:

La réalité de Paris

Le café est très en usage à Paris : il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons, on dit des nouvelles; dans d'autres on joue aux échecs. Il Balzac a parfois souligné l'insalubrité des quartiers du vieux y en a une où l'on apprête le cajé de telle manière qu'il donne de Paris :

l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus La rue du Tourniquet Saint-Jean, naguère une des rues les plus que lorsqu'il y est entré.

tor tueuses et les plus obscures du vieux quartier qui entoure l'Hôtel de Ville, serpentait le long des petits jardins de la Préfec-Mais ce qui me choque le plus de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne ture de Paris et venait aboutir dans la rue du Martroi, précisé-se rendent pas utiles à leur patrie, et qu'ils amusent leurs talents à ment à l'angle d'un vieux mur maintenant abattu. En cet endroit des choses pué riles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les se voyait le tourniquet auquel cette rue a dû son nom et qui ne fut trou vai échauffés sur une dispute la plus mince qui se pût détruit qu'en 1823. [...] La partie la plus large de la rue du imaginer : il s'agissait de la réputation d'un vieux poète grec, Tourniquet [...] n'avait que cinq pieds de largeur. Aussi, par les dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie aussi bien que le temps pluvieux, des eaux noirâtres baignaient-elles promptement temps de sa mort. Les deux partis avouaient que c'était un poète le pied des vieilles maisons qui bordaient cette rue, en entraînant excellent : il n'était question que du plus ou moins de mérite qu'il les ordures déposées par chaque ménage au coin des bornes. Les fallait lui attribuer.

tombereaux ne pouvant passer par là, les habitants comptaient sur Montesquieu, *Lettres persanes*, XXXVI, 1721.

les orages pour nettoyer leur rue toujours boueuse, et comment Chez Diderot, c'est un autre endroit célèbre de l'époque, le aurait-elle été propre ? Lorsqu'en été le soleil darde en aplomb ses café de la Régence de son quartier, où le neveu de Rameau a rayons sur Paris, une nappe d'or, aussi tranchante que la lame ses habitudes :

d'un sabre, illuminait momentanément les ténèbres de cette rue Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les sans pouvoir sécher l'humidité permanente qui régnait depuis le cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. C'est moi qu'on rez-de-chaussée jusqu'au premier étage de ces maisons noires et voit toujours seul, rêvant sur le banc d'Argenson silencieuses. Les habitants, qui au mois de juin allumaient leurs 1. Je m'entretiens

avec moi-même de politique, d'amour, de goût ou de philosophie.

lampes à cinq heures du soir, ne les éteignaient jamais en hiver.

J'abandonne mon esprit à tout son libertinage. Je le laisse maître Balzac, *Une double famille*.

de suivre la première idée sage ou folle qui se présente, comme on Certaines descriptions de Hugo dans *Les Misérables* renché-voit dans l'allée du Foy2 nos jeunes dissolus marcher sur les pas rissent sur

celles de Balzac et à la saleté ajoutent l'angoisse : *d'une courtisane à l'air ébahi, au visage riant, à l'œil vif, au nez retroussé, quitter celle-ci pour une autre, les attaquant toutes et ne*

[Dans le quartier du boulevard de l'Hôpital] *Les maisons bours'attachant à aucune! Mes pensées, ce sont mes catins. Si le temps geais n'ont commencé à poindre là que vingt-cinq ans plus tard.*

est trop froid, ou trop pluvieux, je me réfugie au café de la Le lieu était morose. Aux idées funèbres qui vous y saisissaient, on Régence; là je m'amuse à voir jouer aux échecs. Paris est l'endroit se sentait entre la Salpêtrière dont on entrevoyait le dôme et Bicêtre dont on touchait la barrière, c'est-à-dire entre la folie de la femme et la folie de l'homme. Si loin que la rue pût s'étendre, on n'apercevait que les abattoirs, le mur d'enceinte et quelques rares façades d'usines, pareilles à des casernes où à des monastères; partout des baraques et des plâtras, de vieux murs noirs comme 1. -banc d'Argenson : dans les jardins du Palais-Royal, près de l'hôtel d'Argenson.

des linces, des murs neufs blancs comme des suaires [...].

2. *allée du Foy : parallèle à la rue de Richelieu.*

234

235



PARIS

PARIS

Cependant, à la nuit tombante, au moment où la clarté s'en va, C'était l'heure où l'essaim des rêves malfaisants l'hiver surtout, à l'heure où la bise crépusculaire arrache aux Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents; ormes leurs dernières feuilles rousses, quand l'ombre est profonde Où, comme un œil sanglant qui palpite et qui bouge, et sans étoiles, ou quand la lune et le vent font des trous dans les La lampe sur le jour fait une tache rouge; nuages, ce boulevard devenait tout à coup effrayant. [...] La soli-Où l'âme, sous le poids du corps revêche et lourd, tude de cet endroit où il s'était commis tant de crimes avait Imite les combats de la lampe et du jour.

quelque chose d'affreux. On croyait pressentir des pièges dans cette Comme

un visage en pleurs que les brises essuient, obscurité, toutes ces formes confuses de l'ombre paraissaient sus-L'air est plein du frisson des choses qui s'enfuient pectes, et les longs creux carrés qu'on apercevait entre chaque Et l'homme est las d'écrire et la femme d'aimer.

arbre semblaient des fosses. Le jour, c'était laid; le soir, c'était lugubre; la nuit, c'était sinistre.

Les maisons ça et là commençaient à fumer.

Hugo, *Les Misérables*, II, 4, 1862.

Les femmes de plaisir, la paupière livide, Il faut faire une mention spéciale pour l'Éléphant de la Bastille, *Bouche ouverte, dormaient de leur sommeil stupide*; détruit en 1847, où s'abrite Gavroche, enfant abandonné *Les pauvresses, traînant leurs seins maigres et froids* devenu le symbole des « gamins de Paris » livrés à eux-mêmes *Soufflaient sur leurs tisons et soufflaient sur leurs doigts*.

et survivant grâce à leur astuce, capables aussi d'héroïsme : *C'était l'heure où parmi le froid et la lésine S'aggravent les douleurs des femmes en gésine*¹ ; Il y a vingt ans, on voyait encore dans l'angle sud-est de la place de Comme un sanglot coupé par un sang écumeux la Bastille, près de la gare du Canal creusée dans l'ancien fossé de Le chant du coq au loin déchirait l'air brumeux; la prison-citadelle, un monument bizarre qui s'est effacé déjà de Une mer de brouillards baignait les édifices, la mémoire des Parisiens. [...] *C'était un éléphant de quarante Et les agonisants dans le fond des hospices pieds de haut, construit en charpente et en maçonnerie, portant Poussaient leur dernier rôle en hoquets inégaux*.

sur son dos sa tour qui ressemblait à une maison, jadis peint en Les débauchés rentraient, brisés par leurs travaux.

vert par un badigeonneur quelconque, maintenant peint en noir par le ciel, la pluie et le temps. Dans cet angle désert et découvert *L'aurore grelottante en robe Rose et verte de la place, le large front du colosse, sa trompe, ses défenses, sa S'avavançait lentement sur la Seine déserte, tour, sa croupe énorme, ses quatre pieds pareils à des colonnes Et le sombre Paris, en se frottant les yeux, faisaient, la nuit, sur le ciel étoile une silhouette surprenante et Empoignait ses outils, vieillard laborieux*.

terrible. On ne savait ce que cela voulait dire. C'était une sorte de Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, «Tableaux parisiens», 1861.

symbole de la force populaire. C'était sombre, énigmatique et immense. C'était on ne sait quel fantôme puissant, visible et **Le mythe de Paris**

debout à côté du spectre invisible de la Bastille.

Hugo, *Les Misérables*, VI, 2, 1862.

En dépit de la laideur inquiétante de certains quartiers, Paris

« *Un sentiment aigu de Paris* » constitue un des éléments majeurs est le lieu par excellence de la réussite et attire pour cette de la poésie de Baudelaire, selon A. Thibaudet qui ajoute : raison les jeunes ambitieux des romans de Balzac.

« *Baudelaire en a extrait l'âme, une âme raffinée et perverse, l'âme Eugène de Rastignac, noble mais pauvre, brûle de se mesurer de ses nuits, l'âme de son spleen.* » Les *Petits Poèmes en prose* avec la société parisienne et d'y connaître la fortune et le avaient pour titre primitif *Le Spleen de Paris*, et plusieurs succès. Il vient d'assister à un enterrement au cimetière du poèmes des *Fleurs du Mal* sont groupés sous la rubrique : Père-Lachaise :

Tableaux parisiens, dont le Crépuscule du matin : Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et La diane¹ chantait dans les cours des casernes, vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine, Et le vent du matin soufflait sur les lanternes.

où commençaient à briller les lumières. Ses yeux s'attachèrent 1. diane : sonnerie du matin destinée à réveiller les troupes.

1. *en gésine* : en train d'accoucher.

236

237

PARIS

PARIS



presque avidement entre la colonne de la place Vendôme et le dôme Sur le carreau, les tas déchargés s'étendaient maintenant jusqu'à des Invalides, là où vivait le beau monde dans lequel il avait voulu la chaussée. Entre chaque tas, les maraîchers ménageaient un pénétrer. Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui étroit sentier pour que le monde pût circuler. Tout le large semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : trottoir, couvert d'un bout à l'autre, s'allongeait, avec les

bosses

- À nous deux maintenant !

sombres des légumes. On ne voyait encore, dans la clarté brusque Et pour premier acte de défi qu'il portait à la société, Rastignac et tournante des lanternes, que l'épanouissement charnu d'un alla dîner chez madame de Nucingen.

paquet d'artichauts, les verts délicats des salades, le corail Rose des Balzac, Le Père Goriot, 1834.

carottes, l'ivoire mat des navets; et ces éclairs de couleurs intenses De même, Lucien de Rubempré, jeune poète de province, est filaient le long des tas, avec les lanternes. Le trottoir s'était exhorté par sa maîtresse à aller tenter sa chance à Paris.

peuplé; une foule s'éveillait, allait entre les marchandises, s'arrêtant, causant, appelant. Une voix forte au loin criait : «Eh! la Lucien, hébété par le rapide coup d'œil qu'il jeta sur Paris, en chicorée ! » On venait d'ouvrir les grilles du pavillon aux gros entendant ces séduisantes paroles, crut n'avoir jusqu'alors joui légumes; les revendeuses de ce pavillon, en bonnets blancs, avec un que de la moitié de son cerveau ; il lui sembla que l'autre moitié se fichu noué sur leur caraco noir, et les jupes relevées par des découvrait, tant ses idées s'agrandirent : il se vit, dans Angoulême, épingles pour ne pas se salir, faisaient leur provision du jour, comme une grenouille sous sa pierre au fond d'un marécage. Paris chargeaient de leurs achats les grandes hottes des porteurs posées à et ses splendeurs, Paris, qui se produit dans toutes les imagina-terre. Du pavillon à la chaussée, le va-et-vient des hottes s'animait, tions de province comme un Eldorado, lui apparut avec sa robe au milieu des têtes cognées, des mots gras, du tapage des voix d'or, la tête ceinte de pierres royales, les bras ouverts aux talents.

s'enrouant à discuter un quart d'heure pour un sou.

Les gens illustres allaient lui donner l'accolade fraternelle. Là tout Zola, Le Ventre de Paris, 1874.

souriait au génie. Là ni gentillâtres jaloux qui lançassent des mots piquants pour humilier l'écrivain, ni sottie indifférence pour la Le Paris d'Hausmann est celui qu'a connu Maupassant. On ne poésie. De là jaillissaient les œuvres des poètes, là elles étaient trouve pas dans les Contes d'évocation de la capitale en géné-payées et mises en lumière.

ral, mais plus d'une allusion aux nouveaux quartiers et notam-Balzac, Illusions perdues, 1843.

ment aux cafés à la mode qui s'y trouvaient (*Le Protecteur*).

Mais c'est surtout à des gens plus humbles que s'est intéressé Julien Sorel, dans *Le Rouge et le Noir* de Stendhal, et Frédéric Maupassant :

Moreau, dans *l'Éducation sentimentale* de Flaubert, ressemblent aux héros balzacien en ce sens qu'ils ressentent eux aussi la *Ayant été, par son éducation aristocratique et campagnarde, pré-fascination de Paris.*

*servé de tout contact sympathique avec les membres de la petite bourgeoisie urbaine, Maupassant, un peu malgré lui, les découvre pour la première fois. Les petites gens, ce sont les boutiquiers et les **Le nouveau Paris***

employés qu'il côtoie journellement sur les flancs de la colline Montmartre où il habite. Ce sont ses voisins du neuvième, ou Sous Napoléon III, le baron Haussmann, préfet de la Seine de huitième, ou dix-septième arrondissement. Ce sont les fonctionnaires-1853 à 1870, s'attacha à l'œuvre gigantesque de l'agrandissement sans espoir qu'il croise dans les couloirs des ministères. Il ment et de la transformation de Paris. On lui doit, entre autres, les observe. Il définit leurs singularités. Ainsi se constitue-t-il un l'aménagement des bois de Boulogne et de Vincennes, du parc riche assortiment de matériaux bruts où il ne cesse d'emprunter des Buttes-Chaumont, la construction des Halles, des églises jusqu'à sa mort.

St-Augustin et de la Trinité, d'hôpitaux comme l'Hôtel-Dieu, Albert-Marie Schmidt, *Maupassant par lui-même*, Seuil, 1962.

de théâtres comme l'Opéra et le Châtelet. Paris y gagna un Ces petites gens, Maupassant aime les suivre dans leurs loisirs prestige européen sans précédent. Dans le quartier nouvelle-du dimanche (*Une partie de campagne, Les Dimanches d'un* ment construit des Grands Boulevards se trouvaient les *bourgeois de Paris*). Un des lieux qui attiraient le plus les théâtres, les magasins, les cafés et les restaurants à la mode.

promeneurs était la banlieue nord-ouest de Paris, le long des Le génie visionnaire de Zola assimile les Halles centrales à une boucle de la Seine. Argenteuil était encore alors un village au sort de ventre de Paris et prête une vie intense aux marchands-milieu de vergers et de vignobles. Un peu plus loin, Bougival et dises qu'elles abritent.

Chatou comptaient bon nombre de restaurants de plein air, de 238



loueurs de bateaux de plaisance. On pouvait aussi aller pique-la rive droite... et Paris, Paris ouvert comme un livre, avec sa pente niquer sur les berges du fleuve ou dans les petites îles dont était *gauche plus voisine vers Sainte-Geneviève, le Panthéon, et l'autre* semé le cours de la Seine. Maupassant évoque souvent cette *feuille, plein de caractères d'imprimerie difficiles à lire à cette région*, qu'il connaît bien, et les loisirs qu'il y a lui-même *heure jusqu'à cette aile blanche du Sacré-Cœur...* Paris, largement pratiqués, en particulier le canotage. Elle était aussi *immense [...]*. *Paris vu de son cœur, à son plus mystérieux*, avec très chère aux peintres impressionnistes : Monet avait un ateses bruits voisins, estompés par le fleuve multiple où descendait lier flottant sur la Seine à Argenteuil, Renoir était un familier du *une péniche*.

restaurant *Fournaise* près de Chatou, et de *La Grenouillère*, Aragon, *Aurélien*, Gallimard, 1944.

dont la terrasse sert de décor à son fameux *Déjeuner des canotiers* (1881).

AU XXe SIECLE

Le quartier des Grands Boulevards est, chez Proust, le théâtre d'un petit drame : un soir, Swann, amoureux et jaloux, cherche Odette, la

femme qu'il aime, et, pour la retrouver, fait le tour des cafés et des restaurants à la mode :

Swann se fit conduire dans les derniers restaurants : c'est la seule hypothèse du bonheur qu'il avait envisagée avec calme; il ne cachait plus maintenant son agitation, le prix qu'il attachait à cette rencontre et il promit en cas de succès une récompense à son cocher, comme si, en lui inspirant le désir de réussir qui viendrait s'ajouter à celui qu'il avait en lui-même, il pouvait faire qu'O-dette, au cas où elle fût déjà rentrée se coucher, se trouvât pourtant dans un restaurant du boulevard. Il poussa jusqu'à la Maison Dorée, entra deux fois chez Tortoni et, sans l'avoir vue davantage, venait de ressortir du Café Anglais, marchant à grands pas, l'air hagard, pour rejoindre sa voiture qui l'attendait au coin du boulevard des Italiens, quand il heurta une personne qui venait en sens contraire : c'était Odette; elle lui expliqua plus tard que n'ayant pas trouvé de place chez Prévost, elle était allée souper à la Maison Dorée dans un enfoncement où il ne l'avait pas décou-verte.

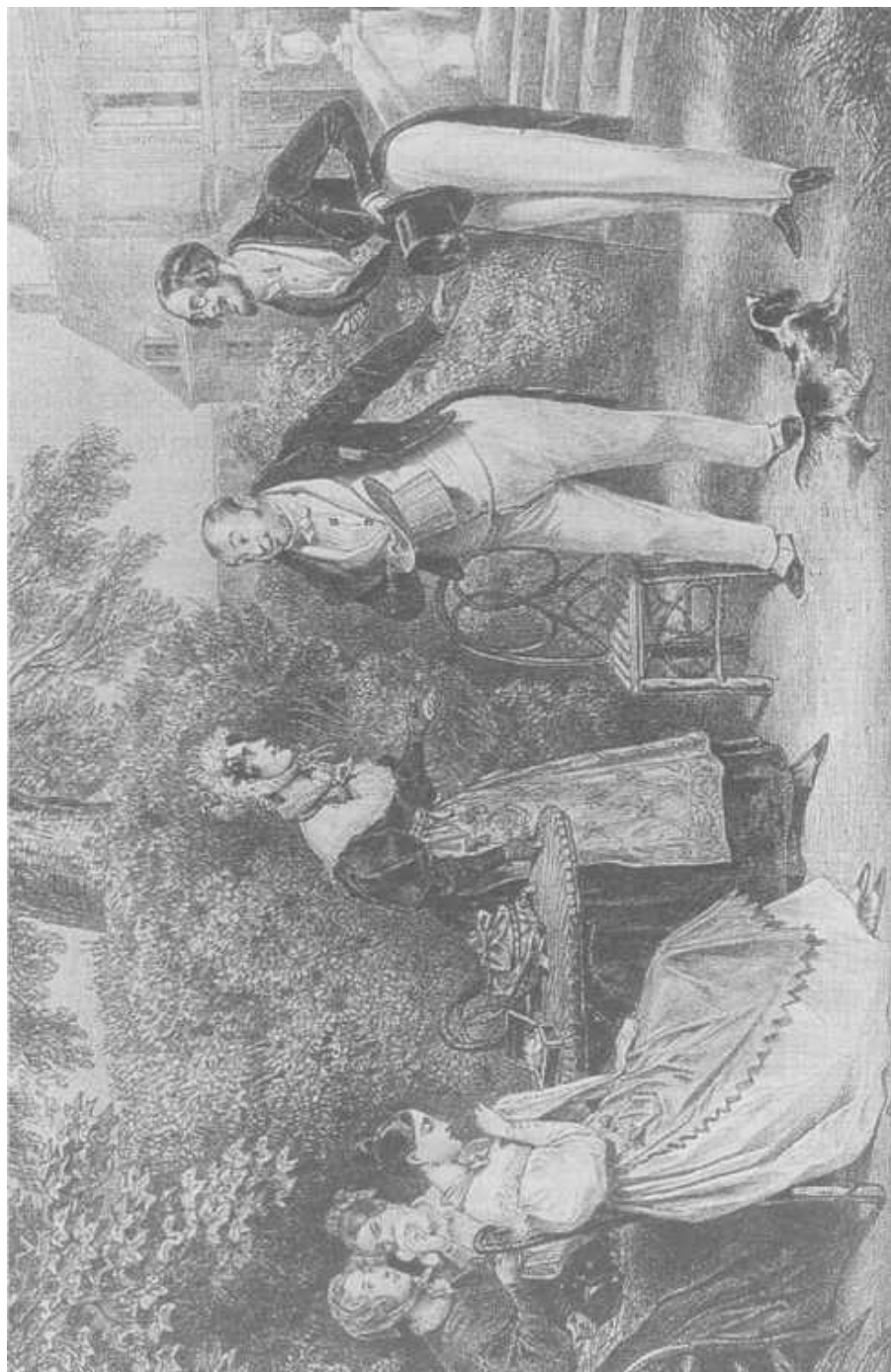
Proust, *Du côté de chez Swann*, 1913.

Aragon jette un œil de poète sur l'île de la Cité à la tombée de la nuit :

Le dernier lambeau du jour donnait un air de féerie au paysage dans lequel la maison avançait en pointe comme un navire. On Chauffoir public, lithographie de Victor Adam (vers était au-dessus de ces arbres larges et singuliers qui garnissaient le Musée Carnavalet.

bout de l'île, on voyait sur la gauche la Cité où déjà brillaient les réverbères, et le dessin du fleuve qui l'enserme, revient, la reprend et s'allie à l'autre bras, au-delà des arbres, à droite, qui cerne l'île Saint-Louis. Il y avait Notre-Dame, tellement plus belle du côté de l'abside que du côté du parvis, et les ponts, jouant à une marelle curieuse, d'arche en arche entre les îles, et là, en face, de la Cité à 240





INDEX THÉMATIQUE

ADULTÈRE

- Dans l'œuvre : il n'y a guère de couples parfaitement heureux dans les *Contes*. L'aventure les guette sans cesse et ils savent mal y résister : «le mariage n'est qu'une ficelle qu'on coupe à volonté» (*La Revanche*). Nombre de riches paysans et de hobereaux, mariés ou non, sont présentés comme de «vigou-reux trousseurs de servantes» (Saint-Antoine) et la fidélité n'est pas leur fort. Mais ce sont presque toujours les femmes que Maupassant s'est ingénié à surprendre en situation d'adultère.

En général, il ne les condamne pas : au nom de quel principe le ferait-il, lui dont le scepticisme n'épargne pas l'amour? À

tout prendre, ce sont surtout les maris, paradoxalement, qui font les frais de sa sévérité en l'occurrence. Les femmes sont astucieuses, rusées, et à leur rouerie les maris n'ont à opposer que l'arme dérisoire de leur naïveté. On devine, dès lors, l'issue de l'affrontement. Le mari est à la fois trompé et ridicule : dans *Décoré!* il pleure de joie, sans se douter de rien, parce qu'il croit avoir reçu une décoration que sa femme obtiendra en payant de sa personne. Dans *Une partie de campagne*, il fait tranquillement une partie de pêche tandis que sa femme bati-fole librement dans les bois avec un séducteur.

Maupassant se garde bien de plaindre tous ces maris et de compatir à leur qualité de victimes : dans *Les Bijoux*, il pousse la dérision jusqu'à nous en présenter un que sa première femme, frivole et couverte de bijoux par de riches amants, a rendu parfaitement heureux, tandis qu'il est malheureux avec la seconde, dont la vertu est irréprochable. Maupassant laisse le soin aux moralistes, si le cœur leur en dit, de condamner l'adultère. Il se contente, quant à lui, de convier son lecteur à sourire de quelques situations savoureuses.

- Rapprochements : le thème de l'adultère (ou du cocufiage) se rattache à une vieille tradition gauloise et apparaît déjà dans les *Fabliaux*. On le retrouve chez Rabelais (*Tiers Livre*), dans les *Contes* et parfois même dans les *Fables* de La Fontaine. Mais c'est essentiellement un thème de comédie, présent ou sous-jacent dans la plupart des pièces, mais qui atteint son plus grand développement dans les vaudevilles du xix^e siècle et notamment les œuvres de Feydeau, le maître du genre.

AMOUR

• Dans l'œuvre : l'amour sincère, profond, désintéressé n'est que très rarement évoqué dans les *Contes*, peut-être parce que 243

INDEX THÉMATIQUE

INDEX THÉMATIQUE



leur auteur, de son propre aveu, a ignoré ce sentiment : «*Je n'ai de La Fontaine (Fables, IX, 2), qui, eux aussi, «s'aimaient pas eu, en toute ma vie, une apparence d'amour, bien que j'aie d'amour tendre», mais dont l'un au moins ne poussait pas ce simulé souvent ce sentiment que je n'éprouverai sans doute sentiment jusqu'à l'héroïsme.*

jamais», écrit-il en 1881 à une amie. Célibataire vagabond, homme à bonnes fortunes, il a demandé aux nombreuses femmes qu'il a fréquentées des satisfactions uniquement sensuelles et s'est toujours montré soucieux avant tout de préserver-AVARICE

ver sa liberté. Mais, s'il semble ne pas avoir éprouvé lui-même l'amour, il a été capable de le pressentir et de le deviner assez bien pour dessiner parfois quelques figures émouvantes où ce

• Dans 1 œuvre : aucune catégorie sociale n'est, chez Maupassant, sentiment s'incarne. Ainsi, la servante d'*Histoire vraie* qui a été saine, exempte d'avarice et certains individus poussent même mariée contre son gré à un paysan après avoir conçu un enfant ce défaut à son paroxysme. Les bourgeois aisés, qui n'ont pas de son maître, M. de Varnetot, garde intact l'amour que ce l'excuse d'être contraints par la nécessité, sont aussi regardants dernier lui avait inspiré et, devant ses rebuffades, finit par et cupides que les autres. Dans *La Rempailleuse*, on voit un mourir de désespoir. M. de Varnetot, quant à lui, semblable à pharmacien ayant pignon sur rue, fils lui-même d'un pharmacien créateur, n'est jamais ému par cette fidélité pathétique et c'en, revendiquer hautement le maigre héritage d'une rempailleuse la mort même de sa victime le laisse indifférent et dispose-leuse qu'il regrettait, l'instant d'avant, de n'avoir pas fait arrêter-nible pour d'autres aventures. Maupassant nous suggère une terreur par les gendarmes. Mais c'est surtout sur les paysans que conclusion réaliste et pessimiste : c'est celui qui n'aimait pas s'est acharnée la critique de Maupassant. Parfois leur avarice qui est le plus heureux. Les destins sont moins inégaux mais la

n'est pas pendable, comme lorsque maître Belhomme voulait fin également tragique dans *Amour*, où la sarcelle mâle se fait bien se faire rembourser la moitié de sa place dans la diligence tuer parce qu'elle ne veut pas s'éloigner de sa femelle abattue (*La Bête à maît'Belhomme*). Mais que dire de Mme Lefèvre qui par un chasseur. Les sarcelles sont ici, en un sens, plus par-condamne son chien à une mort affreuse, pour ne pas avoir à le faites que les hommes puisque l'instinct leur inspire au moins nourrir, bien qu'elle en ait largement les moyens ? Il y a plus des sentiments partagés. Maupassant insinue peut-être que cet grave encore : les parents de la jeune Adélaïde la livrent à un accord parfait n'est possible, justement, que dans le monde vieux paysan riche dont ils espèrent que, moyennant un animal. Mais là encore, quoique de façon différente, l'amour grossesse, il consentira à l'épouser (*Les Sabots*). Les parents débouche sur la tragédie et la mort. Maupassant le condamné d'un jeune bambin n'hésitent pas à le vendre à un couple rait-il encore au moment où il semble l'exalter?

fortuné contre le versement régulier d'une petite rente (*Aux champs*). Et la jeune paysanne de *L'Aveu*, après avoir longue-

- Rapprochements : une multitude d'oeuvres de la littérature ment payé de ses faveurs une réduction que lui consentait le mondiale ont été inspirées par le thème de l'amour, incarné cocher sur le prix de son transport, se gardera bien de lui dans des « amoureux » exemplaires. En France, on peut citer annoncer la grossesse dont il est l'auteur, afin de bénéficier *Tristan et Yseult*, quelques figures du théâtre classique jusqu'à l'extrême limite de l'économie qu'il lui permet de (Rodrigue et Chimère dans *Le Cid* de Corneille, Titus et Béré-réaliser. À ce niveau, l'avarice désarme la critique et finit par nice dans *Bérénice* de Racine, l'héroïne de *La Princesse de Clèves* ne plus se distinguer de la stupidité.

de Mme de Lafayette, les inspiratrices de la poésie romantique (Elvire pour Lamartine, Éva pour Vigny) et quelques couples

- Rapprochements : l'avarice est un des défauts humains qui a célèbres du roman du xixe siècle : Fabrice et Clélia dans *La* le plus inspiré les écrivains. Dans la littérature latine, on notera *Chartreuse de Parme* de Stendhal, Félix de Vaudenesse et Mme *L'Aululaire* de Plaute, qui est la source essentielle de *L'Avare* de de Mortsaufr dans *Le Lys dans la vallée* de Balzac, Frédéric Molière. Plus près de Maupassant, on peut songer à l'inou-Moreau et Mme Arnoux dans *VÉducation sentimentale* de Flaubliable père Grandet dans *Eugénie Grandet* de Balzac. Bien bert. À l'étranger, citons *Roméo et Juliette* de Shakespeare, qu'elle s'y incarne de façon moins plaisante que tragique, la repris avec une certaine

dérision par Anouilh dans *Roméo et passion* immodérée de l'argent est présente chez les riches *Jeannette*, et *Les Souffrances du jeune Werther*, de Goethe. Les propriétaires bordelais de la plupart des romans de Mauriac, en sarcelles de Maupassant peuvent faire penser aux deux pigeons particulier dans *Le Nœud de Vipères*.

244

245



INDEX THÉMATIQUE

INDEX THÉMATIQUE

CHASSE

essentiellement la Seine, dans sa boucle au noïd-ouest de.

Paris, où il pratique son sport favori, le canotage : «comme

• Dans l'œuvre : bien qu'il ait aimé la chasse et tiré quelques *c'était simple et bon et difficile de vivre ainsi, entre le bureau à gibiers dans la région de bezons et en Normandie à proximité Paris et la rivière à Argenteuil. Ma grande, ma seule, mon absor-d'Étretat, Maupassant a plus parlé de la chasse qu'il ne l'a bante passion pendant dix ans, ce fut la Seine*» (Mouche). La personnellement pratiquée. Un certain nombre de ses contes Seine est un des éléments essentiels du décor d'Une partie de (comme Histoire vraie et La Rempailleuse) ont pour cadre de campagne : si les deux canotiers séduisent si aisément Mme et départ une assemblée de chasseurs, réunis, après une journée Mlle Dufour, c'est parce qu'ils sont inséparables de la rivière, de battues dans la campagne, devant une table abondamment tout le prestige rejaillit sur eux, et que leurs gracieuses yoles garnie, auprès d'un grand feu de cheminée. L'histoire que font rêver d'évasion leurs amies. Mais, chez Maupassant, le raconte alors un des participants, et qui constitue un récit dans poète aime la mer tout autant que le canotier : il évoque « les le récit, n'a le plus souvent aucun rapport avec la chasse, mais promenades le long des berges fleuries, mes amies les grenouilles celle-ci lui donne sa tonalité. Maupassant ne s'est pas borné à qui rêvaient, le ventre au frais, sur une feuille de nénuphar, et les évoquer les festins bien arrosés de l'après-chasse ; la chasse lis d'eau coquets et frêles, au milieu des grandes herbes fines qui elle-même l'attire visiblement. Elle met en contact avec la m'ouvrant soudain, derrière un saule, un feuillet d'album japo-nature, puisqu'elle est inséparable de longues marches qui font nais quand le martin-pêcheur fuyait devant moi comme une défilier les paysages, ou bien au contraire de longues stations flamme bleue» (Mouche). On trouve des notations analogues immobiles à l'affût, où l'on entend glisser le vent dans les dans Une partie de campagne. Une troisième forme d'eau lui est feuillages, où l'on entend palpiter la vie mystérieuse d'un chère : le marais, de dimensions plus humaines que la mer et, marais (Amour). Sur un tout autre registre, certaines notations pour cette raison, plus facile à dominer à première vue, mais laissent penser que Maupassant éprouve une certaine fascina-qui recèle en son sein toutes les formes inconnues de la vie. Il tion d e v a n t l e s a n g : «la bête saignante», «le sang sur les en fait le décor de la partie de chasse racontée dans Amour.

plumes», «le sang sur mes mains me crispent le cœur à le faire défailir» (Amour). Plus profondément encore, la chasse, c'est

- Rapprochements : l'eau a toujours été un thème favori des la mort, dont l'obsession a assombri les dernières années de poètes, depuis le *Loir gaulois* de Du Bellay jusqu'au *Cimetière* Maupassant, au point qu'il a tenté d'en devancer le terme.

marin de Valéry, en passant par *Le Lac* de Lamartine. Mais il faut surtout évoquer, à propos de Maupassant, les tableaux des

- Rapprochements : la chasse a rarement inspiré l'ensemble peintres impressionnistes dont la technique convenait à mer-d'une œuvre. On peut toutefois citer les *Récits d'un chasseur* de veille pour traduire les miroitements d'une mer ou d'un fleuve Tourgueniev. Dans la littérature française, Vigny illustre sa et qui ont largement exploité ce sujet.

pensée en présentant un loup plus « philosophe » que les chasseurs qui l'ont abattu (*La Mort du loup*). On peut songer aussi à *La Légende de saint Julien L'Hospitalier*, un des *Trois Contes* de **GUERRE**

Flaubert.

- Dans l'œuvre : bien qu'il ait été lui-même mobilisé et qu'il ait failli être fait prisonnier au cours de la débâcle, Maupassant **EAU**

ne s'est jamais intéressé, au moins dans son œuvre, aux opérations militaires. Les *Contes* ne font que de brèves allusions à la

- **Dans l'œuvre** : «*j'aime l'eau d'une passion désordonnée*», guerre proprement dite : «*Lorsqu'arriva l'invasion prussienne*», avoue Maupassant dans *Amour*. Effectivement, l'eau est une simple proposition subordonnée suffit à préciser les cir-souvent présente dans son œuvre sous diverses formes. La constances de *Saint-Antoine*. Au début d'un autre conte, *Un première* qu'il ait rencontrée est la mer, puisqu'il est (peut-duel, Maupassant ne développe pas beaucoup plus : «*La guerre être*) né à Fécamp et qu'il a, en tout cas, souvent séjourné à *était finie; les Allemands occupaient la France*. » En revanche, ce Étretat, où il s'est fait construire une maison. Au-delà de l'âpre qui a inspiré plusieurs contes, c'est la situation créée par les côte du pays de Caux, la mer le fascine, mais son immensité suites de l'invasion et de la défaite, à savoir l'occupation d'une l'inquiète. Sans doute lui préfère-t-il la rivière, c'est-à-dire partie du pays et notamment de la Normandie. Mais cette 246

occupation n'a été ressentie ni par Maupassant ni par ses prostituées sont présentées avantageusement. Ce serait trop contemporains comme celle de 1940-1944, et il ne la présente peu dire qu'il ne les met pas au ban de la société ; bien au jamais sous des couleurs vraiment tragiques. Il exerce égale-contre la générosité de Boule de Suif, dans le conte qui porte ment sa verve satirique sur l'occupant et sur l'occupé. Il s'en son nom, prend un relief singulier lorsqu'elle est comparée à tient à l'image caricaturale de l'Allemand un peu lourdaud l'hypocrisie, aux préjugés et à l'absence de cœur des autres (comme le «cochon» de Saint-Antoine) ou du militaire, fût-il femmes de la diligence, y compris les religieuses. Dans *Made-comte ou marquis dans la vie civile, que les circonstances moiselle Fiji, c'est encore une prostituée, Rachel, qui domine amènent à se conduire en vandale dans le pays vaincu, comme par son courage tous les autres personnages. Et l'émotion des les officiers de Mademoiselle Fiji. L'occupé n'est pas davantage pensionnaires de la maison Tellier, lors de la messe de pre-exalté. Les Normands font même assez mauvaise figure : fanfa-mière communion du neveu de leur patronne, est plus sincère rons en paroles, ils se révèlent plutôt lâches dans leur et plus profonde que celle de maintes femmes réputées hon-conduite. Leur «résistance» culmine dans le refus sans grand nêtes de la paroisse. Si Maupassant se plaît à souligner les danger du curé qui ne fait jamais sonner la cloche de son qualités en quelque sorte morales des prostituées et à les église. Paradoxalement, c'est à une prostituée que, dans ce comparer à leur avantage avec les bourgeoises bien pensantes, même conte, Maupassant prête la conduite la plus héroïque, ce c'est pour faire une satire de ces dernières et exprimer un qui ne va pas sans malice, comme dans Boule de Suij. La guerre profond scepticisme devant les clivages sociaux, lorsqu'ils sont n'est ni célébrée ni déplorée : aux yeux de Maupassant, elle fondés sur les préjugés d'une morale conformiste. À la fin de agit comme révélateur des caractères et accentue, à l'occasion, Mademoiselle Fiji, Rachel deviendra, par son mariage, « une la petitesse et la mesquinerie inhérentes, toutes nationalités Dame qui valut autant que beaucoup d'autres». Pour opérer cette confondues, à la nature humaine.*

métamorphose, inattendue seulement aux yeux des bien-pen-sants, il a suffi de l'amour d'un «patriote sans préjugés». Ces

- Rapprochements : si les épopées exaltaient la guerre (*Iliade*, préjugés, Maupassant à coup sûr ne les partage pas. La prosti-Enéide, Chanson de Roland), le roman a tendance à la démythification est pour lui une forme comme une autre de l'activité fier : Stendhal dans *La Chartreuse de Parme*, Tolstoï dans *Guerre sociale* : l'opulence, entraînée pour son propriétaire par une *et Paix* ont choisi de n'en montrer que des éléments dérisoires maison de tolérance qui marche bien (*L'Ami Patience*), est du et discontinus, tels que pouvait les voir un soldat sur le champ même ordre que s'il la devait à un commerce ou à une de bataille. Jules Romains a pris le même parti dans *Prélude à industrie prospères*. Lui-même se considère comme un homme *Verdun* et *Verdun* (dans *Les Hommes de bonne volonté*), sans important et arrivé. En somme, pour Maupassant, la prostitu-s'interdire quelques vues d'ensemble. Hugo, dans ses poèmes tion est une activité plutôt sympathique que ses détracteurs de l'Année *terrible* (1872), a souligné la tragédie du siècle de sont en général peu qualifiés pour mépriser.

Paris et Zola a évoqué la défaite dans *La Débâcle* sur le même registre sombre. Plus près de nous, l'occupation de 1940-1944

- Rapprochements : les personnages de Maupassant peuvent a inspiré une littérature assez différente des *Contes* de Maupas-faire penser aux courtisanes de Balzac, Coralie, Florine et sant : si la médiocrité de certains Français a parfois été relevée surtout à Esther, fille de Gobseck, dans *Splendeurs et Misères des* (J. Dutourd : *Au Bon Beurre*, M. Aymé : *La Traversée de Paris*), *Courtisanes*. On distinguera, dans la littérature qui a suivi, les les auteurs ont en général insisté sur la cruauté sauvage des femmes que leur pauvreté contraint à se prostituer pour vivre nazis et l'héroïsme de certains résistants (romans de Vercors, et faire vivre leur famille, comme Fantine dans *Les Misérables*, poèmes d'Éluard et d'Aragon).

et les femmes entretenues qui vivent dans le luxe, de *La Dame aux Camélias*, d'Alexandre Dumas fils, l'héroïne de *Nana*, de Zola, jusqu'à Odette de Crécy dans l'œuvre de Marcel Proust.

PROSTITUTION

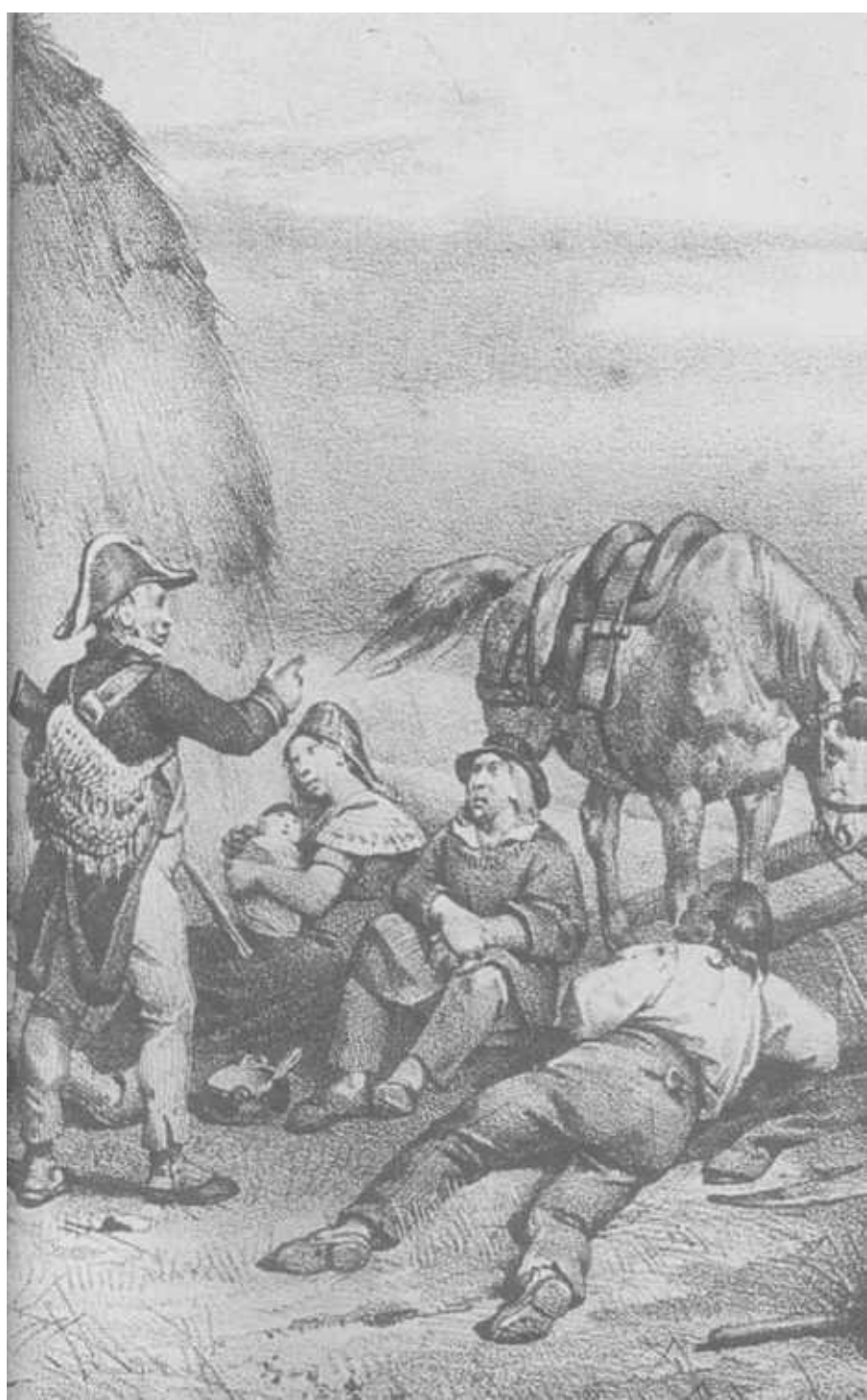
TERRE

- Dans l'œuvre : Maupassant nourrit une inévitable sympathie pour les prostituées, qu'il a beaucoup fréquentées au cours de sa vie. Dans son œuvre, elles constituent un thème d'inspiration
- Dans l'œuvre : Maupassant est le contraire d'un écrivain : il est largement traité dans plusieurs contes. En général les personnages sont déracinés. Si les nécessités de la vie l'ont souvent fixé à Paris 248

249

INDEX THÉMATIQUE



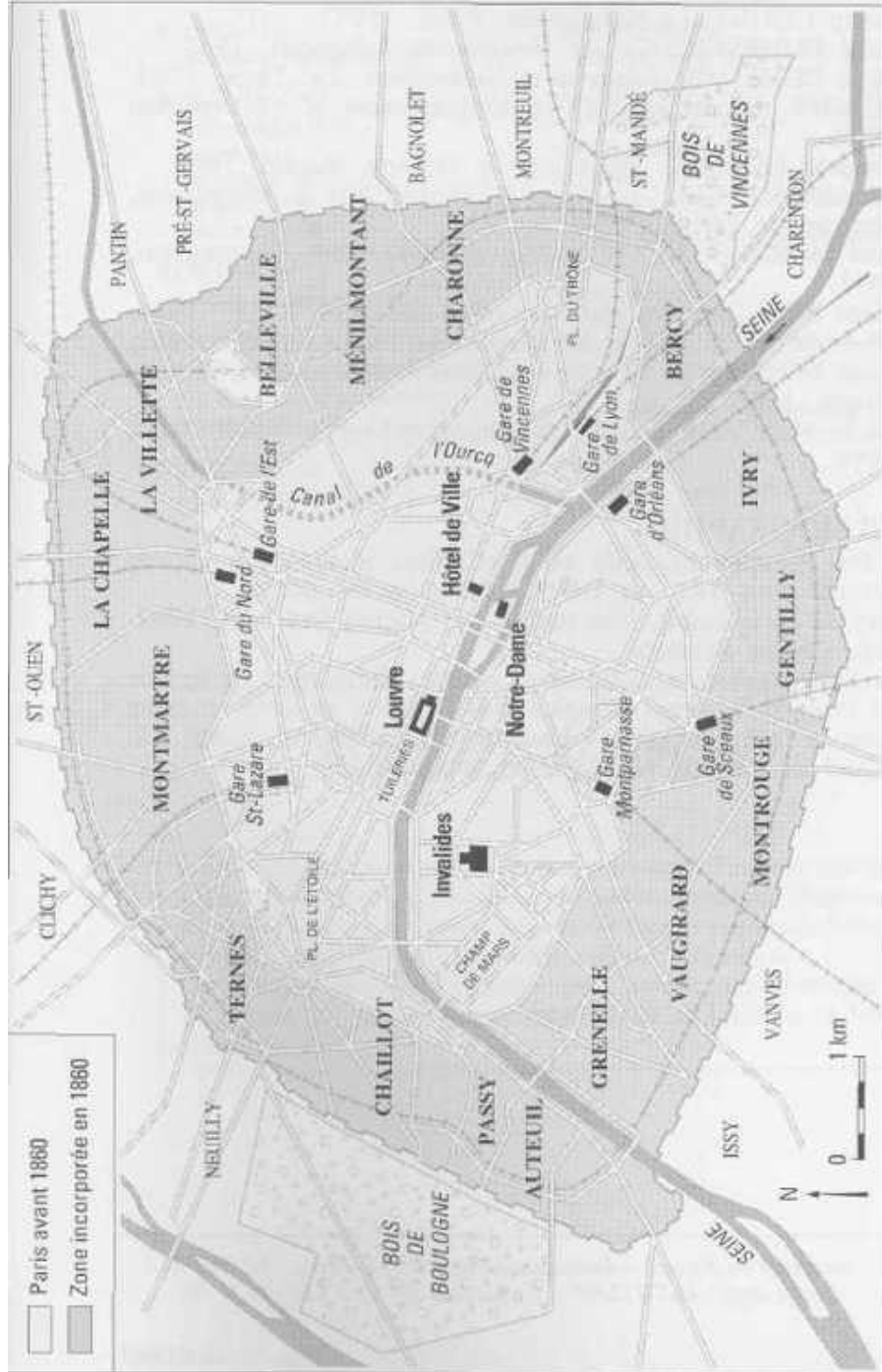


s'il a voyagé (Bretagne, Corse, Afrique du Nord), son cœur est toujours resté fidèle, comme c'était le cas pour son maître Flaubert, à sa

Normandie natale. Bien qu'il s'intéresse avant tout aux comportements humains et ne s'attarde pas à de longues descriptions, il évoque souvent la riche terre normande, quand, par exemple, *«les seigles mûrs et les blés jaunissants, les avoines d'un vert clair, les trèfles d'un vert sombre étalent un grand manteau rayé, remuant et doux sur le ventre de la terre»* (*L'Aveu*). Mais il ne se limite pas à ce pittoresque, quelle qu'en soit la force suggestive. Au-delà de la terre, il s'intéresse au terroir, c'est-à-dire à l'ensemble de la vie que nature, hommes et animaux, inextricablement mêlés, mènent parfois péniblement, et il excelle à en saisir les mouvements, les bruits, les odeurs. Dans *La Ficelle*, l'évocation des paysans se rendant au marché, puis du marché lui-même, de la foire aux bestiaux et de l'auberge prouvent à quel point Maupassant est resté fidèle à ses racines. Dans son œuvre, la terre ne s'aperçoit pas seulement sous la forme des céréales ou des diverses autres récoltes que produit la Normandie. Elle se devine encore, plus subtilement, mais plus profondément, lorsqu'on observe avec attention un paysan, et que selon qu'il est tordu, penché d'un côté ou de l'autre, ou bien en avant, on peut deviner à quel dur labeur il s'adonne à longueur de journée et quel décor en est le cadre. Tout autant que dans la couleur des blés, la terre s'inscrit dans le corps et la silhouette des paysans. Au moins dans les contes normands, on peut dire que la terre est omni-présente.

- Rapprochements : Rousseau a chanté les campagnes où il a successivement vécu : sa Suisse natale, les Alpes autour de Chambéry et la région de Montmorency, au nord de Paris. Au xix^e siècle, beaucoup d'auteurs sont des citadins, peu au fait des réalités campagnardes. De la Normandie de Maupassant, et de Flaubert, on peut rapprocher le Berry de George Sand tel qu'il apparaît dans ses romans champêtres (*La Mare au Diable*, *La Petite Fadette*, *François le Champi*), l'Yonne de Colette, la Provence de Giono et le Bordelais de Mauriac.





CARTE DE PARIS